

Brice Morot

Itinéraire d'un Chercheur de Vérité

Spiritual Book France

INTRODUCTION

Les pages qui suivent sont le récit d'une histoire, de "mon" histoire. Elles évoquent les vingt-neuf années que je viens de passer sur cette planète. Il s'agit d'une autobiographie relatant des éléments historiques à partir d'événements réels, mais également de commentaires et de réflexions issus de la façon dont j'ai vécu ces événements. J'ai écrit cette biographie pour mon plaisir et selon mes souhaits. Je me suis amusé à me raconter une histoire, à me raconter mon histoire. Par moments je me faisais rire, par moments je me faisais pleurer. Par moments le Cœur s'est un peu ouvert, par moments l'ego s'est emballé.

Loin de moi l'idée d'un style, d'un accès facile et compréhensible ou d'un français parfait. Je n'avais pas en tête de plaire ou de déplaire car lorsque j'ai commencé ce récit, seule ma compagne était susceptible de me lire. Tout de même, un lecteur imaginaire m'a servi de miroir tout au long du récit, de manière à extérioriser de la façon la plus claire possible ces vingt-neuf années.

Depuis, quelques amis attirés par un regard différent sur la vie l'ont lue et m'ont dit l'avoir appréciée. Aujourd'hui, un éditeur propose de publier ce chemin de vie. S'il s'agit d'offrir un moment de plaisir et de réflexion à un public en quête d'authenticité, alors qu'il en soit ainsi.

Petites recommandations

On peut considérer que deux biographies se superposent au cours des pages à venir, une biographie extérieure et une biographie intérieure. Pour l'une comme pour l'autre, je ne considère pas qu'elles relatent la Vérité, mais seulement un reflet de ma vérité à un moment bien précis de l'espace et du temps. Je sais par expérience que dans quelques jours, quelques semaines, quelques mois, je n'aurai plus tout à fait le même regard, plus tout à fait la même analyse de ces vingt-neuf années qui viennent de s'écouler ; de fait, j'en ferais un récit autre que celui qui suit. Ce qui est vrai pour moi aujourd'hui ne le sera – pour une part – certainement plus demain.

Compte tenu de ces précisions, je me permets quelques petites recommandations :

- Si, par moments, mes propos vous choquent, vous mettent en colère ou vous paraissent totalement insensés, prenez du recul...
- Si, par moments, mes propos vous semblent intéressants, intelligents ou pleins de bon sens, prenez deux fois plus de recul!...

Je vous invite donc à relativiser l'intégralité de ce que vous allez lire. De ce que j'en sais, "le malin" ne se présente jamais comme tel... Comme vous le découvrirez, Robin des Bois est présent dans ces lignes, mais le Prince Jean l'est aussi. Il ne m'a pas toujours été facile de distinguer l'un de l'autre.

Ami connu ou inconnu, bonne lecture à Toi.

CHAPITRE I

PREMIÈRES ANNÉES

La vie ou la mort ?

– “Mon Dieu, qu’il est laid!”

Ainsi s’exprima mon père lorsqu’il me vit pour la première fois le 8 juillet 1969 à 0 h 35, instant de mon arrivée sur terre, en France, dans la ville de Toulouse et au sein de la famille Morot.

Je précise sans plus attendre que son exclamation était certainement justifiée, bien que peu délicate. En effet, ma mère était entrée à l’hôpital le 7 juillet à 14 heures lors des premières contractions; dix heures de “tremblements de mère” durant lesquels j’ai pu découvrir différentes sortes de peurs, de colère, de rage, d’impuissance et même entr’apercevoir la mort par asphyxie. Cela peut paraître un comble de passer à deux doigts de la mort alors que l’on n’est pas encore né, mais pourquoi pas ?

Au cours des dernières semaines, je me présentais par le siège et ce n’est que sept jours avant l’échéance que je me suis mis dans la bonne position. Les contractions se sont fortement intensifiées en début de soirée, mais le médecin chargé de “*l’a-mère-issage*” n’était pas encore là. Il a donc fallu attendre son arrivée jusqu’à minuit, heure à laquelle il a totalement anesthésié ma mère qui n’en pouvait plus. J’avais, pour tout arranger, le cordon autour du cou

et c'est donc complètement cyanosé, grimaçant et avec les forceps que je suis sorti. Voilà qui explique l'exclamation de mon géniteur.

Enfin... Il fallait naître *semble-t-il*, et c'est fait!

Elles ont fait de leur mieux!?

Durant les premières années, ma mère travaillait. J'ai tout d'abord été gardé par mes grands-parents maternels, mais je n'ai pas de souvenirs conscients de cette période.

Environ huit mois plus tard, frustrés de m'entendre grandir et évoluer à travers les récits quotidiens de "mamie" et de ne me voir qu'endormi – ils me déposaient chez elle tôt le matin et me reprenaient tard le soir – ils décidèrent de confier la "mission" à une voisine. Je n'ai pas plus de souvenirs de cette seconde période. Certainement l'atmosphère était-elle plus sociale et moins étouffante car cette dame avait d'autres enfants.

Aux environs de mon 18^{ème} mois, ma grand-mère paternelle – déjà très âgée – est venue vivre à Toulouse avec nous : j'ai donc eu droit à ma troisième "nourrice", celle-ci à domicile. Aujourd'hui, lorsque je vois une mamie s'exprimer en langage *gouzi-gouzi* débilitant à trente centimètres de cette fantastique énergie de vie qu'incarne un très jeune enfant, je ressens huit fois sur dix une légère contraction intérieure assaisonnée d'une cuillerée de colère. L'inconscient se souvient.

Je sais aujourd'hui qu'elles ont fait de leur mieux, mais le mieux des uns ne fait pas forcément le bien des autres, le mien en l'occurrence.

La mer, la montagne et moi

Dès l'âge de trois ans, j'étais sur des skis. *Merci papa!* J'ai en mémoire quelques images remplies de joie et de fierté devant le vif étonnement que suscitait ma jeune prestation sur les skieurs adultes. Mes parents plaçaient leur caravane dans un camping des Pyrénées l'hiver et dans le Golfe du Lion l'été. Cela nous

permettait de profiter de la mer et de la montagne presque tous les week-ends. Le vendredi soir, l'excitation était très forte et le lendemain, au camping, mon seul et unique propos était de réclamer la mer. Rien d'autre ne m'intéressait. Dès que je l'apercevais, je me mettais à courir, à voler peut-être : j'adorais ça! Un jour, je ne me suis pas arrêté, et c'est tout habillé que je me suis jeté à l'eau.

Je me souviens de quelques anniversaires, occasions rêvées pour réunir un peu la famille, surtout ses plus vieux éléments. Il est naturel de recevoir de nombreux cadeaux en échange d'une belle démonstration de politesse et d'obéissance. Quelquefois, il faut même accepter d'embrasser à contrecœur la grand-tante maternelle. Qu'importe sa moustache, l'important n'est-il pas de faire plaisir?

On dit merde!

Un jour, alors que je rendais visite à une voisine après le repas de midi, celle-ci propose de m'offrir une sucette. Je m'apprête à la remercier – tout en commençant le dépeçage de la sucrerie; elle se penche sur moi et prononce le sésame du maître chanteur: "On dit comment?" A cet instant, je vois en un éclair, avec une extrême lucidité, la manipulation, l'escroquerie, le mensonge que dissimule son cadeau. Je n'avais pas l'intellect pour comprendre les détails de l'affaire mais je percevais la supercherie. C'était en fait d'une transaction, d'un échange, d'un troc qu'il était question; je le voyais sur son visage, je le lisais dans ses yeux. Nous étions partis sur un don et la vérité se révélait : un achat! Elle attendait du petit blond aux yeux bleus une démonstration de politesse, d'éducation et de bonne conduite.

"Allez petit, montre-moi ce qu'on t'a appris, fais-moi plaisir", criait son inconscient en mal d'amour et de considération. Si c'était là ce qu'elle appelait un don, elle allait entendre ce que j'appelais un merci. La réponse ne se fit pas attendre :

– “On dit merde!” ...

Rien d'illogique, rien d'original dans sa réaction lorsqu'elle reçoit d'un ton ferme, les yeux dans les yeux, la réponse du gentil garçon réputé poli. Elle reprend sa sucette, se vexe et prévient les parents du coupable. Par contre, je me souviens très bien de l'instant précédant la réponse : une force, une lucidité et ce plaisir de faire un vrai choix. Pur, libre de tout attachement au passé, libre de toute peur du futur.

Aucun tribunal, aucun procès, aucun avocat : trop jeune pour avoir les droits de l'homme. Déclaré coupable d'office! Je n'ai pas touché le sol entre le pavillon de la voisine et celui de mes parents. Mon père me portait d'un bras et me corrigeait de l'autre. J'avais pourtant la profonde conviction que ce n'était pas moi qui avais besoin de correction.

C'est ce qu'on appelle l'éducation!

2 + 1 + une = 4

Pour mes cinq ans, une sœur est annoncée. Elle arrivera le 27 novembre 1974 en même temps qu'une grosse télé couleur. Maman ne reprendra plus le travail par la suite. *On peut dire que Karine a amené la télé et ramené maman.* Je me souviens de ses premiers pas hésitants dans le couloir du pavillon : je crois que j'étais content de son arrivée. D'un coup, la moyenne d'âge de mon entourage en prend un coup. *Ouf!*

La Perse

Quelques mois avant ma septième année, nous nous envolons pour l'Iran. Un contrat de six mois au départ : nous y resterons trois ans.

Ah l'Iran!... Quel changement!... Les paysages, les gens, les odeurs, les couleurs, la chaleur, le soleil, etc. Très vite, mon père achète une moto et presque tous les week-ends, nous parcourons les reliefs désertiques alentour. J'adore les sorties en moto, je suis

assis à l'avant entre selle et réservoir; cette position éveille en moi la fierté du conquistador. Nous rentrions en France tous les six mois environ et, un jour, nous sommes rentrés avec l'intention de revenir en voiture : Italie, Yougoslavie, Bulgarie, Turquie, la belle traversée... 7000 kilomètres sans le moindre incident. C'est le mont Ararat – lieu supposé de l'immobilisation de l'Arche de Noé –, qui m'a le plus fasciné au cours de ce périple. On le voyait dans son ensemble de très loin; je l'ai toujours en mémoire, il était majestueux... Nous sommes passés à proximité et de près comme de loin, je n'ai cessé de le regarder.

De retour en Iran – à l'occasion de semaines de vacances –, nous parcourions le pays pour rejoindre Ispahan, Chiraz, Tabriz, Persépolis. Heureux nous étions, heureux j'étais! Que de bonnes nourritures sensorielles j'ai dû ingérer en ces occasions! J'ai un parfait souvenir de cette période, les Iraniens étaient bons, chaleureux, attentionnés. Tellement immatures, généreux et imprévisibles à la fois. Mes parents étaient très respectueux à leur égard; jamais ils n'ont eu l'attitude du colon. Malgré la différence de culture, nous ne rencontrerons jamais le moindre problème, malgré nos nombreuses incursions à l'intérieur du pays. Nous avons bénéficié des trésors naturels et culturels de ce pays jusqu'à l'arrivée des "fous de Dieu", comme ils se nomment eux-mêmes. *"Fou", tout simplement, me paraît plus adapté.* Le jour du retour, l'aéroport de Téhéran était sous contrôle des Islamistes dès 7 h du matin; nous avons décollé quelques heures avant pour la France. Des amis, restés quelques semaines de plus, ne seront jamais inquiétés; les Français étaient bien vus à cette époque.

Retour au pays

Je "débarque" courant février dans une classe de CM 1; j'ai neuf ans et demi et je suis bien accepté. Premiers amours secrets, mais trop jeune pour me révéler.

CM 2, même contexte. Un détail tout de même : je suis un grand et parfois, je m'en sers pour rendre justice lorsqu'un plus jeune est en difficulté. En Iran déjà, il m'était arrivé d'intervenir entre jeunes pour rétablir le dialogue. Je ne sais pas comment j'y arrivais, compte tenu des quatre mots d'iranien que je possédais, mais ça marchait!

S

CHAPITRE II

ANNÉES COLLÈGE

“Attention, maintenant on ne rigole plus!”, les choses devenaient sérieuses aux dires de mon entourage :

– “Tu entres à la grande école, maintenant tu es un grand!”

Comment se fait-il qu’au moment où je commence à peine, depuis un an, à savourer le statut de “grand” au cours élémentaire, je me retrouve si vite à nouveau dans le rôle du “petit”? Y aura-t-il chaque fois une nouvelle échelle qui m’attend alors que je savoure à peine le statut que m’offre la précédente?

Deux choses avaient pourtant changé : j’allais maintenant à l’école en vélo et les horaires d’entrée et de sortie étaient devenus variables en fonction de l’emploi du temps. Je déjeunais en famille, ce qui occasionnait quatre trajets de 2 km par jour et, bien souvent, le regret de ne pas rester avec les copains. Ma mère affirmait que j’avais de la chance de ne pas manger à la cantine à la mi-journée. Une formule alternative ne m’aurait pas déplu.

A Noël, je rêvais d’un vélo de cross à suspension. J’avais découvert cela en Iran – les produits américains arrivaient douze à vingt-quatre mois plus tôt qu’en France – et depuis, ce vélo m’obsédait. Pour le mériter, la loi parentale exigeait un 14 de

moyenne générale, j’obtins environ 13,5. Le jour de Noël, je dus me contenter d’un jeu de bataille navale. Amère déception! Une heure plus tard, le vélo était pendu par un crochet à l’entrée du pavillon. J’exultais. Je me suis retourné et j’ai pleuré dans les bras de maman. Jamais je n’ai à nouveau atteint une telle moyenne. Le carnet de correspondance signalait régulièrement et dans presque toutes les matières : “Peut mieux faire!” ou “Ne donne pas son meilleur!”

Évidemment que je pouvais mieux faire! Encore eût-il fallu que l’on m’intéressât!

L’école ou la vie?

Qu’est-ce que la vie à travers le miroir de l’école, en France, dans les années 80? La réponse est simple : comme aujourd’hui! Des tonnes de livres à porter sur le dos, puis à apprendre par cœur, *l’expression me fait rire*, des devoirs à faire impérativement tous les soirs *après une journée de dix heures, folie des “adultes”!* et pour couronner le tout : un système éducatif monocéphale où la musique, le dessin, et toute expression artistique en général fait office de garderie, à raison d’une heure par semaine. De plus, ces matières sont enseignées, de la même façon que les maths ou la grammaire – et souvent par les mêmes professeurs – ce qui ramène la possibilité d’expression personnelle à zéro. J’avais un ou deux copains qui pratiquaient la musique ou le dessin en cours particuliers. Leurs parents étaient d’une classe sociale plus aisée et leur éducation comprenait une dimension culturelle. Cela ne me manquait pas puisque le goût ne m’en avait pas été donné. Leurs parents leur donnaient bien d’autres éléments éducatifs, entre autre une éducation catholique avec cérémonies : baptême, catéchisme, première, deuxième, troisième communion... Je remercie Dieu de m’avoir épargné cet exercice! En matière d’enseignements morts, l’éducation nationale me comblait déjà parfaitement... Merci à mon père de ne pas m’avoir fait baptiser, il estimait – n’étant pas

croyant lui-même – que je choisirais plus tard une religion, si je le souhaitais.

En classe de 5^{ème}, je me suis mis à courir deux lièvres à la fois. En fait, il s’agissait de deux “lapines”. Ma théorie du moment prétendait que si j’étais refusé de l’une, je pourrais me rabattre sur l’autre. De plus, le lièvre essentiel qu’il m’était demandé de suivre était l’école. Le dicton populaire – que visiblement je ne connaissais pas – s’est vérifié, j’ai donc raté les deux, et j’ai redoublé la 5^{ème}...

C’est à cette époque que mes parents m’ont inscrit pour un cours de natation hebdomadaire. J’ai appris à bien nager, mon corps s’est formé à l’endurance. *Seulement le corps...* Ce fut également le début de la mise en chantier du rêve de mes parents.

Entreprise Familiale de Bâtiment (E.F.B)

Une maison! *Original, non?...* Très original en réalité : mon père avait pour projet de la réaliser seul, ou plus précisément avec femme et enfants pour la coréalisation, *pour la main-d’œuvre pour être précis!* Projet d’une famille? Projet d’un homme et de sa femme? Projet d’un homme passionné de bricolage? A ma connaissance, ce n’était en tout cas pas l’ambition des enfants. Certes, le pavillon des premières années risquait de se révéler étroit à plus ou moins long terme, mais de là à passer les week-ends et les vacances scolaires des cinq années suivantes sur un chantier!!! Les premiers temps, c’est génial! Tracto-pelle, grue, bétonnière, fil à plomb, truelles, quelle belle aventure familiale! Rapidement, je me rends compte – plus ou moins consciemment – qu’une maison, ça monte très, très doucement, surtout à trois.

L’assistant malgré lui

Les parties de foot avec mes nouveaux copains du voisinage m’attirent plus que le chantier. C’est à cette occasion que j’ai été initié au chantage des “non-dits” avec mon père. Officiellement,

j'avais le droit de vouloir me divertir avec mes amis. Plus officieusement, mon père attendait de moi une aide régulière car, bien entendu, de très nombreuses opérations nécessitaient plus d'une personne. Je ne lui en tiens pas rigueur car je sais qu'il ne s'agissait pas d'une stratégie consciente, mais plus simplement de sa façon de réagir à mon manque d'implication à ses côtés. Cela n'a pourtant pas toujours été facile. Se laisser aller à l'enfance ou assumer le rôle attendu par la pression paternelle ; le dilemme s'est maintes fois présenté. Souvent, alors que je jouais aux alentours, un coup de sifflet retentissait et je savais que j'étais attendu au plus vite pour prêter main-forte. Je me souviens très bien de ma réalité intérieure à l'époque même si je ne savais pas encore que je pouvais m'observer. J'arrivais en courant et demandais d'un ton impatient : "Quesquia? Qu'est-ce que tu veux?" Parfois, cela se réglait en cinq minutes, mais souvent, il n'était pas encore prêt pour l'opération qui requérait mon aide et je piétinais d'impatience. Ne pouvait-il pas m'appeler pile au bon moment, que la chose se règle, et que je reparte. J'étais prêt à faire plusieurs petits trous dans ma partie de foot à quatre, mais que cela ne traîne pas! Sa nature ne l'entendait pas ainsi. Mon père est plutôt du genre qui ne se presse pas, quoi qu'il fasse. Je souhaitais intervenir au coup de sifflet avec la dextérité et la précision de l'assistant-chirurgien qui s'exécute à l'instant T. La plupart du temps, j'arrivais alors que le malade n'était pas encore au bloc... Résultat, j'étais un assistant speedé et le chirurgien intériorisait son insatisfaction. Lorsque je manifestais une vraie mauvaise volonté, le ton changeait et je devais coûte que coûte me conformer aux exigences et à la "tronche" du maître d'œuvre. Je ne me suis jamais rebellé, j'étais trop conscient de mon utilité réelle sur ce chantier ; mon père ne m'a jamais appelé pour m'ennuyer ou pour son plaisir, alors j'assumais.

Sa femme l'a toujours assisté au mieux dans cette entreprise et plus d'une fois, elle prendra sur elle plus que de nécessaire pour me

permettre d'aller jouer. D'autres fois, elle me faisait "les gros yeux" en remuant sèchement la tête pour m'inciter à être plus disponible alors que mon père, je cite, "s'emmerdait dans sa manœuvre".

Je ne peux omettre de préciser que souvent, j'étais fier de cette aventure. Si, aujourd'hui, je me sens relativement à l'aise avec les instruments et outils de bricolage, c'est à cette formation bien involontaire que je le dois. Si je pouvais faire preuve d'autant de courage, de patience, de persévérance et surtout de régularité dans la quête intérieure que mon père l'a fait pour construire sa superbe maison, je pourrais dire plus tard que ma vie aura mérité d'être vécue.

Le retour des vacances, découverte de la glisse

Au printemps 1985, mes parents achètent avec mon grand-oncle un studio au Cap d'Agde. Nous sommes à quatre minutes à pied de la mer et c'est le premier été de divertissement que s'autorise l'entreprise familiale. La maison n'est pas terminée mais nous pouvons y vivre. Mes parents me doivent de l'argent depuis plusieurs mois; je décide de me faire rembourser *avec intérêts* sous la forme d'une Planche à Voile. *Majuscules pour ce qui est Sacré*. C'est le début d'une immense passion. J'ai peut-être fait preuve – lors de l'apprentissage de ce sport –, d'autant de qualités que mon père à l'égard de sa maison. De plus, j'ai appris par vent fort et sur un matériel plutôt réservé aux connaisseurs, mais pour cela rien ne m'arrêtait. Je suis tombé des milliers de fois et je me suis relevé autant. Quand les baigneurs étaient priés de rester sur la plage pour cause de drapeau rouge, j'étais sur l'eau et j'exultais.

Médium de l'eau, de l'air, de la gravité

Comment décrire ce sport, ou plutôt cette quête de l'équilibre parfait? Il n'est que jeux de forces entre l'air, l'eau et la gravité à partir desquelles l'homme fait office de médium et de créateur. Il donne la direction, exprime ses souhaits, sans jamais oublier les

règles et les énergies du jeu. Manque d'appréciation de la vague et c'est le crash dans un mur liquide; manque d'appréciation de la rafale et c'est l'arrachement inévitable. *Ce que j'ai aimé ça!* J'adorais cette nécessité de la perfection de tous les instants. La moindre faille, la plus petite distraction étaient facturées dans le quart de seconde suivant. Je pense que c'est le sport, et en particulier celui-là, au sein d'une nature déchaînée, qui m'a appris les premières vraies lois de la vie, simplement par l'observation et la remise en question à chaque échec.

Mes parents m'ont initié au respect, à la politesse, au service; l'école m'a permis de tester ces valeurs au sein de la société; mais ni l'un ni l'autre ne m'ont permis de les intégrer comme la Planche à Voile. La Nature se révèle d'une exigence sans limite, mais les fruits qu'elle partage avec l'apprenti qui progresse n'ont rien de comparable avec les récompenses de la société. Impossible de mentir, de tromper ou de s'illusionner. Impossible de se fabriquer un masque, une carapace ou un scénario gagnant. Chaque seconde à ses côtés fait l'effet d'un miroir parfait, pur et intransigeant.

“Que le peureux essaie, que le coléreux s'affronte, que l'orgueilleux se mesure et que l'initié s'amuse. Mais que chacun soit conscient qu'il ne trouvera que lui-même à nos côtés!” Ainsi parlaient les éléments! *Ainsi je les entendais! Les subissais souvent... mais quel bonheur!* Je n'ai jamais rien reproché au vent trop fort ou à la mer trop grosse, au contraire. Ils m'ont enseigné la gratitude et l'humilité; *souvent j'oublie.* Malheureusement, il est possible d'intégrer certaines expériences avec la Nature et de les oublier totalement dans les relations humaines. Aujourd'hui, je sais qu'il y avait bien d'autres leçons à découvrir et à pratiquer mais certainement avais-je encore trop de sable dans les yeux.

Le vent certainement...

CHAPITRE III

LE LYCÉE, ENFIN DU “SÉRIEUX”

– “Ce coup-ci, on ne rigole plus du tout! C’est sérieux!... Tu as le bac en fin de parcours!” argumentait ma mère. Ce qui est devenu plus sérieux, c’est mon implication dans le sport! Ayant déménagé à 17 km de Toulouse, je restais avec les copains à la cantine pour midi, et ce fut la porte ouverte au basket, volley, foot, et natation de nouveau. Incroyable dépense d’énergie, toutes occasions étaient bonnes pour se défouler.

Durant mon année de seconde, je développai pour la première fois un intérêt réel pour les mathématiques. Je possédais depuis deux ans un ordinateur et j’avais découvert un vrai plaisir à me creuser *voire casser...* la tête à fabriquer des programmes. Cette année-là, j’ai retrouvé cette agréable sensation en essayant de résoudre des problèmes de maths. Cela me permit d’accéder l’année d’après à la filière “Sciences économiques et sociales” et de prétendre au bac B. Avant cela, je nouai pour la première fois des relations amoureuses en cours d’année. Les premières expériences sexuelles avec cette jeune fille attendront un an, au cours de l’été 87. Ce dernier point ne me préoccupait pas vraiment, j’étais plus désireux de tendresse réciproque. Nous resterons deux ans ensemble.

Ma deuxième année au lycée – qui est également celle de ma majorité – se passe dans les mêmes conditions que la première, excepté la vie de “couple à l’école” qui grignote sur le temps consacré au sport, mais bon... Quand on a plusieurs centres d’intérêt, quelques concessions s’imposent. Mon grand-oncle m’offre le permis de conduire (mais pas la voiture). Durant l’été, je progresse rapidement en planche et ramasse également des moules en faisant de l’apnée pour les revendre à un restaurant local.

La terminale pour terminer!

La terminale arrive et je prends de bonnes résolutions! Durant toute ma scolarité, je démarrais motivé en début d’année, puis me laissais vivre au milieu et pour finir, j’accélérais juste assez pour pouvoir accéder à la classe suivante. Conscient de ce principe en “N”, j’aborde la terminale avec stratégie.

“Je vais démarrer en douceur, accélérer un peu au cours de l’hiver, continuer durant le printemps et finir en apothéose pour décrocher le bac au début de l’été.”

Ce fut une véritable catastrophe!

Dès le premier mois, je fus pris d’un ras-le-bol et d’un écoeurement généralisé. Je passais mon temps au fond de la classe à dessiner des Planches à Voile, tout en suivant le cours d’une oreille. Les “profs” m’ont toujours apprécié; j’ai toujours témoigné d’un véritable respect à leur égard. J’étais du genre sympathique, car conscient de leurs impératifs. Cette année-là ne fut pas différente, malgré mon décrochage total. Jamais aucun d’eux ne me posa problème. Je crois qu’ils sentaient que je ne jouais pas et que je n’étais pas en proie à un laisser-aller capricieux. Il s’agissait en effet d’une overdose physique, d’un ras le bol émotionnel, d’une indigestion intellectuelle. *Principe en “L” finalement.*

Overdose d'un enseignement mort

Un élève qui atteint la terminale se voit infliger pour la septième année les mêmes cours, le même type de “profs”, le même enseignement. Certes, le contenu varie très légèrement, mais la méthode de gavage reste identique, même pour la philosophie, qui apparaît tout à coup en terminale, soi-disant pour nous apprendre à réfléchir par nous-mêmes! Impossible d’avoir une note valable si notre copie ne se réfère pas à un philosophe reconnu ayant déjà traité le sujet. La philosophie à l’école est une belle représentation de l’escroquerie institutionnelle de l’Éducation Nationale. La “philo”, ou comment à raison de deux heures par semaine faire croire à de futurs adultes qu’ils peuvent apprendre à penser par eux-mêmes en paraphrasant certains grands penseurs. Cela dit, j’aimais bien ma prof, car elle essayait de nous remuer avec ce qu’elle était, et à partir de l’actualité; *c’était une exception!* Chaque fois qu’elle retournait à ses références livresques, je décrochais. Le reste du temps, j’étais plutôt de ceux qui participaient le plus; enfin une matière qui s’intéresse au sens des choses *ou qui prétend s’y intéresser*. Il est important de savoir ce que pensent les spécialistes, c’est même indispensable, mais si pour “philosopher”, il faut aller dans leur sens, alors qu’est-ce que penser par soi-même?

Cette terminale a donc été – du point de vue scolaire –, un échec total. J’ai commencé doucement, puis j’ai ralenti, et j’ai décroché. Par ailleurs, j’avais mis au point un moyen de gagner de l’argent en faisant fabriquer des prospectus pour des magasins, puis en les faisant distribuer à la sortie du Toulouse Football-Club par mes copains. “L’entreprise” était sympathique. Un jour, alors que j’offrais mes services à un magasin de ski, le patron me proposa de travailler pour lui. N’ayant eu que deux ou trois clients avec les prospectus, je saisis l’occasion. Ce fut ma première expérience professionnelle; elle me permit de découvrir en moi un “bagou terrible” qui me permettait de vendre des skis alors que je ne

connaissais rien à la technique de vente. Dès le premier samedi, j'égalais les meilleurs vendeurs, à la surprise générale.

Vers la fin de la terminale, j'éprouve le besoin de me sentir libre, de connaître d'autres personnes; j'ai vraiment l'impression que l'école est une farce pour moutons dociles. Je me sens également trop dépendant de ma compagne et, après plusieurs tentatives, nous nous séparons à mon initiative. Mes parents sont dépassés! Nous avons plusieurs réunions en conseil de famille et ils ne peuvent – à leur tour – que constater mon impuissance devant ce ras le bol qui m'envahit. L'année se termine et quelle que soit l'issue du bac, il est hors de question de redoubler. Je le sais, je referais exactement la même année avec la même saturation. Soucieux d'effectuer le service militaire dans de bonnes conditions et de façon profitable, je me documente et découvre la possibilité de l'accomplir à Marseille en tant que pompier professionnel. Avec ou sans bac, il en serait ainsi!

Le bac approche et trois semaines avant, alors que les cours sont terminés, je décide de m'y mettre à fond, seul et à ma façon, pour l'offrir à mes parents. Évidemment, il y a plus d'impasses que de leçons étudiées, mais les différentes épreuves se déroulent plutôt bien et je m'estime assez satisfait en sortie d'examen. En maths, par contre, échec total : toute l'épreuve est sur une impasse, impossible de ruser. Les résultats arrivent et j'obtiens le rattrapage de très, très peu; il fallait atteindre 190 points pour être repêché et j'en ai eu 196. Le bac est à 240. Je vais donc à l'oral. De toute évidence, après réunion et à la vue du dossier de l'année, ils ont décidé de ne pas me le donner. Je suis remonté à 236 et, comme la plupart des matières avaient un coefficient de 4, il m'a manqué 1 point. Le compte rendu de mon livret scolaire, bien que ne contenant rien de négatif, retraçait tout de même une fin de scolarité particulièrement riche en commentaires : "Vient en touriste"; "Élève sympathique mais peu concerné par le cours"; "Élève

présent mais absent”, etc. Dans ces conditions, les correcteurs ont, semble-t-il, décidé que redoubler me ferait le plus grand bien. J’en avais décidé autrement!

L’été se déroule à merveille, je possède maintenant trois Planches à Voile et plusieurs gréements (en fonction du vent). J’ai pu m’offrir tout ce matériel grâce à un dossier de “sponsoring” que j’ai fabriqué et débattu devant le propriétaire d’un gros restaurant local. La proposition l’a séduit et me voilà avec son nom sur les voiles. J’ai toujours eu comme devise : “Cela ne coûte rien de demander!” Elle m’a toujours réussi et j’ai pu faire d’étonnantes choses avec son aide. L’état d’esprit et le réalisme qui accompagnent la demande sont prépondérants. Pour ma part, politesse, respect et audace ont toujours fait bon ménage.

Mon cœur est de nouveau libre, mais rapidement, il est attiré par une belle créature en maillot de bain. *Peut-être n’était-ce pas le cœur.* Elle sera l’élue des deux prochaines années.

Automne 1988 : mon admission dans la marine se fera le 1^{er} décembre ; en attendant, je travaille ou invente de petits boulots pour m’occuper et pour essayer d’acheter une voiture. Ma vie va bientôt changer d’orientation et je m’en réjouis à l’avance. Mais avant cela, quelques petites précisions :

Mes origines? Deux Lions...

Heureuse a été mon enfance et heureux j’ai été! J’ai eu droit à des parents qui m’attendaient, qui ont désiré ma venue. Ce n’est pas toujours le cas. Comme signifié plus haut, j’ai bénéficié de mes deux grands-mères comme “nourrices”; mais qui sont-elles et quelles sont mes origines?

Du côté maternel : ma mère est la fille d’un couple d’Espagnols émigrés en Algérie, où elle est née. Lorsque le couple s’est disloqué, ma grand-mère a pris ses trois enfants et s’en est allée rejoindre sa sœur installée depuis quelque temps en France, à Toulouse. C’est

dans cette ville – au début de façon peu confortable –, que ma mère a grandi avec ma grand-mère, son nouveau compagnon (d'origine espagnole également), et ses deux frères, tous deux plus jeunes qu'elle. Ma mère quittera l'école à seize ans puis débutera sa vie professionnelle au magasin "Les Nouvelles Galeries" jusqu'à l'arrivée de ma sœur.

Du côté paternel : mes grands-parents ont quitté l'Espagne pour échapper au franquisme et ont terminé leur course à une quarantaine de kilomètres au sud de Toulouse, où ils sont devenus salariés d'une ferme dont ils avaient la charge. Mon père est le seul de sa famille à être né en France ; il a un frère et une sœur plus âgés que lui. Il a grandi en se rendant utile auprès de sa famille qui s'en sortait difficilement. Il dut d'ailleurs écourter sa formation d'électromécanique pour travailler et rapporter un salaire. Certainement aurait-il pu devenir ingénieur étant donné ses capacités et son intérêt réel pour les sciences mécaniques, mais d'autres nécessités s'étaient présentées. Il était l'ami d'un des frères de ma mère, ils se connaissaient donc longtemps avant leur mariage. Mon grand-père paternel est mort quelques mois avant mon arrivée, et du côté de ma mère, je n'ai jamais connu mon vrai grand-père. Ma mère n'a jamais considéré le nouveau mari de sa mère comme son père et, malgré leur très bonne relation, elle l'a toujours vouvoyé. De ce fait, et certainement par identification, je ne l'ai jamais vraiment considéré comme mon grand-père ; de plus, il est de tempérament plutôt effacé. *C'était la condition pour vivre avec ma grand-mère* ; je n'ai donc pas eu de grand-père. D'une certaine façon, il m'a manqué ce personnage plus âgé que mes parents qui aurait pu m'enseigner la vie avec plus de recul, plus d'expérience et surtout plus de sagesse. Enfin..., je le décris tel que je l'aurais souhaité.

Mes parents sont à la fois très proches et à la fois très éloignés dans leur caractère. Ils sont tous deux nés en plein mois d'août,

à un an et un jour d'intervalle. Elle, le 11 août 1944 et lui, le 10 août 1945. Résultat : ce sont astrologiquement deux lions et numériquement deux 1 en chemin de vie. La différence essentielle, et c'est là toute "l'astuce", c'est que mon père est plutôt Yin et ma mère plutôt Yang. Toutes ces étiquettes leur passent largement au-dessus de la tête car ils ne s'intéressent pas à la connaissance de soi; mais moi, éduqué par leurs soins, je sais que leur forte nature respective n'est pas passée inaperçue auprès de leurs enfants. Précisons qu'ils m'ont appris l'honnêteté, la politesse, le respect de l'autre – quel que soit son aspect ou ses idées – ainsi qu'un certain sens du service ou plutôt de la serviabilité.

Servir ou laisser se servir ?

A propos de ce "certain sens du service" : aujourd'hui, nous n'avons plus tout à fait la même conception de ces choses. Il me paraît utile et même préférable d'éduquer un enfant avec les valeurs citées plus haut; encore faut-il que cet enfant fasse siennes lesdites valeurs, et non qu'il se contente d'être un bon garçon obéissant pour le plus grand confort de ceux qui l'entourent. Servir est une chose, laisser l'autre se servir en est une autre! Il est certainement difficile d'enseigner en même temps un principe et la méthode qui permet à l'enfant de se l'approprier. "L'amour" est un troc pour le commun des mortels, conscient ou inconscient, mais un troc tout de même. "Je t'aime si tu es sage, si tu te tiens bien à table, si tu es poli", en un mot, "si tu te conformes". Toute notre société fonctionne avec une belle carotte devant le nez. Peut-être pourrait-on même écrire : "Ne t'aide pas et le ciel ne t'aidera pas". *A vérifier...*

Au cours de mon enfance, combien de fois ai-je dû faire passer le plaisir de l'autre avant le mien? Combien de fois, à l'occasion de toutes petites choses, ai-je dû me soucier du plaisir de la grand-tante, de la mamie, de la mémé. Tous ces gens étaient plutôt

sympathiques : il s'agissait de braves gens ayant travaillé et souffert toute leur vie; la vie les avait fait chanter et sans le savoir, ils étaient devenus maîtres chanteurs de l'émotion.

Ma mère a été toute sa vie l'exemple parfait de quelqu'un de serviable. Qu'importe qu'elle ait envie d'inviter ou non la famille à Noël, lors du 31 décembre ou à l'occasion d'un anniversaire. L'important était – *ça l'est toujours* – que l'autre ou les autres soient contents, satisfaits, comblés. Si, en plus, dans le rôle de l'autre, on retrouve une maîtresse chanteuse surqualifiée comme ma grand-mère maternelle, *étonnant non?* on peut frapper les trois coups, la pièce peut commencer. Ma chance a été d'être entouré de compromis, de non-dits (essentiellement d'origine émotionnelle), d'actes d'autorité, mais surtout au sein d'une famille d'honnêtes gens. Mes parents n'avaient pas vraiment de double langage volontaire; dans l'ensemble, ils faisaient ce qu'ils disaient. J'ai toujours pu communiquer avec eux sur tous les sujets que je souhaitais aborder. Principalement avec ma mère car mon père jouait surtout le rôle de l'autorité, lorsque sa femme s'estimait dépassée. Il s'est très peu occupé de ma scolarité. Elle était bavarde, spontanée et disponible; il était plus secret, plus réfléchi et plus occupé.

Je ne peux conclure ce chapitre sans préciser que je n'ai pas fait de crise d'adolescence. Mes parents peuvent se vanter de ne pas avoir eu le moindre problème avec moi; d'ailleurs, ma mère ne rate pas une occasion de le souligner. Pour ma part, je ne tire plus mérite de ma "belle docilité"; j'ai depuis découvert que plus vite on remet ses parents en cause, plus vite on a de chances de découvrir qui l'on est. Malgré ses aspects très éducatifs et souvent justifiés, l'autorité aussi bien maternelle que paternelle était forte – *deux lions* – et il était apparemment difficile de s'affirmer sans prendre de risques. Nous verrons qu'il n'est jamais trop tard.

Enfin... On a les parents qu'on a, ou qu'on mérite, ou qu'on a choisis selon la théorie de chacun! Je n'ai pas vraiment à me

plaindre; j'ai été nettement plus nourri de positif que de son contraire et pour les inévitables imperfections, j'ai la chance d'avoir la volonté de m'en occuper.

Avant cela : changement dans la continuité, ou comment croire que l'on accède enfin à la liberté et à l'indépendance en passant deux ans sous l'autorité militaire : logé, nourri, blanchi.

S

CHAPITRE IV

LA VOIE DU SERVICE...

L'idiot n'est pas toujours celui que l'on croit!

La fin de l'année 88 arrive et, comme prévu, je rejoins le centre d'initiation de la marine à Hourtin (près de Bordeaux) pour évaluer mes capacités générales avant d'être affecté aux Marins Pompiers de Marseille. Soucieux de maintenir mes activités sportives, l'activité de pompier me semblait offrir les meilleures perspectives. Il existe à Marseille et Paris un bataillon de l'armée exclusivement consacré à cette discipline. Le choix a été rapide : à Paris il y a la pollution, à Marseille la mer et le Mistral qui souffle fort ; il en serait ainsi.

Je me retrouve au milieu de 2000 autres jeunes représentant la France. J'ai l'impression de tomber dans une "marmite culturelle" dont j'ignorais totalement l'existence. Mes parents sont tous deux d'origine modeste et je m'estimais moi-même plus issu du Peuple que de la Cour ; et voilà que je découvre des jeunes de mon âge véritablement incompetents, aussi bien physiquement qu'intellectuellement. Au début je souris, mais très rapidement je m'interroge : "Qui sont-ils ? D'où sortent-ils ? Comment se fait-il que je découvre cela à dix-neuf ans ?"

Jour après jour, je découvre la vie militaire dans ce lieu de présélection et réalise que jusqu'à présent, j'ai vécu dans un milieu protégé et même isolé de celui que je découvre là. J'ai autour de moi comme un véritable reflet de la France. Il ne s'agit plus d'émissions de télévision bien policées, de journaux bien préparés ou de la sympathique ambiance touristique du bord de mer, mais plutôt d'une France illettrée, peu dégourdie et pauvre. Le tableau n'est pas tout noir; la moyenne est certainement faussée grâce aux multiples astuces qui permettent d'éviter le service, mais tout de même.

Vers la fin du mois de décembre, nous passons une épreuve de tests psychotechniques de deux heures. Les résultats nous sont transmis assez rapidement sur une feuille informatique qui regroupe un ensemble de notes, de codes et d'appréciations. J'ai à mes côtés un camarade qui passe vraiment pour un idiot au yeux de tous; il semble d'ailleurs y trouver une forme de reconnaissance au sein de notre groupe. Nous recevons en même temps notre relevé de résultats, et voilà que je cherche désespérément ma note au test. Impossible de la trouver! Je lis et relis mon papier, scrute avec précision toutes les notes, tous les sigles, toutes les abréviations : impossible d'avoir la note du test. "L'idiot", lui, l'a trouvée depuis longtemps et se vante déjà de son 4/20 auprès de son entourage. Je dois me résoudre à demander son aide, car je commence à passer de l'impatience au désespoir. Immédiatement - d'un rapide regard sur le papier - il m'apprend que je suis l'heureux titulaire d'un 18/20... Durant les minutes qui suivent, je ne me vante pas de ma note! Une petite phrase tournoie dans ma tête et chantonne sur une mélodie de Noël : "Eh oui mon ami... L'idiot n'est pas toujours celui que l'on croit!..."

Finalement, les tests se déroulent parfaitement : j'obtiens facilement l'affectation souhaitée et débute ma formation de pompier début janvier 89 à Marseille, pour quatre mois. Conscient

de l'enjeu que représente ce stage pour les deux années à venir, je travaille bien et décroche à nouveau l'affectation souhaitée. Au cours des premières interventions, la peur et l'excitation se mêlent. Je prends rapidement confiance et me découvre apte à réagir vite et avec une vision globale de la situation; ce qui me pousse quelquefois à donner des ordres ou tout au moins "d'énergiques directives" pour le bien de l'opération.

Vivre ou obéir?

Durant l'été, à l'occasion d'un très gros feu de forêt, alors que les officiers chargés de la stratégie nous ont envoyés près des flammes avec l'assurance d'être ravitaillés en eau, nous nous retrouvons rapidement face à "l'ennemi", citerne vide et sans moyen de repli. Grâce au soutien du mistral, le feu descend sur nous à très vive allure et notre équipe ne voit aucun soutien arriver. Les sous-officiers censés nous commander sont l'un, peu rassuré dès qu'une intervention se complique, l'autre, limité à une carrière essentiellement passée dans l'atelier de réparation de véhicules d'une caserne spécialisée. Très vite, je réalise qu'ils ne maîtrisent pas la situation et compte tenu de ce contexte des plus critique, il va s'agir de sauver sa peau. C'est pour moi l'occasion de faire preuve d'initiative indépendamment des grades affichés sur l'épaule et de tout sens de la hiérarchie. Je savais clairement quelle était l'issue et qu'elle plaise ou non ne me souciait pas, personne ne m'arrêterait. Nous finîmes par traverser le feu de face sur une vingtaine de mètres. Cela ne fut pas des plus confortable... mais une fois en terre brûlée, le danger de mort était écarté. Cette situation m'apprit qu'on a toujours la place qu'on se donne et que ce n'est jamais de l'extérieur que peut venir l'autorité. Quand l'autorité et la responsabilité ne sont pas vécues de l'intérieur, on se réfère à ses grades, sa couronne, sa chasuble, son diplôme, son âge, etc. La véritable autorité, matérielle ou spirituelle, n'a pas besoin d'apparat!

Jamais aucune enquête ne fut menée pour connaître les raisons de notre ravitaillement fantôme. Du matériel fut abîmé, deux de mes camarades furent légèrement brûlés, mais la belle logique militaire ne s'en est pas portée plus mal. Quelquefois, il y a des morts... Je dois être honnête : il y a très peu de morts et de grands blessés en rapport du nombre de "conneries" accomplies. Les institutions pilotées par la logique administrative, l'armée est un excellent exemple, sont protégées par le dieu de l'Irresponsabilité. De même que les individus de ces grands systèmes vouent quotidiennement un véritable culte à leur divinité tutélaire, ce dernier s'arrange en retour pour qu'il n'y ait jamais d'enquête. Après tout, personne ne s'en est jamais plaint!

Un jour, j'ai vu un officier chargé des opérations se présenter sur le terrain avec son casque à l'envers. Je ne savais pas qu'il était possible de mettre son casque à l'envers, eh bien, ce haut personnage nous en a fait la démonstration. Ayant côtoyé des officiers dans des situations particulièrement critiques, je prie aujourd'hui pour que la France ne soit jamais plus en guerre. Si les lois de la vie, *pas celles des hommes*, m'obligeaient un jour à combattre, c'est au sein de la résistance que j'irais exercer mes talents!

Insensible, moi?

A ma grande surprise, ni les drames humains, ni les morts, ni le sang ne m'émeuvent. Je m'interroge et présuppose une certaine insensibilité, mais avec la répétition des scénarios catastrophe, je remarque que sensiblerie et efficacité ne vont pas de pair. La sensibilité est une chose, la sensiblerie une autre! Une seule fois, je fus perturbé par une superbe petite fille de six ans qui venait de se faire écraser la trachée par un portail automatique; elle ne respirait quasiment plus. Lorsque j'ai réalisé que, sans le geste que j'accomplissais, elle mourrait dans les trois minutes, j'avoue avoir été déstabilisé intérieurement le temps d'un instant. Très vite, je

suis retourné à mes gestes. J'appris le lendemain qu'elle était sortie du coma et désormais hors de danger. Malgré cette sorte de "froideur" professionnelle, j'étais très sensible au confort des gens une fois qu'ils étaient en partie sous ma responsabilité.

"Commencer à réfléchir, c'est commencer à désobéir!"...

Je me suis bien adapté à la vie militaire et le niveau général des gens qui m'entouraient était meilleur que ne le laissait présager la présélection de Hourtin. Le métier de pompier l'emportait sur la culture militaire et cela n'était pas pour me déplaire. Au cours des premières semaines, alors que je m'interrogeais à voix haute, mais avec respect, sur l'utilité d'une décision du commandement central, un gradé m'apprit que : "Commencer à réfléchir, c'est commencer à désobéir".

Au cours des mois qui suivent, je peux vérifier que ce conseil est en réalité une véritable maxime au sein de l'institution à laquelle j'appartenais désormais. En effet, je suis traduit devant le commandant par le responsable de ma caserne pour non-respect d'un règlement intérieur alors que j'étais au poste de garde. Certain de mon innocence, je m'informe au plus vite auprès d'amis sous-officiers sur les détails de la législation interne et organise ma défense. Le lendemain, le commandant lit les éléments dont je suis accusé en me tendant le stylo pour que je signe la lourde punition. L'accusateur, présent à nos côtés, affiche le sourire du militaire satisfait. Au moment de signer, je refuse de le faire car je ne me sens aucunement coupable, puis j'expose ma défense. Une fois terminé, le commandant m'invite à patienter dans la pièce voisine, le temps de vérifier avec son adjoint les différents points de mon argumentation. Cinq minutes plus tard, il me tend à nouveau le stylo pour signer la peine précédente, divisée par trois et transmutée en sursis. Alors que je signe, le sous-officier accusateur s'exclame : "Tu t'en tires bien, Morot, tu es un garçon malin..." Je comprends à cet instant qu'à la moindre erreur, nous nous

retrouverons. Tous mes copains ont par la suite obtenu, une, puis deux promotions (avec l'augmentation de salaire qui en découle). J'ai commencé matelot et j'ai fini matelot...

A la fin de mon service à la nation, le dernier jour, j'ai à nouveau rencontré le commandant. A la vue de mon très bon dossier, il m'a demandé comment il se faisait que je n'avais pas changé de grade. Je me suis contenté de lui retourner la question en lui répondant poliment que c'était lui le Commandant!...

Une institution sclérosante et hypocrite!

Mes parents ne comprenaient pas bien ma décision de ne pas rester chez les pompiers car ils m'entendaient souvent en dire du bien. J'y appréciais le sport, les copains et le service apporté aux victimes mais cela ne justifiait pas quinze ans de carrière dans une institution sclérosante et hypocrite. Comment qualifier autrement un système qui, le deuxième jour de présence en caserne, me signale par le biais d'un de ses gradés qu'il faut mettre volontairement très longtemps pour accomplir une tâche. Quand nous n'étions pas en intervention ou en exercice, nous faisons le ménage, la cantine, le service des gradés, etc. Cet individu m'avait confié une corvée, en début d'après-midi. Quand je l'ai eu terminée, je suis retourné le voir. Il m'a alors confié une deuxième corvée. A la fin, je suis de nouveau allé le voir. Cela s'est reproduit trois fois. Alors que je revenais pour la quatrième fois, il m'estima prêt à être initié sur ce que l'armée attendait de moi. Il fallait, selon lui, mettre le plus de temps possible pour accomplir une tâche car il n'était pas question d'efficacité, mais de temps... De plus, il ne souhaitait pas avoir à m'occuper tous les jours, a fortiori plusieurs fois par jour. Bien entendu, le travail devait être accompli, mais j'avais tout l'après-midi pour l'exécuter. Je découvris que sa théorie était en vigueur dans toute la caserne et que tout le monde jouait à "celui qui travaille". Personne ne se souciait du rendement.

Durant deux ans, tous les après-midi, j'ai donc adapté mon travail au rythme de la caserne et ce n'est que lorsque l'alerte sonnait pour mon véhicule d'intervention qu'un peu d'animation m'était offerte et que je me sentais utile et "vivant". Ce type de contrainte était d'autant plus difficile à accepter qu'il n'était pas question d'aller s'allonger sur son lit, même en cas de grande fatigue suite à une nuit d'intervention. Que l'on ait dormi toute la nuit ou qu'elle ait été consacrée aux Marseillais ne changeait rien. Le lendemain à sept heures, nous devions être opérationnels. Il m'est arrivé de pleurer en pleine nuit, au moment de l'alerte, tellement je manquais de sommeil. Une fois, je suis tombé à 8 de tension, mes bottes étaient devenues très lourdes, j'avais l'impression d'être un "chamallow". Dans ces conditions, passer une après-midi à faire semblant de travailler plutôt qu'à accomplir au mieux et au plus vite la tâche demandée pour aller se reposer prenait souvent l'allure d'une torture tant morale que physique. Par nature, j'ai tendance à être efficace quand je travaille, mais également à être capable d'une extraordinaire inactivité. C'est l'un ou l'autre! Heureusement, ma – seule et unique – drogue était le sport. D'autres buvaient jusqu'à vingt cafés par jour. Parfois, j'avais l'impression que tout était pensé à l'envers. Il était tout de même question d'aller aider, voire sauver des personnes en difficulté. Parfois, cela nous mettait à notre tour en sérieuse difficulté; se reposer ou dormir dans ces conditions ne signifiait pas fainéanter, mais plutôt être professionnel. De toute façon, "professionnel" et "militaire", ne sont pas des mots à utiliser ensemble! Ceci, *je crois*, n'est pas de l'antimilitarisme de base, d'autant que je suis fier d'avoir accompli mon service de façon intelligente. De façon intelligente, pas dans un système intelligent. *Nuance...*

Réformer une ville, une région, un pays, voilà des situations ambitieuses et assurément complexes, mais une caserne ou même un bataillon (1200 pompiers sur Marseille) avec cette permanence

de l'autorité et de la hiérarchie? Ne pouvait-on aménager des temps de repos ou tout au moins de récupération, ne pouvait-on pas assurer une formation solide aux jeunes sans expérience une après-midi par semaine, ne pouvait-on regarder des vidéos ou assister à des conférences sur les techniques de secours des Américains, des Russes ou des Japonais pour améliorer nos moyens d'intervention? Non! Non! Et non! Tout cela n'était apparemment pas possible et, de toute façon, qui s'en souciait? Mes parents voyaient là un salaire, une sécurité, une carrière au sein du bataillon; moi, je voyais la mort des quelques qualités dont la vie m'avait doté. Ajoutons à cela un environnement exclusivement masculin et le cocktail pour une totale dégénérescence physique, émotionnelle et intellectuelle était servi. Dans ce contexte, le besoin de nouveau se faisait sentir.

Printemps 90, mes parents changent de voiture et m'offrent la leur, une 504 break, celle qui a fait l'Iran. Je l'équipe aussitôt pour recevoir la totalité du matériel de Planche. Cela fait deux ans et demi que j'ai le permis et que j'attends patiemment. Je peux enfin aller tester les grosses vagues que forme le mistral sur les plages de Marseille et des alentours. Je m'étais bien fabriqué un chariot à partir d'une vieille poussette, mais faire 5 kilomètres en bord de route, en pleine ville, après avoir fait plusieurs heures de Planche ne s'est produit qu'une fois... Je n'ai pas trouvé de meilleur antidote à la logique militaire que quelques allers-retours de plusieurs kilomètres au large; la voiture m'offrait enfin cette possibilité. *Que la Nature soit ton médicament!* J'allais bientôt trouver un autre centre d'intérêt.

Premier pas vers autre chose, une secte...

Un jour, alors que je galope pour ne pas rater mon train, une personne me tend un tract devant une bouche de métro. Je le lis et, immédiatement, le propos m'interpelle. Il est question d'un livre

traitant des capacités non révélées de l'être humain, entre autres du peu d'utilisation des fantastiques possibilités du cerveau. J'ai conservé ce prospectus plusieurs mois au fond d'un sac, je n'arrivais pas à le jeter. Je pensais lui donner suite un jour.

Ce jour arrive quatre mois plus tard et j'achète le livre en librairie. Je suis fasciné par les "révélations" qu'il contient et les jours suivants, je prends contact avec un centre qui pratique la méthode préconisée. Je m'inscris pour un stage après avoir passé un test de 400 questions. Le livre s'appelait "La Dianétique" et le centre était une "Église de Scientologie". Au départ, je trouvais ça extraordinaire; personne ne m'avait jamais parlé de tout cela et les livres étaient captivants. Ils faisaient référence à la notion de réincarnation dont l'école m'avait seulement dit quelques mots – *laïcité excessive oblige* – et cela m'intéressait vraiment d'en apprendre plus. Rapidement, je m'efforçais de partager mes découvertes avec de bons copains car je ne pouvais garder pour moi de telles théories. Cela paraît fou, mais en vingt et un ans, la seule information un peu originale sur l'homme et sur la Vie, avec un grand V, c'est à un prospectus issu d'une secte que je le dois. Conséquence : nul besoin de m'enrôler avec méthode, mon enthousiasme débordant faisait parfaitement l'affaire. Heureusement, la plupart de mes amis n'avaient que faire de tout cela, ils se trouvaient très bien comme ils étaient; inutile de développer d'obscures potentialités. Moi, je ne comprenais pas que l'on soit indifférent à la moindre possibilité d'évolution.

Pourtant, alors que je ne soupçonnais même pas l'existence du mot "intuition", certains aspects me paraissent bizarres ou pas cohérents, mais bon... sans plus. Durant cette période, je n'ai pas cessé d'avoir des problèmes de toutes sortes : je me suis cassé une dent *lors d'un looping improvisé sur une trop grosse vague*; je me suis fait légèrement arracher la portière de la voiture dans laquelle on m'a volé des affaires personnelles; papiers et carte bleue ont disparu

lors d'un trajet en train, cela n'en finissait pas! Jamais auparavant – et jamais par la suite – je n'ai fait une telle collection d'incidents. Un matin, mon père me téléphone à la caserne et m'annonce que le centre de Scientologie où je me rends a été fermé par la police et que la nouvelle est en première page du journal. Surprise!... Quelque temps avant, les responsables du centre avaient proposé à un ami à *qui j'avais réussi à prêter le livre* de partir travailler pour eux aux États-Unis tout en accélérant son évolution personnelle. Il m'avait raconté l'entretien au cours duquel les personnes lui étaient apparues très, très accrocheuses. Nous étions vraiment surpris car il s'agissait pour nous d'un cours comme un autre et jusque là, rien de négatif n'avait encore pointé le nez. Fermeture du centre, photos dans les médias et proposition de départ pour les USA, l'ambiance devenait suspecte. En réalité, sur une période de deux mois, nous n'étions allés au centre qu'une fois par semaine environ et ces événements cumulés nous ont incités à prendre du recul. Début d'été 89, suite à ma demande, je suis muté sur la base aérienne de Nîmes pour assurer le remplissage des Canadiens. A plusieurs reprises, alors que je n'avais fait suivre aucun numéro, la "Sciento" m'a téléphoné pour savoir quand j'allais revenir et reprendre mes cours. Comme je m'estimais libre d'y aller ou non, j'ai décidé devant leur insistance de ne pas y retourner.

Ainsi se termina mon premier contact avec un besoin de transformation intérieure. Il allait petit à petit devenir croissant. *Autant s'empêtrer dans une secte dès le départ..., cela permet ensuite de passer à autre chose.*

Dominé - dominant

Durant mes deux années d'armée, j'avais une copine qui étudiait à Lyon en fac de médecine. Elle était très belle mais avait un caractère relativement inconfortable. J'ai joué avec elle au jeu de la soumission. Ses désirs étaient les miens, pourvu qu'elle reste douce et aimante :

- “Qu’est-ce qu’on fait demain?”
- “Ce que tu veux!”
- “Tu préfères voir ce film... ou celui-là?”
- “C’est toi qui choisis!”

Eh oui!... Que n’aurais-je fait pour la maintenir de bonne humeur. Si, par miracle, je m’affirmais un tant soit peu, elle répondait :

- “Moi, je n’ai aucune envie d’aller le voir! Vas-y toi! Je vais en voir un autre ou je vais faire un tour en t’attendant.”

Ma psychologie du moment, plus la fréquence de nos rencontres (une journée toutes les quatre à huit semaines) m’incitaient à rechercher le confort maximum, quitte à servir de paillason! Bien entendu, j’étais fou d’elle! Malgré cette folie, mon besoin d’amour et de tendresse était loin d’être satisfait, c’est donc très naturellement, mais avec culpabilité, que j’ai fait deux ou trois autres rencontres durant mon séjour sous les drapeaux. C’est avant tout l’affection que je recherchais. Je n’ai pas pu m’empêcher de l’annoncer à l’une comme à l’autre. Il n’y a pas plus déculpabilisant que de faire un aveu. Cela fait souffrir l’autre, mais après on se sent tellement mieux... J’ai toujours eu du mal à mentir, mon père a répété durant toute mon enfance qu’il ne supportait pas le mensonge, sauf à lui-même, *il n’est pas au courant...* alors je ne sais pas mentir! *Sauf à moi-même.*

Le service national s’est terminé fin novembre 90. J’ai eu mon certificat de bonne conduite, la médaille de la Défense Nationale et même les félicitations du Commandant du Bataillon des Marins Pompiers de Marseille pour avoir fait preuve de courage et de dévouement pendant la campagne “feux de forêt 89” (la fois où j’ai failli brûler avec mes camarades. A défaut d’enquête sur le commandement, on reçoit ses félicitations). Ma copine et moi nous sommes séparés fin décembre. Elle avait mis la pression pour

m'être désagréable – *sa façon de rompre* – et comme je possède un coefficient d'élasticité limité : j'ai rompu!

Plus d'autorité incompétente, plus personne à sauver de la catastrophe, plus de réveil en pleine nuit, plus de copains pour "déconner" et plus de compagne.

L'année 1991 s'annonçait pleine de promesses.

S

CHAPITRE V

LA VIE ACTIVE

Enfin des professionnels...

La seule chose dont j'étais certain au sortir de l'armée, c'était de ne pas vouloir retourner chez mes parents. J'entrevois trop le risque de revenir vers une partie de ma vie que je souhaitais révolue. De plus, je me croyais indépendant. Pour preuve, c'est d'abord au Cap d'Agde – *au studio de mes parents* – que j'irai m'installer. Bord de mer, solitude, Planche à Voile et projets plein la tête, voilà les ingrédients de ma nouvelle recette. N'avais-je pas fait preuve de créativité et d'audace durant ma scolarité? Il suffisait à présent d'en faire autant, de créer une ou plusieurs entreprises et enfin de "rentre de la monnaie".

Pour commencer, je déniché une annonce de commercial dans un quotidien pour vendre des meubles. J'avais déjà vendu des skis sans rien y connaître, je pouvais certainement en faire autant avec des meubles. Je n'étais payé qu'au pourcentage des ventes, mon chef était un jeune loup endetté qui se déplaçait en Mercedes. Finalement, ce travail se révéla être une activité de porte-à-porte. Trente jours plus tard, je descends du navire. D'une part, la société se porte mal, d'autre part, à chaque fois que j'étais en passe de vendre, c'était à une mamie ou à un couple déjà bien endetté. Je

n'ai jamais eu le cœur à escroquer les gens. Résultat : je sabotais les seules occasions de faire du chiffre et n'ai donc jamais gagné le moindre sou. Cela m'a tout de même permis de rencontrer une nouvelle jeune fille...

Quelques jours plus tard, un ami me recommande à une de ses relations pour distribuer des catalogues de coiffure. Me voilà de retour à Toulouse pour trois mois, le secteur attribué étant la région Midi-Pyrénées. Je gagne de 1000 à 2000 francs par jour mais m'ennuie terriblement. Je suis seul avec catalogues et posters et le quart d'heure passé chez chaque coiffeur ne suffit pas à me distraire. Rapidement, le moral change. Je ne vois ma copine restée à Béziers que le week-end; au bout de quelques semaines, j'abandonne.

Un été au néon

Je retourne au bord de la mer et postule pour le rayon Planche à Voile à Décathlon Béziers pour la saison d'été. Le salaire est de 5300 francs par mois – ce que je faisais en quatre ou cinq jours dans la coiffure – mais j'espère avoir plus de relations sociales.

Le printemps se termine et je suis pris pour ce travail. Je fête mes vingt-deux ans et tout va bien! Les clients viennent me voir de leur plein gré, je n'ai pas à leur “forcer la main”. C'est avec grand plaisir que j'oriente leur choix en fonction de leur niveau de pratique et de leur bourse. Les journées sont bien remplies et je me sens utile et compétent. Même si Décathlon, de par bien des aspects, a une structure très administrative, ici au moins le mot rendement a une signification. Mon collègue – le responsable du rayon – est un homme intelligent et ouvert; nous avons la même conception du travail et nous nous lions d'amitié. Difficile d'être enfermé tout l'été, dans un “blockhaus” éclairé au néon, conçu exclusivement pour la rentabilité et à 5 kilomètres de la plage, mais il faut bien travailler...

L'été se termine et ma copine me quitte. Je n'ai pas assez souvent été à son écoute et je l'ai quelque peu négligée. Elle souhaitait que je l'accompagne en boîte de nuit avec ses copines, mais le samedi soir, j'étais crevé et j'espérais profiter du dimanche pour "véliplaner" ou me détendre. Contrairement à la précédente histoire amoureuse, cette fois c'est moi qui n'ai pas un caractère très souple. Notre séparation m'attriste et malgré mes différentes tentatives, elle ne revient pas.

Début septembre, les clients disparaissent du rayon nautisme et voilà que je dois à nouveau faire semblant de travailler pendant les quinze derniers jours du contrat. Il reste bien de quoi s'occuper, mais le rythme est divisé par cinq et j'ai du mal à ralentir. Le directeur me propose un nouveau contrat pour le début de l'hiver au rayon ski. Après réflexion, je préfère être en station, en pleine montagne, au pied des pistes, plutôt qu'à Béziers au rayon montagne. J'en parle à quelques amis et une collègue me donne les coordonnées d'un de ses anciens patrons à Avoriaz.

Au cours de l'automne, le vent d'est souffle généreusement sur la Méditerranée. J'ai maintenant un matériel de professionnel et effectue mes plus beaux loopings dans des vagues de plusieurs mètres. "L'a-mer-issage" est souvent catastrophique mais qu'importe!

Quand je décolle, ce n'est pas à l'atterrissage que je pense, mais plutôt à l'envol... Logique non? Cela se confirmera-t-il?

L'appel de la montagne

Mes références professionnelles satisfont mon contact à Avoriaz qui s'arrange pour que je passe le mois de novembre à apprendre le métier de skiman à Annecy. Au cours de ce stage, je rencontre une jeune femme qui suit une autre formation. Depuis ma précédente relation de cœur, je ressens une certaine solitude. J'ai eu l'impression qu'elle me quittait à cause de ma trop grande

indifférence et j'aurais aimé corriger ce manque d'écoute à son égard. A ce moment-là, une partie de moi sait que cette nouvelle rencontre est surtout là pour combler un déficit. Elle a vécu pas mal de difficultés (famille, école, hachisch), alors que j'incarne les valeurs sportives. Je ne bois ni ne fume et en plus, j'ai le discours original grâce au reste d'idées valables conservées de la Scientologie. Elle est en train d'orienter sa vie de façon plus positive et je passe pour un "saint" déjà expérimenté... Le séjour à Annecy se termine; elle décide de ne pas terminer son stage et de me suivre à Avoriaz pour trouver du travail et vivre avec moi. Je ne m'oppose pas; après tout, deux c'est mieux qu'un!

Drôle de couple

Début décembre nous sommes en piste, la neige est là, la saison commence et le couple se porte bien. Je travaille tous les jours; ma compagne cherche du travail et s'occupe de l'appartement. A cette époque, j'envisageais la relation de couple avec une froide logique. Un jour, alors qu'elle avait préparé le repas puis accompli quelques tâches pour nous deux, je sentis qu'elle attendait de moi une certaine reconnaissance. En bon "saint" que j'étais, je lui expliquai qu'elle ne devait rien attendre de moi et que si elle avait fait cela, c'est parce qu'elle le voulait bien. Plein d'orgueil et de certitudes j'étais! Les choses étaient blanches ou noires, fortes ou faibles, en tout cas sans compromis! Mes points de vue n'étaient pas tous mauvais mais pour ce qui est de la forme employée pour les exprimer, il y avait comme un malaise.

Les saisonniers sont souvent des jeunes de moins de trente ans en marge de la société. Ils travaillent le jour, font la fête la nuit et sont souvent consommateurs de "pétards". Je ne connaissais rien à ce milieu et de toute façon, j'étais là pour travailler et pour skier, la vie nocturne avec ses lendemains difficiles, merci, j'étais passé expert lors des vingt-quatre mois d'armée. Il n'était pas question de

traîner dans des lieux bruyants, enfumés, avec des journées bien remplies le lendemain. Ma compagne connaissait bien cette ambiance et rapidement, entre le “saint” arrogant d’un côté et ses “habitudes” passées remises au goût du jour de l’autre, le choix s’est fait tout seul. Noël est là et, suite à quelques informations suspectes quant à son attitude dans un des bars qu’elle fréquente, je fais une scène *version moralisatrice* et annonce notre séparation : “A l’avenir, nous vivrons dans le même logement, mais séparés!”

Quelque temps après, j’ai un accident de ski : un choc très violent sur l’épaule gauche et un deuxième au même endroit vingt minutes plus tard. Une fois arrêté – il s’agissait de chute à pleine vitesse sur de nombreux mètres – je m’exclame : “Bravo, tu as gagné, tu as eu ce que tu voulais!” J’avais la nette impression que j’avais cherché cet accident; une partie de moi était maintenant satisfaite. La première chute n’avait pas suffi mais la deuxième était la bonne : j’ai dû ramener le bras gauche en le portant avec le droit.

Dehors!!!

Après mon rétablissement (aucun os n’était cassé), ma colocataire fait tout pour me rendre fou. Elle fume un “joint” tous les soirs avant de dormir, elle ramène des copains pour boire un coup après minuit et ne cesse de me déranger. Le jour où j’ai failli lui taper dessus, j’ai compris qu’il fallait agir vite avant d’aggraver cette relation aussi inédite que chaotique. En “bon stratège désespéré”, je réunis toutes ses affaires et les apporte sur mon lieu de travail. J’installe une nouvelle serrure au domicile et vais lui apprendre en plein mois de février son nouveau statut de SDF. Il était inutile qu’elle retourne au logement, plus rien la concernant ne s’y trouvait à présent.

Jamais auparavant je ne me serais cru capable de virer quelqu’un de la sorte; non seulement je l’ai fait, mais au stade où nous en étions, c’était certainement le seul recours “potable”. J’avais bien

envisagé de la dénoncer au poste de gendarmerie, vu ce que contenaient ses cigarettes, mais je gardais plutôt cet atout en cas d'extrême urgence, une sorte d'issue de secours. Je n'en étais pas conscient sur le moment mais ma responsabilité dans l'échec total de notre relation était grande. Deux boiteux de l'émotionnel s'étaient rencontrés et avaient cru pouvoir mieux marcher en s'appuyant l'un sur l'autre. Scénario très classique qui, en général, "marche" relativement bien : les boiteux font des projets ensemble et s'accommodent mutuellement. Dans notre cas, pour l'un comme pour l'autre, ce n'était que l'intérêt du moment qui nous avait fait agir. Nous n'avions rien en commun et nous n'aurions pas dû aller plus loin que notre rencontre de stage.

La saison s'est ralentie vers la fin mars et une fois redevenu solitaire et donc plus serein – *après tout, un c'est mieux que deux!* – j'ai pu profiter du travail et du ski l'esprit plus libre. Cette histoire m'avait pris la tête au sens premier de l'expression ; mon corps en gardait la trace.

"Tu ne voleras point"

Mon travail me plaisait, mais mon patron de type lunatique pouvait changer d'humeur d'une minute à l'autre. De plus, c'était un filou. En début de saison, il m'avait promis l'équivalent d'un mois de salaire de prime si la saison était bonne. Nous avons battu tous les records, la clientèle a préféré la Haute-Savoie à la Savoie pour cause de Jeux Olympiques et alors que le magasin avait mieux tourné que jamais, il avait oublié, durant les dernières semaines, sa promesse initiale. Disparue, effacée... Résultat, je me suis servi dans la caisse, il était facilement possible de ne laisser aucune trace d'une location – et je me suis offert pour moitié environ de la promesse malencontreusement oubliée. Je n'avais jamais volé auparavant mais j'avais un sens aigu de l'injustice à cette époque! Les oublis du patron plus les aventures rocambolesques à domicile

m'avaient incité à me rendre justice de part et d'autre. Je n'étais pas très fier et je me promis de trouver à l'avenir d'autres moyens pour régler les "injustices".

Une danse qui sublime la technique

Début avril, je m'offre une semaine de ski non-stop avant de redescendre au niveau de la mer. Durant la saison, j'ai beaucoup progressé et j'ai surtout découvert le ski en finesse grâce à un collègue de travail devenu ami. Au-delà de la vitesse, des cascades et du risque maximum, il existait un plaisir fin, doux, une sorte de danse où la technique est sublimée. Avant l'art, c'est à la technique qu'il m'a initié car jusqu'alors je possédais seulement le style du "sauvage", ma seule limite étant de surtout ne jamais blesser personne, *je n'ai d'ailleurs jamais blessé personne! A bien y réfléchir, une tout de même...* Pas un moniteur de ski ne passe à portée de ma vue sans que j'étudie son style, sans que je décompose ses gestes. Je peux imaginer dans mon corps ce qu'il ressent mais il faut du temps avant de le matérialiser. Mon copain m'apporte beaucoup et peu à peu l'effort s'estompe, le jeu d'équilibre s'affine. Les jambes doivent être relâchées, libres; la tête doit décider de la direction générale et non pas diriger les jambes. Parallèlement à ce bonheur de l'apprentissage tout en finesse, des restes de "sauvage" subsistent.

Un corps intelligent et autonome

Mon patron avait acheté des skis de vitesse de 2 m 60 – 80 centimètres plus grands que moi – et je m'amusais à descendre une piste relativement inclinée, tout droit! Sans le moindre virage! Une fois en bas, je devais avoisiner les 120 km/h. Quand j'y pense, j'ai parfois l'impression qu'il s'agissait d'un autre Brice. *C'est d'ailleurs le cas.*

Un jour, alors qu'il avait bien neigé durant la nuit, nous étions avec mon copain en monoski. La neige était poudreuse et comme

toujours, je passais mon temps à chercher la bosse ou la manœuvre qui me permettrait de faire du neuf. Deux choses m'animaient principalement dans les sports tels que le Ski ou la Planche : le progrès permanent et la créativité. J'alternais en permanence entre l'apprentissage et l'expression originale et joyeuse. Ce jour-là, mon copain s'était immobilisé une cinquantaine de mètres devant moi et regardait les skieurs descendre. Je cherchais désespérément une bosse prête à supporter mon désir d'expression quand tout à coup, alors que je venais d'en trouver une pour faire (a priori) une figure simple, mon corps entame une manœuvre totalement inédite, un saut périlleux avant! Face à la piste! Jamais je n'avais vu cette manœuvre, mais le plus fou, c'est que j'avais encore moins envisagé de l'effectuer. Encore plus étonnant, la manœuvre se passe très bien, je réalise le tour complet vers l'avant avec ce monoski (long de 2 mètres) et retombe, pas très élégamment mais sans la moindre difficulté. Une fois arrêté, je réfléchis à ce qui vient de se passer et éclate de rire. Qui a réalisé ce saut? Qui en a eu l'idée? Qui l'a réussi? Certainement pas moi, je n'y avais jamais pensé! Alors que des larmes d'hilarité me coulaient sur les joues, mon copain me rejoint et s'exclame : "Tu ne m'avais jamais dit que tu savais faire un saut périlleux avant!..." Comment aurais-je pu le lui dire?

Cette question m'a pas mal préoccupé. Certes, je m'adonnais depuis un certain temps aux loopings ratés en planche à voile et mon corps avait petit à petit appris, mais jamais je n'ai confondu la Planche à Voile et le Ski. Sous la neige légère, il y a de la dure, et sous cette dernière il y a la terre. Aucun espoir d'être amorti comme avec l'eau et, malgré mon apparente inconscience, il n'était pas question de faire n'importe quoi. Je n'ai pas vraiment trouvé d'explication car malgré la vitesse à laquelle cette manœuvre s'était effectuée, je gardais le souvenir d'une étrange sensation. Comme si le corps, le temps d'un éclair, s'était approprié ce saut, allant jusqu'à réaliser une opération que je n'avais même pas envisagée.

Cette sensation n'était pas tout à fait nouvelle car il m'est arrivé en planche à voile d'effectuer une manœuvre absolument parfaite sans que je l'aie vraiment contrôlée. Par exemple, lorsque je suis au large et pense qu'il est temps de faire demi-tour, tout à coup le corps entame, continue, puis termine un virage que je n'ai pas contrôlé. Les gestes sont très précis et parfaitement synchronisés avec les vagues et le vent, comme si le corps savait que je souhaitais tourner mais qu'il lui revenait de choisir l'instant le plus adapté et les gestes adéquats. La tête transmet son désir et le corps s'exécute au moment où les paramètres lui semblent les meilleurs. Ces manœuvres m'étaient parfaitement connues et il m'avait fallu des années pour les acquérir, mais pour le saut à ski, c'était 100% inédit... Au cours des jours suivants, je me suis approprié cette découverte – sans que cela pose le moindre problème –, je n'éprouvais aucune peur puisque je savais qu'il savait!

J'apprendrai plus tard que le corps n'est pas le seul à pouvoir prendre les commandes.

S

CHAPITRE VI

SOIF D'AUTRE CHOSE!...

C'est quoi la vie ?

Printemps 92 : la saison est terminée. Je retourne à Toulouse, achète une voiture avec l'argent que grand-oncle et grand-mère m'ont donné à cet effet et m'installe à nouveau au Cap d'Agde. Je ne pense pas repartir en station la saison suivante ; je crois avoir fait le tour de la question. C'est avec grand plaisir que je redécouvre les couleurs du printemps. Le blanc c'est beau, mais les couleurs qui le composent sont agréables également. Je retourne donc dans la région de Béziers, encore une fois sans trop connaître mon avenir. Décathlon me fait des propositions mais là aussi c'est du déjà vu et une saison suffit. Le copain d'Avoriaz me propose d'enseigner la planche à voile dans la concession de bord de plage qu'il tient l'été à Hyères, mais j'ai d'autres préoccupations en tête : je viens de découvrir, le plus innocemment du monde, que le créateur de la Scientologie n'est pas le seul à avoir entrepris des recherches sur les facultés humaines. Il m'a fallu pour cela dépenser 35 F à la FNAC.

Cette acquisition n'est pas sans importance car je commence alors à découvrir, bien au-delà de ce que j'aurais pu imaginer compte tenu de mon information familiale, scolaire, relationnelle

et télévisuelle, que de nombreux auteurs ont une tout autre façon d'envisager la vie. Je trouve cela d'autant plus intéressant que malgré le Ski, la Planche à Voile, les copains, les copines, et mes différents métiers, une forme d'insatisfaction grandit. Elle m'inquiète un peu car j'ai l'impression d'avoir la chance de vivre de nombreuses expériences que d'autres *frappés d'immobilisme* envieraient; cependant, je me sens de moins en moins satisfait intérieurement. J'ai atteint assez facilement tous les objectifs qui ont été les miens et je crains d'être obligé de passer les 70 ou 80 années qui me restent à relever sans cesse de nouveaux défis pour me sentir vivre. Je commence à percevoir comme un arrière-goût d'insatisfaction même derrière les plus belles choses que j'ai réalisées. A ce moment, je ne le sais pas encore, mais la vie matérielle ne peut me satisfaire réellement. Finalement, l'existence n'est peut-être pas seulement telle qu'on me l'a enseignée. Conscient d'être particulièrement inculte en ce qui concerne une autre vision du monde, je décide d'arrêter de travailler pour l'instant et d'entreprendre des "recherches".

"Le désir vient de l'attention portée au plaisir"

En parallèle ma vie continue, se nourrissant de petits boulots pour des amis, de Planche à Voile et de nouvelles rencontres. A ce sujet, un jour que j'allais faire quelques achats dans mon ancien magasin de sport, je rencontre une vendeuse que je ne connaissais pas. Elle me plaît et je perçois la réciprocité; en moins d'une minute, je lui présente une pièce de monnaie et lui propose à pile ou face de m'offrir ou de se faire offrir une soirée au restaurant. Elle accepte et perd. Nous prenons rendez-vous et me voilà embarqué dans une histoire essentiellement (pour ne pas dire uniquement) sexuelle. La preuve? Nous ne sommes jamais allés au restaurant... Une quinzaine de jours plus tard, je réalise qu'une telle relation n'a véritablement aucun sens. J'observe qu'après l'acte sexuel, je n'ai

qu'une envie, partir. Je n'ai rien d'autre à partager avec elle et finalement sa vie ne m'intéresse pas. Ne pouvant m'offrir ou lui offrir mieux, je décide l'arrêt de nos relations face à ce mal-être intérieur. Je viens de découvrir un des sens de l'expression "homme ou femme objet"; je n'en suis pas très fier. Au même moment, je lis les propos d'un personnage présenté comme un grand sage des Indes. Cette phrase dit : "Le désir vient de l'attention portée au plaisir, l'adversité vient de l'attention portée à la souffrance." Je trouve immédiatement sa phrase géniale. Je ne comprends pas bien le mot adversité, mais cela n'est pas très important. La première partie du message me suffit largement compte tenu de ma situation. Durant les jours suivants, je ne cesse de me répéter que "le désir vient de l'attention portée au plaisir" et alors que je n'ai pas la moindre idée de ce qu'est un "mantra", un effet se produit. Je commence à me sentir comme nettoyé intérieurement de toute préoccupation sexuelle. Je trouve ce "médicament" excellent et prolonge la cure pour de nombreuses semaines à suivre.

Étant peu fortuné, je commence à me demander si la proposition de mon copain d'enseigner la Planche à Voile près de Toulon n'est pas une bonne idée. Après tout, mes "recherches" ne sont pas financées par le CNRS et mes économies se réduisent sérieusement. Comme j'ai du temps devant moi, je décide de lui rendre visite. Durant mon séjour, nous allons passer une après-midi à Saint-Tropez. Alors que nous marchions au beau milieu d'une rue piétonne et qu'il me devançait – *nous n'étions plus à ski* –, tout à coup ma tête tourne à 90 degrés et je lis au fond d'un magasin, sur une étagère, au beau milieu d'une rangée, le titre d'un livre que je recherchais depuis quelque temps.

Une "simple" définition

L'événement n'aurait que peu d'intérêt si ce livre ne m'avait permis, au cours des jours suivants, d'appréhender pour la

première fois le mot Dieu, sans arrière-pensée réactive. Jusqu'alors, chaque fois que je lisais ce mot, quelque chose en moi se contractait et je prenais de la distance. Jamais personne ne m'avait fourni une définition suffisamment crédible.

Les quelques copains d'école qui pratiquaient la religion avec assiduité ne me semblaient pas sérieux : ils se contentaient de répéter les leçons apprises et ne faisaient preuve d'aucun sens critique. Je n'étais pourtant pas un champion de la remise en question, mais quand même ! De mon point de vue, Dieu et la religion étaient la même chose ! Bien que les respectant, les personnes croyantes m'apparaissaient tout de même crédules et faibles et leur Dieu passait à mes yeux pour un "charlot". Ne dit-on pas : "On reconnaît l'arbre à ses fruits" ? Lorsque je voyais (ou entendais) les fruits de la religion ou de la croyance populaire en Dieu, je ne prêtai aucun intérêt – aucune estime – à l'arbre dont ils étaient issus.

Un jour, je "tombe" sur une définition que je juge valable et qui n'a rien à voir avec un dogme ou une religion quelconque. Il s'agit d'une définition vaste, aux multiples facettes, qui intègre l'énergie de Vie, l'Univers, les Univers. Le vieux barbu dans les nuages qui juge les pécheurs et punit les infidèles en prend un sacré coup. *Il prend même un coup de Sacré!...* Cet événement accélérera mon ouverture d'esprit à l'égard d'autres livres, ainsi qu'à de nombreuses croyances et religions. En réalité, je ne demandais pas grand chose : juste une définition "potable", détachée de croyances d'idolâtres immatures et aveugles, où l'anthropomorphisme infantile et autoritaire redescend de ses nuages et dans laquelle cette extraordinaire merveille qu'est la Vie reprend sa place.

La visite chez mon ami se termine et je lui annonce ma présence à ses côtés pour la saison d'été.

Robinson ou la vraie vie

Juin commence sous la pluie mais j'ai confiance; la saison s'annonce belle et sereine professionnellement comme sentimentalement. D'une part, je vais enseigner ma passion à des vacanciers de tous âges et d'autre part, j'ai – grâce à la phrase magique sur le désir et le plaisir – les idées parfaitement claires. La gent féminine est le cadet de mes soucis. La vie m'apparaît beaucoup plus simple. La nouvelle vision du monde apportée par mes lectures me fait le plus grand bien. Je m'étonne de ne pas avoir trouvé par moi-même un certain nombre des principes énoncés, tellement ils me paraissent logiques et pleins de bon sens.

Je suis installé sur une plage de 20 mètres de large sur la presqu'île de Giens, à 5 kilomètres de Hyères. Je dors sur place dans le petit chalet de bois qui sert de range-tout. J'assiste tous les matins au lever du soleil sur la mer et entre mes orteils. La relation avec mon copain se poursuit parfaitement bien car nous avons tous deux une vision commune du travail efficace et de l'attention au client.

Je goûte dès les premiers jours le bonheur et la difficulté d'enseigner. J'avais déjà donné quelques cours durant ma scolarité, mais jamais autant que sur cette plage en deux jours. Durant les premières heures, je constate que la plupart des stagiaires sont 100% débutants et qu'ils distinguent à peine l'avant de l'arrière d'une Planche à Voile. Certains ont peur que ce ne soit trop compliqué, d'autres aimeraient en faire sans se mouiller, d'autres encore regrettent que la mer ne soit pas plus stable... Ils ne comprennent rien au "Windsurf", eh bien je vais leur parler de tout, sauf de "Windsurf". Cela m'est d'autant plus facile que je ne connais que le strict minimum vital, je n'ai jamais adhéré à l'ambiance, au look et au vocabulaire des gens du milieu surf ou de la Planche à Voile. Pour moi, ce sport se jouait sur l'eau face aux éléments et certainement pas sur la plage avec des tenues à la mode,

des magazines spécialisés et la lunette arrière de la voiture remplie d'autocollants. J'étais "windsurfeur" sur l'eau et une fois à terre simple piéton!

Méta... quoi?

Je découvre la possibilité d'enseigner à travers l'utilisation de métaphores. L'élève me pose la question qui l'ennuie et aussitôt je le transporte dans une situation de sa vie quotidienne et lui démontre par l'image qu'il s'agit là, sur ce bout de polystyrène flottant, de faire exactement pareil. Tous mes cours commencent systématiquement par cinq à dix minutes de théorie sur la plage (géométrie de base) et pour cause : la plupart de mes élèves sont incapables de déterminer d'où vient le vent. Même en jetant du sable en l'air, certains ne sont pas capables de différencier d'où il vient de là où il va... Dès la première semaine, je réalise qu'il m'est possible de faire accomplir à n'importe quel individu ses premiers mètres sur la Planche dès les trente premières minutes. Mon copain qui possède, lui, un véritable monitorat en bonne et due forme n'en revient pas, moi non plus...

Parfois, c'est plus difficile. Il arrive que ce ne soit pas vraiment le souhait de l'enfant mais celui de ses parents. Il arrive également que l'heure ne convienne pas ou qu'il soit fatigué. Lorsque ces cas se présentent, je joue avec eux sur le thème de l'eau, de l'équilibre, en plaisantant et rapidement, l'énergie et la motivation reviennent. Une seule fois, je me suis quelque peu énervé contre un jeune. Mon ami m'a rappelé que c'était moi qui devais m'adapter et non le contraire. Dans les minutes suivantes, les résultats et la relation changèrent totalement. La plupart du temps, j'appliquais ce principe (et beaucoup d'autres) sans les avoir réfléchis ce qui fait que de temps en temps, un obstacle se présentait et m'obligeait à redéfinir intellectuellement l'attitude juste.

Un moyen très efficace!

Un aspect particulier de la méthode était d'éviter la théorie inutile et ennuyeuse dans la mesure où la pratique faisait aussi bien et souvent mieux. Pour cela, j'avais un moyen très efficace : à chaque nouvelle leçon, j'enseignais d'abord les erreurs à faire et non le contraire... Je leur demandais de concentrer leur attention sur un seul membre puis d'appuyer ou de tirer avec excès. Un peu comme si un moniteur d'auto-école incitait son élève, qui n'a jamais touché ou même vu une voiture de sa vie, à braquer complètement le volant à droite, puis à gauche, et donc à percuter à chaque fois le mur latéral. L'avantage de cette méthode est que l'élève tire neuf fois sur dix ses conclusions lui-même. Après le deuxième geste excessif, il affiche le sourire satisfait de celui qui ne s'y fera plus prendre. Bien souvent donc, durant les premières minutes, je leur apprenais comment ne pas faire de la Planche à Voile. A eux ensuite de trouver comment en faire. A eux de trouver le "juste milieu". *Ce terme m'était inconnu à l'époque.* Cette méthode est valable lorsqu'il s'agit de faire les premiers pas dans un univers inconnu ; par la suite, les gestes s'affinent, les extrêmes se rapprochent, et quand le moment arrive, c'est le bon geste qu'il faut enseigner.

Un jour, un élève d'une soixantaine d'années me demande, *me prenant pour un sportif informé* : "Savez-vous qui a gagné l'étape de la veille dans le Tour de France cycliste?" Je lui réponds : "Vous voyez la plage d'où nous venons, vous voyez sa largeur, eh bien, tant que le Tour de France ne passera pas par là, je n'aurai aucun tuyau à vous donner. Je vis en maillot, sans radio, sans télé, je n'ai pas la moindre information sportive, politique, sociale, nationale ou internationale et je suis parfaitement heureux..." Le ton était à l'humour mais la réponse était vraie, ma vie était simple et j'en éprouvais du bonheur.

Cette expérience de “moniteur” se révélera très instructive et je pense que c’est à ce moment que j’ai commencé très, très doucement, à mon insu, un travail de remise en question et d’observation intérieure.

Une rencontre belle

J’ai vingt-trois ans! Suite aux diverses lectures qui alimentent ma “quête du Miraculeux”, j’en arrive à la conclusion que mon désir d’évolution et de transformation a plus de chance de se concrétiser en Orient et aux Indes qu’en France. J’envisage de m’y rendre une fois l’été passé.

Alors que ma nouvelle relation aux femmes est des plus efficaces, je fais tout de même une rencontre. Cette jeune femme, Catherine de son prénom et de quatre ans plus âgée que moi, a décidé de prendre ses vacances en compagnie d’une famille amie dotée de trois enfants pour ne pas avoir à se préoccuper de la gent masculine. Nous avons tout pour nous rencontrer! Je note la présence d’un sentiment de qualité à son intention. Au souvenir de ma dernière “mésaventure”, je lui fais savoir au plus vite que soit nous arrivons à faire naître quelque chose de bon et de beau qui nous est réciproquement favorable, soit nous en restons là. Finalement, notre désir d’une relation saine est partagé et nous apprenons à nous connaître pas à pas. Une dizaine de jours plus tard, elle retourne chez elle, à Paris, et je continue ma vie de “Robinson”. Un mois plus tard, elle descend de nouveau dans le sud. Cette fois-ci, c’est pour me voir et, suite à cette deuxième visite, notre relation se confirme, le sentimental et le sexuel s’étant enfin réconciliés.

La fin de l’été arrive et cette fois c’est sûr, je dois faire une pause pour aborder sérieusement les vraies questions... Après un été peu coûteux et rémunérateur, ma situation financière est meilleure. Il est temps de rencontrer les personnes et les lieux où une autre

approche de la vie est pratiquée. Ma nouvelle compagne habite la capitale, qu'à cela ne tienne, je ne connais pas cette ville et c'est peut-être le meilleur endroit pour rencontrer toutes sortes de personnes en rapport avec mes nouveaux centres d'intérêt.

Il rêvait de l'Inde et de ses mystères, on lui offrit Paris et ses réalités...

Paris, Catherine, et moi

C'est le 16 ou 17 septembre 1992 au soir que je suis arrivé à Paris, Porte de St Cloud, dans le 16^{ème} arrondissement. Catherine occupait là un appartement de 40 m² à loyer fort raisonnable (pour Paris et pour le 16^{ème}). Sans que nous formalisions la chose, une véritable vie de couple se mit en place pour la première fois dans ma vie. Chacune de mes rencontres précédentes a été l'occasion – *souvent par la suite* – d'une réflexion sur les raisons de telle ou telle situation. Une certaine sensibilité commençait à s'éveiller, m'apportant une meilleure compréhension de l'autre en général et de la femme en particulier.

C'est quoi, l'intuition ?

Alors que je n'ai pas la moindre idée de la façon dont je vais commencer mes "recherches", j'aperçois une affiche annonçant un salon de médecines parallèles. Pensant y trouver des informations sur la relaxation et peut-être même sur les états modifiés de conscience, je m'y rends la semaine suivante. Je découvre une sorte de foire totalement hétéroclite, où tout est présenté comme bénéfique, thérapeutique, voire miraculeux. Cela va d'une casserole traitée spécialement pour ne pas abîmer les propriétés des aliments à des cassettes de voyages dans les vies antérieures en passant par une dame qui propose la vente de divers matériels de massage, d'énergétisation, de relaxation, et des séjours de jeûne dans son château du Loiret. Après avoir fait le tour complet de cet univers saturé de couleurs, d'odeurs et de commerçants, je remarque sur le

stand de cette femme un appareil de la taille d'un Walkman. Il comporte une paire de lunettes et un casque. Son but est d'émettre des rythmes sonores et lumineux qui ont pour objectif d'entraîner le cerveau dans des états modifiés de conscience. Cet appareil m'intéresse car j'ai lu quelques explications sur les fréquences cérébrales et cela me semble être une des clés du changement de conscience. La personne étant disponible, je l'interroge sur l'appareil et nous commentons ensuite l'ambiance du salon. Elle avait remarqué que je n'étais pas de Paris. Je lui fais part de mon impression de néophyte et précise qu'il est difficile de repérer l'escroc professionnel de l'honnête homme dans ce contexte de foire à la santé. Faisant un pas en arrière tout en mettant un doigt entre ses sourcils, elle s'exclame : "Servez-vous de votre intuition et vous saurez!" Je réponds que ce n'est pas si facile – *je ne savais pas ce que signifiait le mot "intuition"* – car les arguments peuvent être aisément trompeurs pour le non-initié. Elle rajoute en écartant les bras sur un ton des plus assurés : "Est-ce que j'ai l'air honnête, moi?" Je regarde, puis réponds par l'affirmative tout en soulignant que ce n'est qu'une impression et que cela ne suffit pas. Elle signale et précise que ce n'est pas à elle de me prouver son honnêteté, mais à moi de la percevoir.

S

CHAPITRE VII

PREMIERS PAS

Ça ne coûte rien de demander

Deux jours plus tard, je lui achète le gadget électronique et prends quelques prospectus sur son centre de remise en forme. Elle s'appelle Claude et son centre V.H. Trois semaines après, je ressens le besoin d'écrire à cette femme qui semble s'y connaître en matière de non-ordinaire. J'ai trouvé son propos assuré, énergique, et finalement, intuition ou pas, "ça ne coûte rien de demander"... Ma lettre fait dix-sept pages, résume rapidement ma vie et expose ma volonté de connaître et d'être utile au genre humain; elle précise également que j'aimerais être formé par ses soins, bien que n'ayant pas d'argent à cet effet. En échange, je lui propose d'être utile dans son château qui nécessite certainement quelques travaux de réparation ou d'entretien.

Quelques jours plus tard, un message sur mon répondeur m'apprend que la lettre lui a beaucoup plu et qu'elle me donne rendez-vous à la fin d'une de ses conférences au prochain salon d'exposition qui a lieu fin novembre. Satisfait de cette réponse, je me présente au rendez-vous où elle m'annonce sa participation prochaine à une émission de télévision. Elle évoque la nécessité de tapisser entièrement la plus grande pièce de son centre dans

laquelle doit se dérouler ladite émission. Ce n'est pas la première fois qu'elle aiderait quelqu'un, dit-elle, mais cette fois, il faudrait faire ses preuves avant. Elle part en stage aux États-Unis et envisagera lors de son retour ce qu'elle peut faire pour moi.

Drôle de coupe de cheveux

Deux jours plus tard, je suis dans la forêt d'Orléans. Je tapisse comme prévu la grande salle du château en compagnie de son assistante infirmière et de son homme à tout faire. Le lieu est très beau, très calme; il y a des images d'anges, de dieux et déesses de l'Inde ainsi que de nombreuses photos d'un étrange personnage. Certainement est-il originaire de l'Inde... Il a vraiment une coupe de cheveux des plus originales... Intrigué, j'interroge le jardinier qui me répond, le sourire aux lèvres: "C'est Baba!" Baba?... "Oui Baba, un Indien! La patronne va le voir tous les ans, j'en sais pas plus, c'est ses histoires! Françoise (l'infirmière) t'en dira bien plus que moi..." Françoise m'apprend qu'il s'appelle Sathya Saï Baba, qu'il a joué un rôle très important dans la vie de Claude et que si je souhaite en savoir plus sur le personnage, il y a plusieurs livres en libre lecture dans la bibliothèque.

Je resterai en tout une quinzaine de jours dans ces lieux, à tapisser en compagnie de mes deux sympathiques associés. Mes soirées sont dédiées à la lecture des livres sur l'étrange Indien et mes journées à tapisser et à harceler Françoise de questions incessantes. Il faut dire que cet "indien" est connu dans toute l'Inde, à la fois pour sa propension à faire apparaître en un tour de main toutes sortes d'objets (cendre sacrée, bagues, montres, pierres précieuses, etc.) et pour quelques guérisons spontanées de malades incurables, mais également pour son message que beaucoup mettent en parallèle avec celui du Christ. Parce que contraires à ma culture matérialiste, ces anecdotes et récits en tous genres autour de cet individu ne manqueront pas d'éveiller ma curiosité. J'avais déjà lu

un ou deux livres relatant des faits des plus “extra-ordinaires” et d’autres traitant, de façon compréhensible, de physique quantique et fondamentale. Les auteurs (David Bohm et Karl Pribram surtout) conçoivent l’univers comme composé d’une seule et unique substance qui se décline en des milliers de fréquences différentes, allant de la plus rapide à la plus lente. L’eau vibre à une certaine fréquence, la glace à une autre, le vin encore à une autre; fort de cette théorie, je me disais qu’un individu qui a la connaissance de ce principe et surtout de son mode d’application devait facilement changer l’eau en vin. De plus, il serait fort probable qu’il soit traité de faiseur de miracles ou de dieu incarné par les personnes qui le côtoient. Après tout, une flûte peut jouer différentes notes. Elles sont perçues différemment et pourtant l’air qui passe en son cœur est toujours le même; les notes de musique peuvent être appelées fréquences. Quand j’y pense, Françoise a vraiment fait preuve de patience, car autant un esprit fermé est désespérant, autant un jeune esprit avide est très fatigant.

Le travail se termine, Claude rentre des États-Unis, se dit satisfaite de la tâche accomplie et m’apprend qu’elle ne me formera pas car ce n’est pas son rôle. Par contre, elle m’offre une semaine quand je le souhaite en tant que client pour expérimenter le jeûne ainsi que tous les appareils destinés à favoriser la détoxication. Elle affirme qu’une fois la cure effectuée, je serai plus à même de trouver mon chemin. N’ayant a priori rien contre le fait de jeûner en suivant des soins particuliers, j’accepte avec plaisir et prends rendez-vous pour la deuxième semaine de décembre.

7 jours sans manger...

Lundi 10 heures, la semaine commence. Je suis à la lettre les directives qui me sont données car je n’ai pas la moindre idée de ce qui m’attend. Je suis totalement confiant. Claude ne cesse de me répéter que je dois “lâcher prise”. Ne voyant pas de quoi il s’agit,

j'implore à longueur de journée le sage à forte chevelure (ce dieu adopté sur témoignages livresques) de m'aider à effectuer cette opération qui semble des plus importantes. En début d'après-midi, découverte sans la moindre inquiétude de l'hydrothérapie du colon (forme de lavement perfectionné, pratiqué par un thérapeute au cours d'une séance d'une heure); il y aura trois séances dans la semaine et malgré l'absence d'alimentation, c'est le samedi, avant-dernier jour, que l'évacuation des matières mortes sera la plus importante.

Mardi matin, c'est dans une des tours du château aménagée à cet effet que j'effectuerai la première méditation de ma vie, *la première tentative de méditation*. La technique semble simple mais il m'est très difficile, voire impossible, de croiser les jambes. L'après-midi, enchaînement de quatre soins assez éprouvants – mais très agréables – dont une sudation suivie d'une balnéothérapie avec huiles essentielles. Je ressens une forte colère à l'égard des “grosses bulles excitées” qui m'énervent au plus haut point. En quelques secondes, j'imagine que je sors de la baignoire, descends l'escalier et pousse un cri immense dans l'arrière-cour, ce qui fait éclater (dans mon imaginaire) une vitre de la taille d'un immeuble. Cela fait, je me sens à nouveau détendu et prends plaisir à ce bain.

Jeudi, quatrième jour de jeûne, je n'ai absolument pas faim et ne pas manger ne pose aucun problème. L'après-midi, alors que je suis sur un appareil en pleine séance de gymnastique passive, je ressens subitement des picotements dans tout le corps, comme si quelque chose m'enveloppait. Claude me dit que c'est mon énergie, mon “magnétisme” qui circule. Elle m'apprend que je peux donner et recevoir cette “électricité” d'un humain comme d'un arbre ou d'une plante et me montre une ou deux positions à prendre avec les doigts pour faciliter le processus. Quinze minutes plus tard, j'expérimente sur le premier sapin venu, et ça marche! Je sens nettement une forme de “courant” passer à travers mes mains

et je trouve le sapin très sympathique de partager cela avec moi. Depuis, cette sensibilité ne m'a jamais quitté.

Vendredi : jour du poisson...

Vendredi, cinquième jour. Claude me parle toujours de ce fameux "lâcher prise" et toujours rien ne se passe à cet endroit. L'après-midi, j'enchaîne les quatre soins identiques à ceux de mardi. Content de me débarrasser de toutes ces toxines grâce à la sudation, je sors de la pièce et me dirige comme la fois précédente dans la balnéo. J'entre dans l'eau et m'exclame : "Ah! Enfin l'eau, mon élément préféré...". Françoise règle la force des bulles et la minuterie puis me laisse en m'assurant qu'elle reste dans la pièce voisine. Dès les premiers instants, je retrouve la colère de la dernière fois et me mets naturellement à faire une sorte de respiration bruyante à partir du centre de la poitrine, avec râlements sourds à consonances préhistoriques. Tout à coup, le noir... l'absence totale... perte de conscience. Suit un laps de temps que je ne peux définir, puis je reviens à moi. Le corps est de bois... tétanisé de la tête aux pieds! J'articule avec grande difficulté – à Françoise qui est revenue –, de baisser ces bulles qui m'agressent et me terrifient, puis je pleure de tout mon corps... Elle appelle Claude qui s'agenouille au bord du bain en me prenant la main. Je regarde ses yeux... Je les trouve lumineux et rassurants; j'ai l'impression de la voir en profondeur. Je commence à me calmer mais mon corps ne se décontracte que très, très lentement. Elles m'annoncent que j'ai des yeux "d'extraterrestre" et qu'ils ont changé de couleur.

Vingt-cinq minutes après, je n'ai toujours pas arrêté de pleurer mais la tétanie s'est calmée. Un problème se pose : je n'ai plus la moindre force et il m'est impossible de bouger un bras. J'ai l'impression qu'un rouleau compresseur m'a laminé comme dans un dessin animé. Claude et Françoise me sortent de l'eau avec

difficulté et sans la moindre aide de ma part. Même assis sur une chaise je ne peux tenir seul, les jambes n'ont aucune force et les lombaires pas plus. Françoise me tient les épaules appuyé au dossier pour que je ne "pique pas du nez" sur le carrelage. Une vingtaine de minutes plus tard, je peux me lever avec son aide et rejoindre à tout petits pas le dernier soin, un massage dorsal mécanique basé sur le shiatsu. Je pleure toujours et reprends peu à peu une respiration normale, tout en écoutant avec bonheur une cassette du chant des baleines. Quinze minutes après, je me lève seul et descends l'escalier de bois avec prudence; j'ai l'impression que le bois est vivant!... Difficile à expliquer, mais pour moi à cet instant-là, cet escalier vivait; mes doigts me l'indiquaient. Deux marches plus bas, je croise un petit chat et me voilà pris d'une bouffée d'amour pour cette petite créature... Une fois dans la salle principale au rez-de-chaussée, j'observe le feu de cheminée et il m'apparaît vivant également... Je retrouve Claude quelques instants plus tard et lui pose LA Question : "C'est ça, le lâcher prise?" J'avais l'impression qu'un torrent m'avait traversé en essorant toutes les larmes du corps. Elle confirmera : "En tout cas, c'est ton lâcher prise! Heureusement, ce n'est pas comme ça pour tout le monde, chacun le vit à sa façon, c'est pour ça qu'il est si difficile de définir la chose avant qu'elle n'arrive".

Le lendemain, je me porte à merveille, j'ai l'impression d'aimer tout le monde et, à ma plus grande surprise, je me dis qu'à l'avenir, je ne mangerai plus de viande. Sans rien avoir lu à ce sujet, sans avoir éprouvé le moindre cas de conscience auparavant, je sais qu'il serait bon de ne plus me nourrir d'animaux. Pas question de devenir végétarien, végétalien ou adepte d'un quelconque mode de vie, il s'agissait d'une sensation personnelle et inexplicable. Depuis, je me nourris toujours de la sorte mais je n'en fais pas une loi absolue; il m'arrive une à deux fois par an d'acheter un saucisson et de prendre grand plaisir à le manger. Par contre, je m'imagine

difficilement mâchouiller un morceau de viande rouge, aussi tendre soit-il.

Dimanche 13 heures, la semaine se termine par une légère reprise alimentaire et c'est avec un immense plaisir que je retrouve le goût des aliments, plus sensible et plus subtil qu'avant. Le séjour s'est parfaitement déroulé, le jeûne a été très facile, je me sens plein d'énergie et prêt à accomplir des exploits. Maintenant que je "Sais" ce qu'il faut faire pour être Spirituel, plus rien ne peut m'arrêter!
A suivre...

S

CHAPITRE VIII

PREMIÈRES PRATIQUES, PREMIERS “DÉLIRES” ...

Première semaine de janvier, fort de mes nouvelles résolutions, je commence à méditer tous les matins à *ma façon*, à lire assidûment la Bagavad Gîta (texte essentiel de la spiritualité indienne) achetée dans une brocante, à prier à *ma façon également*, ainsi qu'à m'abstenir sexuellement. J'avais une idée très, très précise des moyens à mettre en œuvre pour “devenir spirituel”. S'abstenir sexuellement en faisait partie. Tous ces éléments ne me venaient pas de Claude ou de Françoise, mais de ce que je croyais être LA méthode grâce à ma culture livresque pour prétendre atteindre une autre réalité. A ce moment-là, l'évolution spirituelle est pour moi comme l'apprentissage d'un nouveau sport ; on entre sur le terrain avec quelques principes tirés de-ci, de-là, puis on apprend le reste sur le tas. N'avais-je pas appris la Planche à Voile seul par vent et mer déchaînés ? Pour le spirituel, il en serait de même !

Tous les matins avant et après la méditation, je demande à Sai Baba *que j'ai adopté grâce aux capacités qu'on lui accorde...* de m'aider à aider. En effet, seul le désir d'être utile au genre humain me paraît digne d'intérêt parmi les nombreuses possibilités

d'épanouissement qu'offre cette planète. Malgré l'absence totale d'éducation religieuse, je crois dans mes prières et commence vraiment à concevoir qu'il existe une autre réalité que celle que reconnaissent mes yeux. Je m'efforce donc de la contacter, seul, tous les matins, devant ma petite bougie.

Je dois allumer la télé!

Le 13 janvier pour être précis, Catherine et moi rentrons du cinéma vers 21 heures et je lui dis en blaguant : "Quelque chose me dit que je dois allumer la télé!" Je zappe rapidement et m'arrête sur Pascal, invité de l'émission littéraire de Bernard Pivot. Ce jeune homme malade du sida relate son combat quotidien contre la maladie. Son discours est déconcertant, il traite "son sida" comme un être vivant avec lequel il cohabite au sein d'un même corps; sa formation de professeur de philosophie lui donne un regard étrange et original sur sa lente agonie. Bien qu'il apparaisse très atteint physiquement, ses mots sont emplis de poésie et son propos me touche. Je trouve dommage qu'un individu de cette richesse et de cette culture ne sache pas qu'une maladie quelle qu'elle soit peut régresser si la personne effectue une remise en question complète de son mode de vie.

Le mal a dit

Cette vision de la maladie provenait d'un ressenti personnel, de diverses lectures et surtout de l'expérience qui avait conduit Claude à ouvrir son centre de remise en forme. Après avoir abusé d'une vie de femme d'affaires dans le milieu de la publicité, elle s'était trouvée atteinte, vers l'âge de 36 ans, d'un cancer du sein (suivi d'une ablation), puis quelques mois après de l'autre sein (de nouveau suivi d'une ablation), et quelques mois plus tard de métastases dans les reins. Les différents oncologues consultés qualifièrent cette dernière étape d'incurable. On lui donnait trois mois à vivre et on lui conseillait de profiter de ses enfants. Armée

de cette étrange ordonnance, elle décide de mourir en beauté (et en famille) en profitant du soleil de la Californie. C'est là-bas qu'elle découvrira "par un concours de circonstances" une autre façon de voir les choses et qu'elle débutera son travail d'autoguérison par les médecines parallèles. Véritable réussite, puisque sa maladie, pourtant en phase terminale, régressera au point de disparaître totalement quelques mois plus tard. Par la suite, elle se formera à ces thérapies d'avant-garde puis découvrira, par un autre "concours de circonstances", Sathya Sai Baba et prendra la décision de créer un centre pour enseigner ce qu'elle avait appris. Sa vie (et le fait qu'elle soit vivante) est aujourd'hui le meilleur exemple de ce qu'elle propose.

J'étais convaincu du pouvoir que la simple pensée pouvait exercer sur la maladie. Si on y ajoutait des soins naturels, humains et non-destructeurs, une véritable possibilité de guérison pouvait alors être envisagée. Quand, adolescent, je rentrais tout transpirant d'une partie de foot, ma mère me disait toujours, *en bonne mère qu'elle était* : "Couvre-toi, tu vas attraper froid !" et je lui répondais : "Ne me dis pas ça, c'est toi qui va me faire attraper froid !" J'étais sûr de ne rien pouvoir attraper car je sentais mon corps fort, ouvert et résistant. L'idée d'attraper froid ne me venait même pas à l'esprit. C'était sa peur à elle et elle ne pouvait rien savoir de la façon dont je vivais mon corps. Je n'avais pas besoin d'une inquiétude extérieure pour évaluer mes risques. J'ai toujours su quand je prenais froid. Cela arrivait très rarement car ma santé a toujours été excellente, mais lorsque cela arrivait, je sentais comme un compte à rebours qui s'enclenchait : le lendemain, j'avais les premiers symptômes. A force de vérifier la précision de cette sensation, je pris pour habitude au coucher, après avoir ressenti le déclic annonciateur, de me convaincre avec force que le lendemain je n'aurai aucune complication de santé, et ça marchait... Voilà pourquoi, avant d'avoir lu quelques livres ou d'avoir rencontré

Claude et son histoire, je pressentais le pouvoir qu'a le malade sur sa maladie.

Pascal, ce jeune homme de vingt-huit ans, avait le discours plein de caractère, mais le corps plein de souffrances. Durant les jours qui suivent l'émission, je pense souvent à lui et me dis qu'il suffirait de l'informer de cette nécessité de se remettre en question pour que déjà, il reprenne un peu de pouvoir sur sa situation.

Un rêve très réel

Vers le 20 janvier, je rencontre un ami de Claude et lui parle de Pascal. J'exprime ma tristesse de savoir ce jeune homme ignorer qu'il lui est possible d'améliorer sérieusement sa santé et si son désir de vivre est réel, d'envisager la guérison; il m'incite à le contacter. De très nombreux cas de guérison existent de par le monde! Étonnamment, ils ne sont pas médiatisés... Quelques jours plus tard, je fais un rêve exceptionnel... très réel!... J'ai d'abord l'impression que tout ce que j'ai vécu jusqu'à ce jour passe dans une machine à laver; je vois des dizaines de personnes que j'ai croisées dans ma vie et l'impression générale n'est pas très agréable. En un instant, le cadre change radicalement et je me trouve dans une cathédrale très sombre, au pied d'un des quatre piliers de soutènement du chœur. Je suis assis et un personnage – que je ne verrai à aucun moment – se trouve à ma gauche. Un candélabre est appuyé contre le pilier devant moi et toutes les bougies sont allumées. Tout à coup, la lourde et immense porte située à ma droite s'ouvre brutalement et laisse passer une rafale de vent qui balaie peu à peu l'ensemble du porte-bougie. Je me précipite, un briquet à la main, pour rallumer les bougies tout juste éteintes... Il y en a trop! Le vent souffle toujours et je n'y arrive pas! Alors je me mets dos au vent et utilise la flamme du briquet pour maintenir en vie les bougies allumées... Le rêve se termine et j'ai l'impression que le personnage à mes côtés était là pour me le montrer.

Quelques jours après, j'achète le livre de Pascal et le lis d'un trait. Le ton est le même qu'à l'émission de Pivot et je décide de le contacter. Je trouve son numéro de téléphone dans l'annuaire et prends rendez-vous avec lui pour le lendemain à son domicile. Je suis très excité; j'ai une foi totale dans les idées que je souhaite lui transmettre mais je ne peux faire cela n'importe comment. Il s'agit d'une personne gravement malade et qui, malgré son humour face à la mort, n'a pas envisagé (pour l'instant) une autre issue. De plus, je ne suis ni médecin, ni thérapeute, et excepté l'enthousiasme et les "beaux" discours, je n'ai pas grand-chose à offrir.

Nous nous rencontrons, en compagnie d'une de ses anciennes élèves et d'un membre de sa famille. Il est très fatigué, s'endort par moments, puis revient à lui. Je n'ai plus la moindre souvenance des propos que je lui ai tenus, je peux juste dire qu'il m'a considéré avec sérieux et amitié. Le soir, je suis atteint d'une extraordinaire fatigue, je me couche à 20 h. Catherine s'étonne... et moi je dors.

La tête "débranchée", le cœur "habité"

Je me réveille avec l'esprit très clair, très "éveillé" et je me sens empli d'une incroyable énergie. Au cours des trois repas de la journée, je mange comme un ogre. Je crois me souvenir que je m'étais pesé le matin; et le soir, malgré ces énormes repas, j'avais 3 kilos de moins. J'avais un peu l'impression d'être en "combustion rapide". Le soir arrivé, je n'ai pas envie de me coucher, je le ferai tout de même vers 4 heures du matin. A 6 h 30 je suis immédiatement debout juste après le réveil; je me sens en pleine forme, lucide, et plein d'entrain. La semaine qui suit est très étrange, j'ai l'extraordinaire impression que lorsque je m'adresse à des amis ou à des inconnus, ma tête est débranchée! Il m'est très difficile d'exprimer ce vécu; en temps normal, j'ai l'impression que mes propos ont comme origine la tête et qu'ensuite mes lèvres les expriment à l'extérieur. Durant cette période, il en était tout

autrement; j'avais la sensation très nette que mes propos venaient du centre de ma poitrine et qu'ils s'adressaient au centre de la poitrine de mes interlocuteurs. Je sentais que je pouvais faire adhérer tous ceux que je rencontrais à mon point de vue. Si quelqu'un résistait à mes propos avec sa tête, cela ne me posait aucun problème puisque je parlais à son cœur! Une Force inconnue m'habitait de l'intérieur, je percevais clairement que ce que j'étais en "temps normal" n'était qu'un sous-programme pauvre et rétréci. Au cours de cette semaine extraordinaire, ma vie n'est plus la même. J'ai l'impression de m'être réveillé; lorsque je regarde en arrière, je me demande comment j'ai pu vivre dans un tel brouillard. Un peu comme lorsque je décolle d'un aéroport avec un ciel chargé de nuages, sous une forte pluie, et que tout à coup, j'arrive dans un ciel parfaitement clair et dégagé. Qui n'a pas le souvenir de cette sensation étrange au moment où il aperçoit cet espace limpide baigné de soleil, et cet étonnement qui lui succède: "Mais on ne m'avait pas dit qu'il faisait soleil aujourd'hui!...". Il fait Soleil tous les jours en Réalité! Mais pour ceux qui sont sous les nuages, il fait gris! Nombreuses sont les personnes qui savent intellectuellement qu'il fait toujours beau derrière les nuages. Mais combien l'ont perçu dans sa Réalité, à savoir en eux, dans leur espace intérieur? Moi-même, alors que j'écris cela aujourd'hui, je n'ai qu'un vague souvenir de ces moments-là et pourtant ils n'avaient rien de comparable avec la "réalité" ordinaire. Je sais qu'ils m'ont laissé une empreinte indélébile. Durant ces instants de "bronzage spirituel", j'ai envie de rassembler les gens, d'œuvrer pour qu'ils arrêtent de s'ignorer les uns les autres et qu'enfin ils apprennent à vivre ensemble. A chaque fois que j'ai eu la possibilité de prendre un peu de hauteur, j'ai toujours été frappé par deux choses : la Bonté et la Beauté de ce qui m'était offert, et l'étonnement à l'idée que d'autres s'entre-déchiraient pendant ce temps quelques mètres plus bas. Pour comprendre cela, il n'est pas

indispensable d'expérimenter sa Réalité intérieure; il suffit d'aller dans une grande salle de cinéma moderne, si possible avec un écran de 180°, et d'assister à la projection d'images de la Terre depuis l'espace. Si pendant la projection de cet extraordinaire spectacle, on arrive à penser aux préoccupations quotidiennes des habitants de la grande bleue (soucis, tracas, exigences, comportements négatifs, violence, égocentrisme, guerres, etc.), alors, on a peut-être l'aperçu du début d'une toute petite idée de ce qui sépare le Soleil intérieur de la pluie intérieure.

A cette époque, les petits événements de la vie quotidienne prennent également une autre dimension : chaque fois que je cherche une place pour garer la voiture, je la trouve dans l'instant, alors qu'il m'est arrivé de tourner 35 minutes dans le quartier. Je rentre chez moi et d'un coup, comme ça, je sais que Catherine est au téléphone alors que je suis encore sur le palier. Ce que je perçois intérieurement est juste et rien ne me surprend, c'est normal.

Ce n'est plus moi qui décide des choses...

Un soir, j'appelle sans raison un de mes amis et par delà les banalités d'usage et le fait que je le sors du lit, je sens très nettement qu'il ne va pas bien. Je m'assois posément, me mets en position d'ouverture et continue à lui parler; il se dévoile et m'explique les difficultés de sa relation amoureuse. Tranquillement, avec douceur, je commence à lui parler de l'Amour en précisant que ce qu'il expérimente actuellement est plus lié à l'attachement émotionnel.

Il fond en larmes sur une tonalité joyeuse et m'apprend qu'avant de s'endormir, il avait lu un livre qui parlait de l'Amour comme je le faisais depuis quelques minutes, mais il n'avait pas réussi à le comprendre et s'était couché, puis endormi, le cœur serré et la tête encombrée. Il était très reconnaissant de cet appel, car je venais de lui faire toucher ce qu'exprimait le livre et il se sentait maintenant très bien. Notre entretien terminé, je suis resté très perplexe. J'ai

regardé Catherine et lui ai signifié certainement d'un air un peu hébété : “Ce n'est plus moi qui décide des choses, les fais ou les dis, elles se font à travers moi!...”. Ça ne l'a pas rassurée... Je me demandais comment il était possible du “haut” de mes vingt-trois ans que je parle de l'Amour à un copain âgé de presque 40 ans, qui de plus – juste au moment où je l'appelle –, est particulièrement aux prises avec cette grande question. J'avais l'impression que le hasard avait fait de moi son instrument; tout devenait logique et cohérent. Tout avait un sens! J'avais l'impression de comprendre l'expression qui dit : “La foi déplace des montagnes”, j'avais “la Force”, ou plutôt elle travaillait à travers moi. Je me percevais comme instrument d'une autre réalité, à la fois très conscient et totalement spectateur. L'image belle et simple qui, d'après moi, exprime le mieux cette situation est celle de la flûte de Krishna. Si la flûte pouvait parler, elle dirait certainement ce que je pensais à cette époque : “Ce n'est pas moi qui fais cela! Quelqu'un souffle à travers moi; sans ce souffle, je ne peux rien, je ne suis rien...”.

Une nuit, alors que je dormais profondément, j'expédie d'un geste la couette qui me recouvre, bondis parfaitement lucide hors du lit et débranche le transformateur du répondeur qui commençait à brûler. Au même instant, pour une raison inexplicable, je m'exclame en m'adressant à l'invisible : “Ah non! Tu ne vas pas commencer!!!” Ce n'est que lorsque Catherine, réveillée brusquement et encore à moitié endormie, allume et me demande à qui je parle sur ce ton et en pleine nuit, que je réalise vraiment ce qui vient de se passer. La seule chose que je savais, c'est que c'est au diable que je m'adressais!... J'entends par “diable” la ou les forces qui avaient connaissance de ce qui vivait en moi depuis quelques jours et qui par cet acte me signifiait leur existence. Je dormais, j'ai bondi en une fraction de seconde, le transfo a brûlé, je l'ai débranché et j'ai parlé. Je n'en savais pas plus.

“Comme” Jésus...

Un jour, je vais rejoindre Catherine qui travaille près de la place de la Madeleine à Paris. Quelque peu en avance, j’entre dans l’église, prends un prospectus à l’entrée et vais m’asseoir. Ce papier m’apprend que le dernier dimanche de janvier célèbre le jour où Jésus a commencé son ministère. Très surpris – puisque totalement inculte en matière de religion –, je continue à lire qu’à partir de ce jour, il se met à rassembler les gens et à parcourir la Galilée pour témoigner de la vérité qui est la sienne. Je ne me souviens plus très bien des textes, mais je me rappelle par contre l’étrange sensation qui m’habitait quand je lisais les phrases que l’on prête à Jésus à ce moment-là de son histoire. J’avais l’impression de suivre ses pas depuis dimanche dernier, en voulant créer une association qui unisse les gens et témoigne qu’à partir du Cœur de grandes choses peuvent être accomplies. Je souhaitais travailler pour l’unification des religions car dresser une religion contre une autre est pour moi un comble. *Un comble qui à défaut de témoigner de la Réalité de Dieu, témoigne largement de celle des hommes qui prétendent Le représenter.* Pour qui expérimente sa Réalité intérieure, les religions et les différences n’ont plus aucun sens car c’est la Vie en soi qui s’éveille. A partir de là, il n’y a véritablement qu’un seul but : rapprocher, réconcilier, réunir! Je gardais tout cela pour moi car ma situation était déjà suffisamment hors normes; me prendre pour Jésus risquait de m’offrir un aller simple pour l’hôpital psychiatrique. Quelques mois plus tard, j’apprendrai de ma mère que, durant cette période, elle avait fait un rêve très, très fort, ce sont ses termes : Nous descendions en famille un large fleuve sur une pirogue et tout à coup des centaines de gens, en pirogues également, approchaient par l’avant. Alors que ma mère, ma sœur et mon père reculaient au fond de la barque, inquiets du sort qui allait nous être réservé, je me mis à prendre toutes les réserves de pain que nous transportions dans de grands sacs et à les distribuer

à tout le monde depuis l'avant du bateau en disant à mes proches qu'ils n'avaient aucune raison d'avoir peur. Elle avait eu l'impression que je faisais comme Jésus... Il est bien qu'elle ne m'ait pas raconté ce rêve au moment des faits. J'avais déjà suffisamment "déliré" comme ça, malgré la présence bien réelle en moi d'une énergie très particulière.

Fin de la semaine, je le sais, je le sens, l'énergie est en grande partie retombée; j'ai l'impression de l'avoir gaspillée, éparpillée, consommée. Une relation d'amitié s'est installée avec Pascal. Je l'aide avec mes modestes moyens à affronter son quotidien. Il ne sait rien de ce qui vient de m'arriver. Mi-février, il craque! Il exprime le décalage qu'il ressent entre son attitude capricieuse et égoïste – je le cite – et mon attitude serviable, attentionnée et jamais plaintive. Il pleure et je perçois nettement que quelque chose lâche en lui. Il me dit qu'à l'avenir, il suivra mes conseils à la lettre et qu'il va commencer par ne plus boire ou fumer avec excès. Trois jours après, il est invité par Jean-Marie Cavada pour une "Marche du Siècle" consacrée au Sida. Il tiendra des propos extrêmement positifs à l'antenne, avec un discours particulièrement axé sur une certaine hygiène de vie nécessaire, selon lui, pour envisager un retour au bien-être. J'étais à proximité, dans le studio de télévision, et j'avais l'impression de n'avoir été qu'un instrument dans cette histoire qui m'a dépassé du premier au dernier instant. Son témoignage eut un effet relativement important dans la communauté des malades et il reçut par la suite beaucoup de courrier et de témoignages positifs.

Maitre de cérémonie

Fin mars, Pascal meurt subitement. Il recommençait à mettre par écrit ses réflexions pour un nouveau livre. De nouveaux projets, un nouvel espoir renaissaient en lui. Le jour précédant son départ, il avait acheté une grosse plante verte ainsi qu'un perroquet et un

tout petit singe. C'était la vie qu'il faisait entrer à nouveau dans son domicile. Quand je l'ai rencontré la première fois, il avait l'allure d'un "mort vivant"; compte tenu de son amélioration des dernières semaines, j'ai l'impression que c'est un vivant qui est mort.

Le soir même, je suis avec les pompiers à son domicile. Je prends, sans m'en rendre vraiment compte, la direction des opérations; ses parents sont en Belgique et sa famille française est sous le choc. En ce qui me concerne, je n'ai jamais éprouvé la moindre tristesse à l'égard de son décès. Je me rappelais le rêve dans lequel je prêtais ma flamme aux autres; il n'était pas en mon pouvoir de décider qui reste allumé et qui s'éteint.

Je sens de nouveau que quelque chose m'habite mais en beaucoup moins fort. Cela me permettra d'organiser la partie matérielle de son départ jusqu'à la cérémonie d'incinération au Père-Lachaise. Pascal appelait l'acte d'incinérer quelqu'un : "l'encielement". Des amis et parents de Pascal m'interrogent sur la raison de mon engagement à ses côtés. Je n'étais ni homosexuel, ni attiré par l'argent, ni membre d'une association, et j'avais débarqué subitement dans sa vie en apportant une "motivation particulière". Certains me dirent que quand Pascal leur parlait de Brice, cela leur donnait envie de le connaître; son décès le leur permit... Je ne savais quoi répondre car je n'avais pas l'impression d'avoir fait grand-chose; d'ailleurs, par moi-même, certainement n'aurais-je rien fait du tout. Comme il n'était pas question de leur parler de ce qui m'avait traversé, je souriais et répondais que c'était comme ça. Le Cœur m'avait guidé et il était difficilement envisageable que la tête en tire mérite. Cela me permettra de rester humble et discret.
Une fois n'est pas coutume!

Dans le mur

Deux jours après, il n'y a plus d'énergie, il n'y a plus de Pascal; c'est la chute. Je tombe progressivement dans un vide intérieur où

plus rien ne me motive; je ne vois plus l'avenir, mon humeur est morose et cela durera environ six mois. J'ai l'impression d'avoir perdu le goût de la vie; le suicide ne m'attire pas car je sais qu'il ne résout rien, mais je côtoie son énergie. La Vie m'avait habité et s'était retirée; ce qui restait n'avait plus de goût en comparaison. Je me prescris en automédication de laisser le temps passer.

A la fin de l'été, Catherine, mes parents et des amis s'inquiètent de me voir dans cet état et m'incitent plus ou moins à commercialiser un produit destiné aux fleuristes sur Paris. J'accepte, bien que je sente intérieurement que le "purgatoire" n'est pas terminé et que le temps et l'inactivité travaillent pour moi. La situation deviendra rapidement compliquée et je perdrai quelques milliers de francs dans l'affaire. J'en conclus qu'il est préférable de se fier à son intuition, même quand on est dans la "compote", qu'à la peur de ses proches, aussi nombreux soient-ils!

Enfin un grand frère

Fin septembre, Claude expose de nouveau à Paris au Salon "Santé autrement". Je lui propose mon aide et me retrouve cette fois-ci à l'intérieur du stand pour témoigner de mon expérience de jeûneur. Voyant un jeune homme qui me fait bonne impression, j'ai la sensation qu'il faut que l'on se rencontre. Quelques instants après, il vient sur le stand et dix minutes plus tard, nous échangeons nos coordonnées téléphoniques. Le Salon me fait du bien et je sens que je reviens à la normale.

Quelques jours après, je contacte ma nouvelle rencontre; il s'appelle Sébastien et nous habitons dans le même quartier. Nous nous voyons les jours suivants et je découvre que j'ai beaucoup à apprendre de lui. Il travaille depuis dix ans l'introspection, a beaucoup lu, beaucoup réfléchi et a réussi à décoder un certain nombre de fonctionnements de l'humain. Une relation d'amitié s'installe et avide que je suis d'avancer et de comprendre, je tire

rapidement bénéfique de nos échanges. Certains des principes simples qu'il expose suite à mes questions me font l'effet d'un déclic immédiat, comme si l'information, déjà en moi, avait besoin de quelqu'un d'extérieur pour se révéler. Comme si nos échanges éclairaient dans ma tête des petites cases restées dans l'ombre. Je prends du recul sur "l'aventure Pascal" et me rends compte que jusqu'à présent, je fonçais avant de réfléchir. Nos échanges se font sur des VTT, au cours de joggings, de repas ou de promenades. Il est le copain, le grand frère, l'ami qui me fait profiter de ses années de recherche personnelle et qui, à ma demande, me ménage peu lorsque je fonctionne de travers. Il n'hésite pas à mettre le doigt sur les aspects les moins brillants de mon comportement et malgré l'inconfort, cela satisfait pleinement mon désir d'évolution.

Je m'éveille peu à peu à plus d'intuition, à une certaine finesse, à une certaine écoute. Au fil de nos échanges, j'identifie en moi un filtre naturel qui garde certaines choses puis les intègre, mais en laisse filer d'autres car elles ne me nourrissent pas pour l'instant. Lui a trouvé quelqu'un qui le reconnaît dans ce qu'il a développé de plus fin en lui. Le tandem fonctionne bien et au gré des situations de la vie de l'un ou de l'autre, nous débattons en toute amitié de la tournure des événements, des problèmes, et de leurs solutions.

Un monde d'escrocs!

En octobre, je recommence à travailler et obtiens un contrat auprès de l'Institut Ipsos pour faire des sondages par téléphone. Tout se passe bien jusqu'à ce qu'ils me demandent de mentir et de tromper les gens pour les besoins d'une enquête. Je demande à être placé sur d'autres études et l'on m'apprend que c'est tout ou rien. Je choisis rien car il ne me paraît pas concevable de gagner ma vie en trompant les gens.

Dès le lendemain, je reçois un appel téléphonique de la Société des Wagons-lits, contactée début octobre, qui me prie de venir suivre un stage de formation. Attiré par le voyage et par de nombreuses promesses, je travaillerai quelques semaines pour eux avant de comprendre que leur logique est de prendre des jeunes, de les former, de les faire travailler quelque temps, puis de les remplacer par de nouveaux, et ainsi de suite. Ce travail me plaisait, son rythme et son salaire étaient convenables, mais visiblement la multinationale propriétaire des Wagons-lits (le groupe Accord) gagnait plus à traiter les jeunes comme de la marchandise renouvelable que comme une valeur digne d'intérêt, de respect et sur laquelle il est intéressant d'investir. Certainement bénéficiaient-ils d'exonérations fiscales ou d'accords particuliers avec l'État compte tenu du nombre de jeunes qu'ils pouvaient se vanter d'avoir (*dé*)formés sur la totalité du groupe... J'ai été déçu que de tels agissements puissent constituer la politique sociale d'une grande entreprise internationale. Les uns demandent à leurs employés de mentir, les autres mentent à leurs employés, et pour couronner le tout, quelques jours après ce triste constat, l'ANPE m'annonce que je dois impérativement me rendre à leur agence car les Wagons-lits recrutent. Selon eux, je corresponds parfaitement au profil recherché...

Sinistre époque!...

S

CHAPITRE IX

LE JUSTE MILIEU

“Si tu tends trop la corde, elle casse”

Noël 1993, mes parents sont à Paris et nous allons voir en famille “Little Bouddha” de Bertolucci sur grand écran. Alors que le futur Bouddha médite au pied d’un arbre, une barque passe à proximité. Elle transporte un vieux joueur de flûte en compagnie de son jeune apprenti qui utilise un instrument à cordes. Il lui explique : “Si tu tends trop ta corde, elle finit par casser, mais si tu la laisses distendue, elle ne peut produire aucun son.” Je reçois ce principe de tout mon être et aussitôt, des larmes abondantes me coulent le long du visage. Dans une profonde sensation mêlée de joie et de libération, je comprends que l’expérience du début d’année suivie de ses nombreux mois de mal-être sont l’expression même d’une absence de Juste Milieu. J’avais abordé la quête spirituelle avec la finesse du sportif mal dégrossi. Il est rapporté que deux phrases étaient inscrites à l’entrée du temple de Delphes dans la Grèce antique : “Connais-toi toi-même et tu connaîtras l’Univers” et : “Jamais en excès”. A cette époque, je n’en connaissais qu’une... Je ne savais rien du Bouddha et encore moins du Juste Milieu et là, en plein film, en même temps que Siddartha, je reçois cette incontournable vérité. Au grand étonnement de ma famille,

je ne décrocherai plus le moindre mot pour tout le reste de la soirée. Qu'aurais-je bien pu leur expliquer?... Quelques jours avant, Sébastien m'avait dit que certains de ses amis avaient trouvé ce film très moyen; il avait précisé que c'était normal car ils ne l'avaient pas regardé avec le cœur. Le lendemain de la projection, j'ai témoigné auprès de mon ami que dans mon cas, c'était mon cœur qui l'avait regardé avec moi...

Thérapeute, moi?

Février, je suis intéressé par une formation de "Bio-énergéticien"; je m'interroge pour savoir si mon désir véritable d'aider l'humain peut s'exprimer par l'activité de thérapeute. L'idée est plaisante, mais je n'ai pas très bonne opinion de beaucoup de ceux qui se disent thérapeutes. Nombreuses sont les personnes que j'ai côtoyées dans des salons de médecines parallèles, qui se prétendaient thérapeutes et auxquelles je n'aurais certainement pas confié mon corps, et encore moins mes émotions. Mon désir d'être "guérisseur" me semblait plus lié à un désir de reconnaissance et d'estime à travers l'aide qu'à une réelle envie de soigner. De plus, les formations délivrées en quelques week-ends "à la va-vite" ne m'ont jamais inspiré confiance. La forte impression de business thérapeutique sur fond de Nouvel Âge ressentie lors de ma première visite dans ce milieu ne s'est jamais démentie par la suite. J'ai donc participé à un week-end et malgré l'enthousiasme des deux ou trois jours suivants, je n'ai pas insisté.

Chemin de vie 22

Mai 94, je participe à divers salons d'exposition pour faire connaître le centre de Claude et en échange, je bénéficie pour la deuxième fois d'une semaine de cure.

La semaine est agréable; je jeûne aussi facilement que la première fois et je n'ai pas de lâcher prise spectaculaire, *ouf!*... Je repars content et de nouveau plein d'énergie. Une compagne de

cure fait de la numérologie depuis 10 ans; elle m'apprend que j'ai pour "chemin de vie" le nombre 22 et qu'il est normal que je sois attiré par le cheminement intérieur mais qu'il me faut être très prudent car le 22 est défini comme "le génie ou la folie". Grâce à elle, je comprends un peu mieux les énergies qui m'habitent.

A cette période je lis à nouveau, après une interruption d'un an, un livre à vocation spirituelle. Il s'agit du témoignage assez étonnant d'un habitant de l'Inde qui décrit de façon biographique le processus de libération par la Kundalini. Je me dis que si ma vie sur terre a un but, c'est bien celui d'accéder à mon tour à cette ultime réalité.

ANPE intuitive

Au cours du mois de juin, je passe une semaine à Toulouse auprès de mes parents. Je constate pleinement l'ampleur de mon besoin de convaincre, d'impressionner et d'être reconnu avec toutes mes idées et différences. Fin juillet, alors que je regarde passer les voitures depuis une aire de repos, je me dis que toutes ces familles doivent être bien embêtées si par accident, le conducteur ou leur véhicule les lâchent à cause d'un ennui technique ou de santé. D'où la raison d'être d'une société comme Europe Assistance; à son tour, cette dernière doit avoir besoin de professionnels pour l'assister. De retour à Paris, je me dis que ce pourrait être un travail sympathique que d'assister des personnes en difficulté; ne l'avais-je pas déjà fait chez les pompiers? Je prends l'annuaire, décroche le téléphone, appelle Europe Assistance et les interroge en me faisant passer pour un client soucieux du devenir de sa famille : "Si je me casse le poignet sur une piste de ski et qu'il me devient impossible de conduire pour nous ramener à notre domicile, que faites-vous?" La correspondante m'apprend que, dans certains cas, un chauffeur est envoyé sur place et dans d'autres, la voiture et ses occupants sont transportés par le train. Je lui annonce que je pense avoir les compétences nécessaires pour

accomplir cette tâche et demande si elle a besoin de personnel. Elle m'incite à envoyer un courrier à la direction et notre entretien se termine. Trente secondes plus tard, je téléphone à GMF Assistance et applique la même recette. J'apprends alors qu'ils confient le travail de rapatriement des véhicules à une société spécialisée basée à Marseille; mon interlocuteur me donne aimablement leurs coordonnées ainsi que le nom de son contact. Je compose ce nouveau numéro et explique très naturellement à mon correspondant le parcours téléphonique que je viens de réaliser. J'ajoute qu'il m'est amusant de téléphoner depuis Paris à Marseille pour offrir mes services, sachant que j'ai passé deux ans au cœur de cette ville côtière en tant que pompier. Mon interlocuteur accueille ce dernier point avec grand plaisir et, à l'énoncé de mes diplômes de secourisme et de réanimation, se montre très intéressé par mon appel. Il me suggère de lui envoyer un courrier avec les photocopies des diplômes. Ce que je fais. Une semaine plus tard, il m'annonce qu'il m'attend deux jours plus tard à Marseille si je le désire. J'y suis allé, j'ai rencontré le contact téléphonique... c'était le patron de cette société. J'avais, depuis le premier appel, parlé de façon très décontractée au P.D.G. Le correspondant de la GMF m'avait donné le numéro du "boss". Nous nous sommes mutuellement fait bonne impression et l'après-midi même, je démarrais mon premier rapatriement. Avant cela, il prit le temps de me qualifier de chanceux et de "bien tombé" car il souhaitait un chauffeur supplémentaire à Paris, mais ne pouvait envisager de passer une annonce et de recevoir des centaines d'appels pour un seul poste. *Voilà pourquoi je n'ai jamais perdu de temps à consulter les annonces de l'ANPE.*

Ce travail me plaît, je voyage à travers la France et l'Europe; les passagers sont souvent agréablement surpris du regard original que je porte sur la vie.

CHAPITRE X

UNE PETITE LUMIÈRE ISSUE D'UNE AUTRE RÉALITÉ

Décembre 94, je me sens à nouveau appelé de l'intérieur et lis à nouveau le livre sur la Kundalini ainsi que, pour la première fois, les quatre Évangiles. Je renoue après une longue pause avec la méditation, toujours à ma façon, mais cette fois je récite de nombreux OM très sonores qui me posent et me détendent. Je sens au cours de la deuxième moitié de décembre que mon comportement change : je suis plus calme, moins bavard et plus distant des radios et télévisions. Je vais environ trois fois par semaine à la piscine et réalise après la nage de longues apnées au cours desquelles j'ondule, tel le dauphin, avec une extrême douceur. Quand je sors de l'eau (tout comme avec la méditation) je me sens bien et en paix.

Le soir du 23 décembre, Catherine n'est pas là et après avoir mangé dans le silence et à la bougie, je lis un peu. En fin de soirée, je ressens le besoin de méditer avant de me coucher, ce que je n'avais encore jamais fait. A la fin de cette séance, je prie Dieu pour qu'il me dise comment faire pour que je me rapproche chaque jour un peu plus de Lui. Dix minutes plus tard, alors que je me relaxais dans le lit avant de m'endormir – tout en pensant à

ma demande –, “clac!?!...” ; je sens comme un petit éclair d’énergie qui part de la poitrine et va éclater dans la tête. Je perçois la réponse à ma question comme si c’était un cristal à mille facettes. Je ne peux pas dire qu’il s’agissait d’une image, d’un dessin et encore moins de mots ou d’une voix mais la sensation répondait : “Rien ne t’appartient!” Écrit ainsi, ça n’a pas beaucoup de sens et pourtant, sur le moment, j’ai senti en moi une très forte énergie et je savais du plus profond de mon être que je venais de recevoir la réponse. En temps “normal”, quand je reçois une réponse de quelqu’un, une procédure de décodage à partir de mes références mémorielles se met en place; les mots que j’entends évoquent pour moi un sens. Dans cette expérience, j’ai eu l’impression que ce système était contourné. La réponse et son support de transmission n’utilisait pas le décodage habituel; en une fraction de seconde, je savais – tout de la réponse mais au-delà des mots et du sens des mots. J’avais l’impression qu’une toute petite perle de lumière avait été utilisée pour me donner la réponse. Mon “être” est tellement peu habitué à ce “nectar” que j’ai eu l’impression que le cœur et la tête allaient déborder. J’ai senti en une microseconde que ce que je suis n’est qu’un château de cartes et qu’au-delà de cette illusion qui me trompe à chaque instant, il existe une autre Réalité. Quand le château de cartes se regarde, il se prend pour la plus imprenable des forteresses... Mais quand une autre Réalité le regarde, il apparaît tel qu’il est : un simple amas de cartes relativement bien imbriquées qui se donnent l’apparence de la cohérence. “Rien ne t’appartient”, une des traductions possibles avec les mots et leurs limitations, signifie, tel que je l’ai vécu, tel que cela m’a traversé, que le château de cartes est un illusionniste qui dit : “ma voiture, ma télé, mon entreprise, ma femme, mes enfants, ma vie, etc.” alors qu’il ne bénéficie en réalité d’aucun pouvoir, d’aucune possession, puisque son univers est imaginaire. Comment une chose qui n’existe pas pourrait-elle posséder quoi que ce soit? Traduit en images dans

notre réalité matérielle *et moyenâgeuse*, cela donnerait : le fou du Roi gère le patrimoine de son Maître pendant que celui-ci dort ou se promène. Le problème, c'est que le fou n'est pas le Roi et ce qu'il appelle : "mon, ma, mes possessions" ne peuvent lui appartenir, car il est fou et non Roi... L'univers virtuel, tel que l'informatique est en train de le *réinventer*, nous offre aujourd'hui la possibilité de mettre un casque, des gants, une combinaison, et de se projeter dans une réalité virtuelle; le fou du Roi s'est créé sa propre fausse réalité, année après année, depuis la petite enfance au point d'être aujourd'hui convaincu qu'il est le Roi.

Robin des Bois apparaît en cours en plein récit...

Ce soir-là, l'expérience m'indiquait qu'une minuscule goutte, issue de la Vraie Réalité, avait traversé le château de cartes, avait tendu un miroir au fou pour qu'il se voie, en lui montrant la précarité de sa situation. Le voile s'est levé, le "Grand Informaticien" a subitement introduit un "courrier électronique" dans ma réalité virtuelle et j'en ai déduit : "Rien de ce que tu vis n'est vrai, la réalité n'est pas ce que tu crois. Tu as demandé que faire pour te rapprocher chaque jour un peu plus de moi, pour pouvoir un jour déchirer le voile de l'illusion qui nous sépare, eh bien, commence par comprendre que chaque lien que tu tisses avec ce faux univers et dont tu tires orgueilleusement mérite renforce cet univers et alourdit tes chaînes. Si tu veux me rejoindre, détourne-toi de cette illusion et elle mourra de malnutrition car elle se nourrit de ta croyance en elle." Cette compréhension détaillée ne s'est faite qu'avec le temps, bien que sur le moment tout ait déjà été là, parfait et immaculé dans l'instant. *Immaculé... pas pour longtemps*. Sur le moment, le fou est tellement démasqué qu'il s'empresse de récupérer l'énergie reçue en s'efforçant de composer avec; cela même alors que le message dit : "Tu es le fou et non le Roi!"

Quel intérêt y a-t-il d'envoyer "un courrier électronique" au fou pour lui montrer qu'il est fou, alors qu'il récupère pratiquement toute "l'affaire"? La nuance tient dans le : "pratiquement". Dans l'instant, le fou devient d'une certaine façon encore plus fou car il a subitement un apport énergétique d'une qualité rare, mais dans un deuxième temps, des mois et des mois après, il semble que le Roi (qu'il ne faudrait tout de même pas oublier...) a eu écho de l'affaire et se rapproche un peu des affaires du royaume.

Si la "perle de lumière" avait été trop forte, le fou aurait sans le moindre doute dégagé du poste qu'il usurpe, mais en emportant dans sa chute la totalité du royaume, une sorte de "crash boursier féodal" dû au disjonctage total du fou. On pourrait facilement dire : "Tant mieux! Qu'il dégage cet escroc! Dehors le fou!", le problème est que le Roi n'est pas prêt à assumer, je dirais même plus...

Petite interruption... Je suis en train de réaliser en écrivant ces lignes que la métaphore que j'utilise pour illustrer cette expérience est l'histoire que j'aime le plus depuis que je suis tout petit : Robin des Bois...

Mais c'est bien sûr! Le Roi qui n'assume pas, c'est le Roi Richard; le Prince Jean est le fou de mon histoire. Richard est parti en croisade et a laissé son royaume s'autogérer, mais le prince Jean a saisi cette opportunité pour s'emparer du trône.

Le héros, c'est Robin! Quel est son rôle? Il prend l'argent des riches pour le donner aux pauvres. C'est un noble d'âme, il a les vertus d'un vrai chevalier (il maîtrise l'arc comme un archer Zen...); il est celui qui rassemble le peuple, qui reconstitue l'unité au sein du royaume derrière sa noble cause. Il a trois amis fidèles : petit Jean, un rude gaillard très physique et toujours prêt à se battre, le frère Tuck, un moine au bon cœur, bon vivant et plus soucieux de bière que de spiritualité et la belle Marianne, féminine, sage, intelligente, éprise de Justice et de Bonté. Robin peut accomplir sa "mission" grâce au soutien

de ses amis ; il les a, un à un, conquis et rassemblés derrière lui. Lorsque le Roi Richard revient de croisade, Robin a déjà réunifié le pays derrière les mêmes belles valeurs que celles que pratique le Roi. Robin n'a plus qu'à lui remettre les clés et à s'incliner devant sa Majesté.

Retrouver aujourd'hui la connaissance, l'Enseignement – auquel j'aspire sous la forme des aventures de Robin des Bois, au moment où j'écris sur une de mes aventures non-ordinaires... Une fois de plus..., la surprise est complète!... Je n'en reviens pas!... Je ne suis pas un passionné de cinéma et encore moins un connaisseur, mais j'ai peut-être vu le film de Robin des Bois une bonne trentaine de fois et quelle que soit la qualité des interprètes ou des moyens de production, j'ai toujours dégusté cette "fable" avec, à chaque édition, un plaisir renouvelé.

A croire que se remémorer des révélations passées en génère de plus petites tout au long de la vie. Un peu comme des bulles qui remontent de temps en temps à la surface avec leur air de Vérité...

J'écrivais donc – avant cette digression inattendue – : “On pourrait facilement dire, tant mieux! Qu'il dégage cet escroc! Dehors le fou!” Le problème est que le Roi n'est pas prêt à assumer, il est absent. Il dort ou il est en croisade..., mais d'une façon ou d'une autre, il n'assume pas! On peut toujours critiquer le fou (Prince Jean) mais malgré ses défauts et sa nature peu noble, voire animale, il n'a fait qu'occuper un siège vacant. A sa façon, il a maintenu la cohésion au sein de ceux qui se prétendent nobles. Pendant un temps, cela a même plutôt bien fonctionné, mais le jour où sa folie et ses nombreuses contradictions ont révélé au royaume son avidité, ses mensonges, sa couardise et son orgueil démesuré, *et j'en passe*, le peuple s'est plaint de ce tyran illégitime et incompetent. *Finalement, tant que le royaume se satisfait de ce qu'il a ou de ce qu'il est, il n'y a aucune raison de tendre vers plus ou vers mieux!* C'est alors que Robin des Bois (le plus vertueux des nobles) s'est donné pour mission de voler l'argent du Prince et de sa cour de corrompus puis de le distribuer au peuple. Robin est un

“homme rusé”, le renard de Walt Disney était parfaitement adapté pour jouer ce rôle.

Pour en terminer avec cette extraordinaire expérience du 23 décembre qui annonçait : “Rien ne t’appartient!”, son but était certainement de dévoiler à la fois la supercherie du Prince Jean intérieur mais également de réveiller, non pas le Roi, comme je l’ai écrit plus haut, mais certainement de renforcer mon Robin des Bois intérieur pour l’inciter à se mettre au Travail. Le Roi est déjà pleinement opérationnel, mais il ne revient de croisade que lorsque les véritables valeurs spirituelles sont en vigueur dans son royaume. Ce n’est que lorsque Robin a restauré la cohésion grâce à la pratique de hautes qualités morales qu’il vient prendre la place qui est la sienne. Robin ne fait pas que pratiquer la vertu et le service, il a l’intelligence de déstabiliser le Prince Jean et les faux nobles à l’endroit le plus stratégique : l’argent. Sans argent ils ne sont rien, sans argent ils perdent tout pouvoir. L’illusion tient tant que les impôts sont levés, mais à partir du moment où Robin coupe les circuits d’alimentation les uns après les autres en attaquant les convois destinés au faux roi, la cour s’affole, devient de plus en plus incohérente et la supercherie s’effondre. Heureusement, un système de redistribution s’est mis en place en parallèle et lorsque la structure s’effondre, seules sont perdues les parties les plus viles du royaume. Tout comme l’univers virtuel informatique précédemment cité s’écroule quand on le prive de l’énergie qui l’alimente : le joueur n’a qu’à retirer sa combinaison, ses gants et son casque écran pour commencer à vivre la Vraie Vie.

De tout temps, les initiés ont utilisé fables et contes pour transmettre à l’humanité les moyens de la réalisation intérieure. Je viens d’apprendre que l’histoire de Robin des Bois possède également cette dimension, cette origine.

“Il n’y a rien de tel que le silence”

Le lendemain de cette expérience, je suis rempli d’énergie ; je nettoie l’appartement de fond en comble pour faire plaisir à Catherine en me disant que puisque rien n’est à moi, autant me mettre au service des autres au plus tôt et autant commencer par celle avec qui je vis. La nécessité du Service aux autres était une des nombreuses facettes qui m’avait été révélé. Heureusement, aucun désir de “sauver la planète” comme la première fois ne se met en place. *6 mois de “purgatoire”, ça laisse tout de même quelques souvenirs...* Par contre, je parle, parle, et parle de cette expérience à quelques amis intéressés par l’introspection et bien entendu, en quelques jours... plus rien. On m’a mis de la poussière d’or dans la main et je me suis appliqué à écarter les doigts. Je ne peux que constater le gaspillage, le manque d’intériorité et la récupération très rapide du mental. Je ne peux même pas me consoler en me disant que certains de mes amis ont peut-être récupéré un peu de cet or car ils ont surtout reçu des mots, une overdose de mots. Alors que je mesurais avec tristesse le peu de soin que j’avais apporté à ce nectar sacré, j’ai tiré au “hasard” une carte dans le jeu qui s’appelle “Les 108 paroles de Sathya Sai Baba” et j’ai lu : “Il n’y a rien de tel que le silence pour apaiser la fièvre du cœur”. C’était tellement vrai, c’était tellement juste, et c’était tellement trop tard pour cette fois-ci, que j’ai placé cette carte bien en vue dans mon portefeuille pour pouvoir me la rappeler le plus souvent possible à l’avenir. Elle y restera environ trois ans. *Le portefeuille a appris le silence...*

Quand les fondations sont encore trop fragiles, rien de Supérieur ne peut être bâti!

Un coursier invisible ?

Début avril, je me réveille avec l’idée de créer un dossier de présentation avec des photos couleur du centre V.H. pour montrer sur les salons la beauté du lieu ainsi que les soins pratiqués. Le plus

étonnant, c'est que j'ai eu l'impression que l'idée m'attendait, un peu comme si, juste à l'instant où j'ouvrais les yeux, un coursier m'avait remis un pli avec des instructions. Je n'avais pas du tout l'impression d'avoir rêvé ce projet, mais bien de l'avoir réceptionné. J'avais la sensation qu'il m'appartenait mais que je ne l'avais pas réfléchi. Je présente l'idée à Claude (que j'appellerai dorénavant Sita, à sa demande) et elle me répond : "Vas-y, fais tes preuves". Quelques jours après, je lis "l'Alchimiste" de Paulo Coelho. Ce livre, plus les énergies du printemps, me poussent à stopper le travail dans le rapatriement et à aller faire une semaine de ski et de jeûne à Avoriaz. Je loge chez des amis, la neige et la météo sont excellentes et j'ai une étonnante énergie. Je fais la vaisselle pour mes compagnons *fatigués* ou je vais leur chercher des croissants pendant qu'ils dorment encore. Lors de mon arrivée à la station, l'ami d'un ami apprenant que je jeûnais m'avait demandé :

– Tu es chrétien?

– Non, non, pas du tout! je lui réponds.

Le lendemain, une autre personne me pose la même question.

– Non, non!

L'après-midi à nouveau un autre. Le lendemain :

– Ah? Tu jeûnes, mais alors tu es chrétien pratiquant!

Et là je craque (gentiment) :

– Mais qu'est-ce que vous avez tous à vouloir que je sois Chrétien???

– Comment ça, tu jeûnes en plein Carême et tu t'étonnes qu'on te pose cette question.

Je n'avais pas la moindre idée de ce qu'était le Carême mais je jeûnais! Eux, ils étaient tous au courant – *catéchisme oblige* – et ils mangeaient...

Pour le printemps, le dossier couleur V.H. est prêt. Sita, femme d'une rare exigence, le compulse jusque dans le moindre détail et n'apporte correction qu'à la moitié d'une phrase... Je m'interroge :

ce dossier comprend 6 chapitres, 57 photos, le tout regroupé sur 30 pages. Il présente le travail de sa vie et elle ne corrige qu'une moitié de phrase alors qu'elle est capable de piquer une superbe colère lorsqu'il manque un stylo sur son stand; ça m'épate! Je me dis que le "messenger" qui a délivré l'idée de ce dossier a également dû m'assister durant son montage. Je ne pouvais envisager une autre réalité, car qui connaît le souci de perfection de Sita réfléchit longuement avant de lui présenter quelque chose.

Françoise, son assistante, est en fin de période de grossesse et me propose de prendre son poste au début du mois de juin. Sita considère la réalisation du dossier comme une preuve de ma motivation. J'ai mis les pieds dans ce lieu pour la première fois il y a deux ans et demi et depuis lors j'espérais pouvoir un jour y prendre une part active.

S

CHAPITRE XI

UN ÉTÉ PAS COMME LES AUTRES

Elle me terrorise

Je commence le 15 juin et Sita me terrorise. Quoi que je fasse, elle me reprend; je passe la première semaine dans la peur. Astrologiquement, Sita est un Lion et numérollogiquement un 8 en chemin de vie. Avoir un rapport émotionnel fort – *et assurément pas très clair* – avec quelqu'un qui possède une aussi forte personnalité et que je prends d'une certaine façon pour ma "maman spirituelle", voilà de quoi alimenter le scénario dominant-dominé. Sita est l'incarnation même pour un enfant (comme pour un "adulte") de ce que certains appellent "la bonne mère et la mauvaise mère". Sa douceur et sa lumière peuvent être extrêmement réconfortantes dans certaines situations, mais sa colère et son mépris peuvent être des plus terrorisants. Que faire dans ces cas-là? C'est simple, si je ne me sens pas la force d'être plus fort que le Lion, je fais tout pour obtenir puis conserver le côté "bonne mère". C'est ce que moi, j'ai fait. Résultat : dominant-dominé. Ne l'ai-je pas entendu dire : "J'aborde le rodage des hommes comme celui des voitures; je les pousse au maximum au début et si ça tient, je sais que ça tiendra pour la suite". *Elle en est à son quatrième mari.*

Le mot “terroriser” peut sembler fort mais je le considère comme parfaitement adapté au contenu de cette première semaine. La deuxième, la pression retombe. Au début de la troisième, mon côté caméléon termine son processus d’adaptation et tout va comme sur des roulettes sur le plan professionnel.

Des mots pendus en l’air...

Sita me suggère d’animer en soirée un jeu de développement personnel appelé : “Jeu de la Transformation”. J’accepte car ce jeu me plaît vraiment et il peut aider les clients dans leur travail de nettoyage intérieur. Il se déroule le soir de 20 h à 22 h 30, du mardi au samedi. J’intègre rapidement la fonction, le jeu lui-même assure ma formation, je deviens de plus en plus sensible et réceptif et par moments, mes réponses frisent la médiumnité tellement elles semblent faire mouche chez le joueur.

Un soir, alors que je m’apprête à annoncer la fin du jeu, j’ai l’impression que des mots suspendus dans l’air au-dessus de la table ne demandent qu’à s’exprimer. Sans le moindre doute sur cette étrange perception, j’annonce : “Je pense que tout n’a pas été dit et que quelqu’un doit s’exprimer avant qu’on se sépare ; personnellement, je n’ai rien à ajouter, je suppose donc qu’il s’agit de l’un ou l’une d’entre vous!” Moment de silence... Puis je croise le regard d’une participante et vois à ses yeux qu’elle se sent dévoilée ; elle annonce tout étonnée qu’effectivement, une chose ne lui paraît pas claire. Nous éclaircissons, et tout rentre dans l’ordre.

Case Miracle

Une autre fois, j’avais à ma droite une femme, infirmière de profession, très tendue intérieurement mais en même temps très disponible aux autres, *souhaitable pour une infirmière*. Le jeu se joue au dé et le participant aborde différentes cases appelées : case de lumière, d’ombre, de service, de transformation, de miracle, de dépression, d’anges, etc. Cette femme arrive sur la case Miracle. Je

lui dis de fermer les yeux et de s'ouvrir à cette énergie très particulière qui est celle du Miracle – *comme si je la connaissais* – et de la laisser entrer en elle pour accomplir ce pourquoi elle est là. Je laisse travailler le silence... puis demande si elle perçoit cette énergie et si elle l'a laissé entrer? Elle répond : "Non, je ne sens rien, je n'y arrive pas, je n'y crois pas, je préfère arrêter!" A cet instant, je sens en moi une énergie de Fer dans un gant de Velours et lui pose, avec une voix des plus assurées, un "ultimatum" qui donne à peu près ceci :

– Il y a au-dessus de toi une énergie magnifique qui n'attend qu'une chose, c'est que tu la laisses entrer. Je ne te demande pas de fabriquer cette énergie, n'y même d'y croire, mais seulement d'ouvrir la porte; on verra bien après ce que ça donne. Alors maintenant, soyons clairs : soit tu t'ouvres, soit tu dis à cette énergie d'aller se faire voir et tu assumes. Tu n'es obligée à rien, tu es libre, alors maintenant choisis!"

J'insistais avec l'excuse de cette case miracle car je percevais en elle une lourde charge intérieure, je pensais que cette occasion pouvait permettre une libération. Elle a refermé les yeux, le silence est revenu et des larmes ont coulé. On aurait dit que le temps s'arrêtait. Je sentais l'Amour que j'avais pour elle et j'avais l'impression que chacune de ses larmes était une perle de lâcher prise. J'ai eu l'impression qu'une énorme énergie était rentrée en elle; je la sentais rayonner de l'intérieur. Nous avons gardé un silence total pendant quelques minutes, puis je lui ai demandé avec douceur si elle souhaitait dire quelque chose. Elle fit non de la tête et c'était très bien ainsi. Je n'ai jamais rien su de ce qu'elle avait vécu et cela ne m'intéressait pas. J'avais la sensation – au moment où je lui ai parlé avec cette fermeté remplie d'amour –, que je la tenais dans ma main... Je sentais aussi que ce n'était pas moi qui tenais ma main...

Se marier, un acte Spirituel?

Fin juin : au cours d'une conversation anodine avec Françoise sur la notion de mariage, je réalise brutalement que l'alliance, – celle qu'on passe au doigt –, symbolise avant tout une alliance spirituelle. Une petite case s'éclaire dans la tête : au-delà de l'aspect civil, matériel, émotionnel, sexuel et même religieux, le mariage n'a de sens que s'il célèbre l'union spirituelle entre deux êtres. L'instant d'après, une deuxième case s'allume ; ma relation avec Catherine est très réussie sur de nombreux plans, mais entre nous, le plan spirituel n'existe pas. Il faut dire qu'en matière de spirituel – *ou de pseudo-spirituel* – elle a eu droit à un sacré numéro comme compagnon. Je lui en ai fait voir de toutes les couleurs. Même si au-delà de ce que j'appelle mes délires, il y avait la naissance réelle de quelque chose, "la pauvre" n'y comprenait rien. *Tout comme moi*. Cela ne l'a pourtant pas empêchée de m'accepter. Chacun de "mes délires", chacune de mes expériences, chacun de mes excès était réfléchi, décodé, analysé après coup. Mes recherches, lectures, centres d'intérêt n'étaient pas les siens et quelque part, j'en souffrais. Vivre intérieurement des expériences que je ne soupçonnais même pas possibles et ne pas pouvoir les partager avec celle que je prétends aimer, avec laquelle je passe l'essentiel de ma vie s'avérait des plus frustrants. Je vois aujourd'hui qu'elle était d'une certaine façon mon garde-fou *au sens propre*. Mon expérience auprès de Pascal aurait très bien pu très mal se terminer. Heureusement, je n'ai jamais eu l'idée d'aller demander de l'aide à un médecin ou à un curé durant cette période. Ceci témoigne que ma folie n'était pas totale...

Je constate donc que ma relation avec Catherine est amputée de ce qui sera l'axe principal de ma vie : l'intégration, chaque jour un peu plus, de ma quête Spirituelle dans la vie quotidienne.

Je réalise, avec cette étrange froideur qui peut recouvrir une vérité à laquelle on ne s'est pas préparé, que je ne me marierai

jamais avec Catherine. Auparavant, je n'avais jamais abordé la question du mariage avec qui que ce soit. Tout simplement parce que je ne savais pas ce que c'était, malgré plusieurs expériences de cohabitation passagère. Les trois années auprès de Catherine m'ont permis d'atteindre une qualité de couple jamais égalée jusqu'à présent; nous marier n'aurait rien apporté de plus. Si le mariage était cette cérémonie familiale où la mariée s'habille de blanc et où l'on promet, embrasse, signe, mange, boit, danse, à la manière d'une fête de famille essentiellement tournée vers le paraître, très peu pour moi! Quand je vois les milliers de gens qui se marient devant Dieu – *comme ils disent* –, alors qu'ils n'ont pas pris cinq minutes pour réfléchir sérieusement *et par eux-mêmes* pour savoir de qui ou de quoi il s'agit, je comprends pourquoi j'ai toujours eu, sans le vouloir, une distance vis-à-vis de tout ce cinéma. Lorsque j'ai découvert le sens sacré et spirituel du mariage, j'ai automatiquement senti, l'instant d'après, que Catherine ne serait jamais ma femme. Le destin me disait : "A défaut de savoir avec qui tu vas te marier, découvre au moins avec qui tu ne vas pas le faire!"

Amoureux malgré moi

Les jours suivants, je me sens quand même un peu bizarre; pas le moindre doute sur ma perception intérieure et pourtant tout allait très bien extérieurement entre Catherine et moi. Quinze jours plus tard, je rencontre Florence, cliente du centre. Dès le mardi soir, alors qu'elle a commencé sa cure deux jours avant, je me sens tomber amoureux. Quand j'écris "tomber amoureux", c'est vraiment d'une chute dont il s'agit. Jusqu'à présent, je procédais un peu comme tout un chacun, à savoir : "Tiens! Cette jeune fille me plaît, je vais faire sa connaissance; elle a l'air gentil et elle est plutôt bien faite..., etc." Là, pour la première fois de ma vie, rien à voir! Je sens que je tombe amoureux malgré moi, une partie de moi est attirée et je n'y peux rien. Je regarde en moi, réfléchis sur elle, pense

à Catherine, me positionne en professionnel... Rien ne marche! Je suis irrésistiblement attiré. Le plus fou, c'est qu'il ne s'agit pas d'une attraction physique, sexuelle ou même intellectuelle; ça je sais ce que c'est, j'ai déjà donné...

Le jeudi, je suis amoureux! Où est le désir, où est la drague, où est l'attrait charnel? Absent! Absente! Absent! Où est l'envie de plaire, de se faire remarquer, de séduire? Rien de tout cela; je sais que je suis amoureux mais je ne sais pas comment. Je suis une fois de plus dépassé par les événements.

Lorsque mon regard croise le sien, j'ai l'impression qu'elle plonge dans mon être et mes chakras inférieurs se nouent, s'enflamment. C'est la "débandade" intérieure; avant de l'installer pour un nouveau soin, je prends de grandes respirations et j'essaie de me contrôler au maximum. Sita constate ma situation avec un amusement mêlé d'inquiétude; je ne mange plus et elle sait qu'il ne me sera pas possible bien longtemps de faire des journées de douze heures avec le ventre vide et les chakras qui s'affolent. De mon côté, je suis très embêté. Je n'éprouverais pas la moindre gêne ou timidité à expliquer à Florence ce qui m'arrive, mais l'effet qu'elle me fait – *c'est le moins que je puisse dire* –, lui est totalement étranger. Elle est une cliente qui s'offre une semaine de jeûne loin de sa vie quotidienne et il n'est pas prévu dans son programme que le bras droit de la direction tombe amoureux d'elle. Comme disent les Anglais : "must be two to tango!" *Il faut être deux pour danser le tango*. Loin de moi l'idée que j'étais seul et cent pour cent responsable de cette histoire; consciemment ou non, elle était impliquée. Le vendredi soir, je me couche encore sans manger, complètement dépassé par la situation. J'espère que la nuit va anesthésier cette histoire et que le lendemain, les choses rentreront dans l'ordre.

“Demande et l’on te donnera!”

Samedi matin, j’ouvre un œil et l’instant d’après, je sens mes chakras qui me torturent; la situation commence sérieusement à m’inquiéter. Je me rends au château et décide de soumettre à Sita ma détresse et lui demande de faire quelque chose. Elle est diplômée de Psycho-neuro-immunologie, elle a fait toute sa formation en Californie, elle connaît l’hypnose Ericksonienne, a triomphé du cancer et de ses trois maris... Elle va certainement pouvoir sortir de sa caisse à outils personnelle une technique efficace contre les “coups de foudre”, une sorte de prise de terre qui me permettra de réintégrer mon énergie habituelle. Je me souviens très bien : j’étais assis dans sa cuisine, la position du boxeur un peu sonné qui vient de prendre une droite en plein ventre et qui cherche une position pour se soulager. Me tournant vers une photo de Saï Baba, je tiens à peu près ce langage : “Tu ne peux pas m’aider, toi! Tu vois bien dans quelle situation je suis! Fais quelque chose!” et à l’instant même, je sens la pression sur mes chakras s’intensifier fortement au point de laisser s’échapper un : “Aahhh!” de douleur; il s’agit d’une “souffrance” particulière qui n’est pas de l’ordre du physique, mais bien de l’énergétique, (ça n’empêche pas les répercussions physiques immédiates.) Deux secondes après Sita entre, me demande ce qui m’arrive et pourquoi je me tiens de la sorte cassé en deux. Je lui explique ma situation et lui apprend également, sur le ton de celui qui ne comprend décidément plus rien à rien : “... Et en plus, je viens de demander à Baba de m’aider et tout ce que j’en retire, c’est une douleur deux fois plus forte. Comme s’il avait pris mes chakras dans sa main et augmenté la pression d’un cran supplémentaire. Tu parles d’une aide...”. Elle répond toute souriante et même amusée : “Tu as demandé de l’aide, il te l’a donnée! Ce n’est peut-être pas ce que tu attendais mais c’est ce qu’il estime lui, être le mieux pour toi!” Génial... *Certainement tout cela n’a jamais rien eu à voir avec Saï Baba, mais*

c'était le support que j'utilisais à l'époque. Malgré l'indéniable réalité de mon malaise, j'étais le premier à trouver la situation des plus cocasses. La partie en moi qui arrivait à s'extraire du malaise physique et énergétique de la situation était tout aussi amusée que Sita par le comique de ces souffrances. Sita me conseille : "Va parler à Florence, tu te sentiras tellement mieux après!" Je lui répète que cela ne me paraît pas convenable d'importuner une cliente parce que j'ai les chakras qui disjonctent à chaque fois que je m'approche d'elle et que je préfère attendre la fin de son séjour pour lui exposer mes théories sur les secousses sismiques intérieures. Sita m'oblige à manger un peu et précise qu'elle, aussi bien que notre clientèle, ne peuvent se payer le luxe de me retrouver dans les pommes.

Le disjoncteur, c'est moi ?

Début d'après-midi, je suis dans les appartements de Sita pour faire des photocopies, quand tout à coup la photocopieuse s'affole. Le plateau supérieur se met à avoir des secousses incontrôlées. Je recule craignant que l'appareil ne m'explode au visage et l'instant qui suit, j'entends sonner à la porte des appartements privés de Sita. Je franchis immédiatement le mètre qui me sépare de cette porte, l'ouvre, et personne!... J'ai dû mettre une seconde pour l'atteindre mais "celui" qui a sonné se déplace lui, sacrément plus vite. Il y a juste derrière un escalier de bois en colimaçon et un couloir de 7 ou 8 mètres, parfaitement droit; impossible que quelqu'un sonne et disparaisse en une seconde, et pourtant... Inquiet de toutes ces perturbations, je décide de sortir dans la cour et de prévenir Sita : elle pratique un soin d'hydrothérapie du colon et je tiens à la prévenir d'éventuelles perturbations électriques. La pièce où elle pratique l'hydrothérapie est au deuxième étage et donne sur la cour. Elle sort à la fenêtre et je lui dis :

– Fais attention! La photocopieuse vient de me faire une crise, la sonnette s'est déclenchée avec personne pour appuyer dessus et

- là... le radar de nuit vient de s'enclencher et d'allumer les projecteurs en plein jour, alors fais attention à ta cliente!
- Ma cliente va très bien et c'est toi qui disjonctes!
 - Moi?
 - Oui, toi! Ce radar ne s'allume que la nuit quand quelqu'un passe devant, eh bien à ce que je vois, c'est toi qui passe devant. Vu ton état ces jours-ci, ça ne m'étonne pas qu'il s'allume! Il serait temps que tu lâches prise avant de faire péter toute notre installation!

Je baisse la tête, rentre dans le centre et me dis : “Moi? Faire péter toute l'installation? Mais c'est pas vrai..., elle aussi, elle a disjoncté!...”

Je retourne dans ses appartements, m'assois, réfléchis et me dis que finalement je suis le point commun de toutes ces bizarreries. Je sens alors mes chakras – que j'avais oubliés quelques instants – me torturer de nouveau. Trop c'est trop, ce n'est plus possible, si je n'agis pas au plus vite, je n'atteindrai jamais demain. Je décide d'aller parler à Florence; j'ai un jour d'avance par rapport à mes souhaits, mais visiblement mes souhaits n'intéressent personne et encore moins mes chakras. Il fallait justement que j'aie la retirer d'un soin.

D'accord, d'accord..., je vais lui parler

J'arrête l'appareil et dis : “Si tu veux bien, j'aimerais qu'on parle un peu tous les deux”, elle me répond sur un ton sec et légèrement agacé : “Oui! Je le pense aussi!” Nous nous sommes dirigés vers l'escalier en colimaçon pour rejoindre une petite pièce inoccupée. Alors que je montais derrière elle, je me disais : “Je vais annoncer à une fille dont je ne sais rien que je suis dans la “compote” depuis une semaine, que je ne maîtrise plus rien et que lorsque nos regards se croisent, j'ai l'impression qu'elle me mouline les chakras avec un batteur à mayonnaise... Comment vais-je pouvoir lui annoncer que je suis tombé amoureux – contre ma volonté – alors qu'elle

vient de me répondre sur un ton glacial? Je le crois pas! Je le crois pas! Je le crois pas!...”

Nous nous sommes assis l'un en face de l'autre. J'ai respiré! Je lui ai dit le plus simplement du monde la détresse qui était la mienne en lui précisant que je vivais en couple, que je n'avais absolument pas envisagé de me séparer de Catherine et que je n'avais rien à lui proposer, rien à lui demander, mais qu'il m'était devenu impossible de ne pas lui en parler... Elle a répondu qu'elle se doutait bien qu'il se passait quelque chose et je compris qu'elle avait pleinement mesuré, à mes propos, le caractère totalement involontaire de ma situation. Une fois la situation clarifiée, nous nous sommes serrés très amicalement dans les bras et nous sommes redescendus. C'est le terme le plus adapté, car en foulant à nouveau du pied l'escalier de bois, j'ai eu l'impression de redescendre dans mon corps et dans mes chaussures. Je suis allé respirer dehors et j'ai senti mes chakras se calmer. J'imaginai l'invisible en train de se “bidonner” de rire de m'avoir fabriqué une telle situation. C'était donc cela qu'il fallait que je fasse?

Le soir, après le “Jeu de la Transformation”, Florence et moi passons quelques heures à nous découvrir en toute amitié. Mes chakras sont calmés, mais son regard me fait toujours très drôle. Le lendemain, une seule idée m'obsède : “Qu'en est-il de Catherine? Que dois-je faire?” Malgré l'absence de convergence à l'égard d'un cheminement intérieur, je ne pouvais envisager notre séparation.

Nettoie-toi toi-même

Le dimanche après-midi, alors que je nettoyait quelques carafes, je sentis que ma tête allait éclater à force de m'interroger sur le devenir de mon couple. Je me souvins soudain que durant le printemps, deux de mes amis de Paris avaient demandé mon aide pour les aider à démêler les situations de “cœur” dans lesquelles ils s'étaient embarqués. L'un comme l'autre se retrouvaient dans une

situation à trois. L'un tirailé entre deux femmes, l'autre tirailé avec un autre homme, mais pour la même femme. Leur situation s'était peu à peu mise en place et ils savaient plus ou moins depuis le début, l'un comme l'autre, qu'ils s'engageaient dans une voie "sans issue" ou du moins dans un avenir peu confortable. Pour ma part, c'était plutôt ce genre :

– Regarde bien, Brice, ce que signifie l'Alliance entre deux êtres. Tu comprends maintenant ce que signifie le mot Mariage? Bien!... Maintenant regarde ce que tu vis avec Catherine, et dis-moi s'il s'agit de ce type d'Alliance? *Non pas du tout!* Très bien! Maintenant regarde ce qui vient de t'arriver avec Florence? Qu'en penses-tu? Tu penses que tu n'as rien demandé et que, dans cette histoire, t'as maîtrisé... comment dis-tu?... "*que dalle!*"... Tu as tout de même bien senti qu'il s'agissait d'une rencontre un peu différente, un peu exceptionnelle, non?... Bien, maintenant que nous avons récapitulé, à toi d'agir, débrouille-toi! Tu affirmes avoir maîtrisé que dalle, rien demandé à personne, eh bien, reprends les rênes et fais les choix qui s'imposent!

Cette situation m'évoque cette phrase qui dit : "Ce n'est pas moi qui le ferai, mais cela ne se fera pas sans moi..." Bon!... me dis-je, – depuis l'évier où je nettoie les carafes – *étonnant ce que l'acte de nettoyer contient comme possibilité d'enseignement*, quel conseil ai-je donné à mes deux amis alors que je regardais leur situation de l'extérieur?

L'enseignement de grand-père crocodile

"Vous réglez d'abord, de la meilleure façon possible, la relation avec la personne avec qui vous êtes actuellement. Vous prenez du temps et du recul, et si, après une période de deuil intérieur, puis de renaissance, vous vous sentez toujours attiré par votre nouvelle

rencontre, retournez la voir et la situation devrait s'être "clarifiée". Reste à savoir si elle veut toujours de vous..." J'avais utilisé l'image suivante :

Imaginons que vous vous trouviez depuis un certain temps avec votre compagne sur la même barque. Au détour d'un des nombreux confluent que la vie nous fait rencontrer, l'un des compagnons de voyage aperçoit une personne qui l'intéresse sur une autre barque. La barque se rapproche et le curieux découvre que la personne qu'il observe semble aussi s'intéresser à lui. Il décide de changer de barque mais surtout sans tomber à l'eau. Jusqu'à présent, sa compagne dormait quelque peu. Elle n'a rien remarqué de ce qui se tramait à un mètre d'elle, mais là, au moment où son partenaire commence à remuer un peu trop l'embarcation pour passer sur la pirogue voisine, elle se réveille, réalise la situation, et comprend qu'elle va rester seule. Elle réagit, empoigne son partenaire et le tire vers elle. Le problème, c'est que notre curieux – *qui ne voulait pas se mouiller* –, a déjà posé un pied sur l'autre embarcation, et sa nouvelle "conquête" l'a également attrapé par le bras pour lui permettre de réussir avec succès son transbordage.

C'est alors que les crocodiles se marrent... Ils savent eux, le pourcentage de succès d'une telle opération. D'ailleurs chez les crocodiles, on se transmet de génération en génération de pertinentes vérités sur les humains. Écoutons un grand-père crocodile instruire son petit-fils :

- Regarde Croc-Qui (*c'est le nom du petit*), lorsque tu vois – comme c'est le cas, devant nos yeux –, des hommes et des femmes se battre, se déchirer, s'insulter, s'écarteler, etc., à propos de leur manque de clarté émotionnelle, tu t'approches et tu attends! Si tu constates que ceux qui ont pour mission de s'appeler véritablement un jour des Êtres Humains se comportent plus bassement que l'animal, tu

ouvres ta gueule et tu attends! Si par hasard – mais dans ce domaine, ce n'est pas de hasard qu'il s'agit mais plutôt de mathématiques appliquées –, l'un d'entre eux tombe à l'eau, eh bien, mange-le vite!

- Pourquoi vite? demande Croc-Qui plein d'impatience.
- Ton ventre te le dira. Ces êtres, que l'on appelle humains, mais qui ne le sont pas encore, sont du genre à ne jamais tomber seuls. Il ne peuvent s'empêcher d'entraîner leur compagnon d'infortune dans la chute. Quand la situation dégénère, ils deviennent fous, ils se tirent, se poussent, s'insultent, tout y passe... En général, ils finissent tous à l'eau. Voilà pourquoi je t'invite à manger le premier très vite, Croc-Qui, parce que les autres suivent rapidement. D'une certaine façon, on peut dire que nous leur devons la sécurité alimentaire de notre famille.
- Ils sont étranges tout de même, Grand-père, ils savent pourtant bien que nous sommes là?
- Étranges, c'est le moins que l'on puisse dire, je t'expliquerai une autre fois le pourquoi de tout cela, mais écoute donc en attendant : ils sont tellement... comment dire?... "Spéciaux!"... Oui, c'est ça! Spéciaux dans leurs attitudes, que parfois, ceux qui ont échappé à la chute, qui sont donc restés sur la barque, se jettent d'eux-mêmes à l'eau... Si! Si! Je t'assure! J'en ai même entendu qui disaient : "Je ne suis plus rien sans toi sur ma barque, je te rejoins par amour pour toi". T'imagines la rigolade dans notre famille; qu'ils tombent par accident suite à leur bêtise, passe encore! Après tout, c'est ainsi qu'ils travaillent leur Humanité. Mais se jeter volontairement à l'eau... Comme disait un de tes grands-oncles : "Tournée générale... C'est la connerie qui régale!" C'était un poète...

Pour terminer, Croc-Qui, écoute bien! Il arrive également que dans une situation comme celle que nous étudions aujourd'hui, il y ait une personne qui décide de se mettre calmement, volontairement, et d'elle-même à l'eau. Il arrive qu'elle nage un long moment à distance des barques et de leurs occupants. On ne voit cela que très, très rarement et là, seulement dans ce cas-là, il est absolument interdit de la manger. Tu m'entends bien, Croc-Qui, jamais dans notre famille quelqu'un n'a mangé une personne de ce type. Si l'un d'entre nous le faisait, nous serions le déshonneur de toute la vie animale.

- Mais qu'a-t-elle de particulier cette personne, Grand-Père? Tu viens de me dire qu'il fallait vraiment être stupide pour se jeter à l'eau de sa propre initiative...
- Cela n'a rien à voir, Croc-Qui! La première se jette à l'eau, rappelle-toi, pour ce qu'elle appelle "l'amour de l'autre" et celle-là, on la mange! Elle ne sait pas de quoi elle parle! La deuxième ne se jette pas à l'eau mais se met volontairement à l'eau... C'est différent! Elle se met à l'eau en sachant ce qu'elle fait, et elle le sait de l'intérieur. On peut dire – contrairement à la première –, qu'elle se met à l'eau par Amour pour elle-même. Cette fois-ci, il s'agit réellement d'un début d'Amour car elle sait qu'elle va souffrir dans les eaux de la rivière, elle sait que quitter la barque sur laquelle se trouve sa compagne la fera souffrir, elle sait qu'il y a de grandes chances pour que sa nouvelle rencontre continue son chemin et qu'en fin de compte, elle reste longtemps dans l'eau et sans barque. Mais elle le fait volontairement, c'est un Choix, c'est son Choix! Par rapport aux autres, on peut dire qu'elle a moins peur des crocodiles; elle porte en elle quelque chose qui lui fait dépasser toutes ses peurs, même celle de nos mâchoires. En faisant cela elle fait preuve d'Amour pour elle-

même ; et lorsqu'un Humain fait un véritable acte d'Amour pour lui-même, il accomplit également un acte d'Amour pour l'autre. Une personne de ce type ne craint pas les crocodiles car elle s'efforce – malgré ses nombreuses imperfections – de faire toujours le meilleur choix. Pas seulement pour elle, mais également pour tous ceux qu'elle côtoie. Pour faire un véritable Choix, il faut avoir un But ! Sans But, aucun Choix n'est possible !

Ce type de personne a un But, c'est en partie cela qui la différencie de tous les autres. C'est cette attitude qui lui permet de ne pas nous craindre ; elle sait qu'en faisant l'effort du meilleur pour elle et pour tous, elle affronte sa souffrance de face, et par cet acte, elle s'immunise contre nos dents. Cela ne marche pas toujours ; très souvent, elle est dépassée par les événements et sa nature inférieure reprend le dessus, mais en tout cas, elle essaie inlassablement de toujours faire le choix du Cœur. Si tu mangeais une telle personne, tu mangerais quelqu'un qui est en train de construire son Cœur... et le Cœur de l'Homme est certainement une des plus belles choses que l'univers porte en lui *et inversement*. Nous avons ordre absolu de ne pas nous approcher d'un Cœur en construction.

- Finalement, Grand-Père, si j'ai bien compris, en affrontant volontairement ses peurs, elle se rend service à elle-même, elle rend service aux autres, mais en plus elle construit en elle une des plus belles choses qui soit. Pourquoi ne font-ils pas tous cela ?
- Bonne question, Croc-Qui, tout cela s'insère dans un vaste plan d'évolution et même s'ils passent leur temps à se comparer, leurs chemins sont similaires mais individuels. Ils n'en sont pas tous au même point sur leur propre chemin, d'ailleurs toute comparaison est inutile. Et puis que

deviendrions-nous s'ils apprenaient tous à prendre du recul sur leur vie et sur leurs actes?

- Tu sais, Grand-Père, on aurait largement de quoi manger même s'il en tombait deux fois moins à l'eau.
- Tu as raison, mais cela ne dépend que d'eux. Tant qu'ils n'entameront pas avec sérieux la transformation individuelle à laquelle ils sont tous appelés, ils nourriront les crocodiles. C'est la loi de la vie, ce sont les lois de la vie! La vie est un jeu et tout jeu nécessite des règles, que tu le comprennes ou pas ne change rien. Que tu sois bon joueur ou mauvais joueur ne change rien; la vie suit son cours. La différence pour les humains c'est que : soit ils jouent avec la vie, et tout leur est donné, soit la vie se joue d'eux! Dans ce deuxième cas, ils ne connaissent en réalité que de brefs instants de répit dans une vie de souffrance. Soit ils acceptent volontairement, consciemment, de payer l'impôt souffrance auquel personne n'échappe; soit ils lui tournent le dos, se voilent la face, et l'impôt réalise le prélèvement de lui-même au moment où il l'a décidé. Cela peut être au moment où l'on s'y attend le moins. C'est comme ça! Ils ont le Choix, pas nous!...

Suite à ce rappel de "mes bons conseils aux amis", j'ai compris que si mes recommandations valaient pour eux, elles vaudraient pour moi. Je pris donc la ferme décision d'aborder la question du mariage avec Catherine le soir même. Quant à Florence, elle quittait le centre en milieu d'après-midi; je l'informai que malgré l'étrange semaine que je venais de passer "grâce à elle", ma priorité était de mettre mes actes en conformité avec mon ressenti. Mon but essentiel, pour l'instant, était de parler avec Catherine. Par ces propos, je tenais à lui faire comprendre qu'il ne fallait pas qu'elle m'attende car je n'avais pas la moindre idée de la suite des événements. Rien ne pouvait certifier, qu'elle n'avait pas été un

outil au service d'un plan "d'une autre nature" pour que je me sépare de Catherine. Florence l'entendait également de cette façon et nous nous quittâmes en toute amitié sans rien savoir du lendemain.

Dernière soirée

Catherine passait justement quelques jours avec une amie dans un camping situé à 3 km de mon lieu de travail. Il était prévu que nous mangions ensemble le soir même. Je lui fais part de la prise de conscience qui a été la mienne au sujet du mariage et de ce que cela signifiait vis-à-vis de notre avenir. J'avais la naïve intention – en abordant ce sujet avec douceur mais sincérité –, de l'inviter peu à peu, avec le temps, à désamorcer notre relation pour que chacun réapprenne à vivre sans la présence de l'autre. (Cela avait déjà commencé depuis un mois, compte tenu des 115 kilomètres qui séparent V.H. de notre lieu d'habitation à Paris.) Mon propos avait pour but essentiel de lui apprendre que je savais maintenant qu'elle ne serait jamais ma femme. C'était la première fois de ma vie que je me trouvais contraint – quels que soient les mots employés –, de faire du mal à quelqu'un par affirmation de ce que je sentais juste en moi.

Elle ne le prit pas bien du tout et décida que si la perspective d'un mariage était définitivement écartée, nous n'avions plus rien à faire ensemble. Je n'étais pas prêt à tourner brutalement la page et rêvais d'une sorte de séparation à l'amiable par maturité réciproque à l'égard de notre nouvelle relation au mariage et donc à nous deux. J'oubliais que j'étais le seul à avoir modifié ma perception. Catherine eut très mal, pleura, mais rien ne la fit changer d'avis : cette soirée serait pour nous la dernière !

Le soir même, je fus déchiré de l'intérieur ; je croyais vivre un cauchemar. Une partie de moi me disait : "Tu as vu ce que tu as fait ! Tu es complètement fou. Tu viens de blesser violemment celle

que tu aimes le plus et avec laquelle tu viens de passer trois années de ta vie. Elle t'a accepté chez elle, il y a trois ans, depuis elle n'a cessé de faire preuve d'une immense patience à l'occasion de tes nombreux délires – auxquels elle ne comprenait rien, c'est dire son respect à ton égard –, et toi, en deux temps trois mouvements tu la blesses de la pire façon en lui annonçant tes dernières prises de conscience. Qui es-tu, Brice, pour prétendre aimer et faire autant de mal? Seul un fou accomplit de tels actes!"

Une autre partie me disait avec force, mais également avec une grande douceur : "Tu as fait un Choix, Brice! Le Choix de ce qui est profond en toi, un choix dont rien ne peut voiler la justesse. Il n'a jamais été dit que faire ce qui est énoncé de l'intérieur te dispensait de souffrance. Tu as vu et tu as choisi. Tu souffres, tu fais souffrir, mais tu as fait le bon Choix et Tu le Sais!"

Libérer l'oiseau malgré moi

Le lendemain matin, impression de me lever avec une plaie ouverte. L'image de Catherine qui allait, elle aussi, s'éveiller douloureusement à cette nouvelle journée m'était insupportable. Je devais, en ce lundi matin, aller chercher une cliente à la gare d'Orléans à 35 km de là. Dès les premières minutes de conduite, mes yeux se remplirent de larmes car je trouvais la situation des plus inacceptables. Non pas ma propre douleur, mais l'idée d'avoir été l'instrument de la souffrance de l'autre. Je ne cessais de répéter à voix haute – seul dans le véhicule – : "Pourquoi? Pourquoi faire souffrir l'autre? Pourquoi cet écart gigantesque entre l'affirmation de ce qui est juste dedans et les conséquences que cela entraîne?" J'implorais le Ciel de me dire le pourquoi de cette séparation d'avec Catherine? Pourquoi là, maintenant, d'un coup?

"Quel est donc Ton plan? Qu'attends-Tu de tout cela? Pourquoi la faire souffrir, elle? Elle n'a rien demandé! Elle n'a pas à assumer les conséquences de mon engagement spirituel! Il n'y a

aucune raison qu'elle en soit la victime, explique-moi, explique-Toi, je ne comprends pas..." et je pleurais, pleurais, pleu... rais... quand... tout à coup... je sentis comme une réponse... Comme une voix sans mots. Très lointaine et inlocalisable... Encore une fois, une sensation plus qu'un message, je compris ceci :

"La souffrance qu'elle supporte aujourd'hui n'est rien comparée à ce qu'elle aurait à vivre si elle restait avec toi! Elle n'est pas prête à assumer l'avenir à tes côtés. Elle n'est pas aujourd'hui capable d'appréhender la réalité qui est la tienne et le sera encore moins demain!" Je n'étais pas plus capable d'appréhender la sienne...

A partir de cet instant, mes larmes se sont arrêtées, j'ai senti quelque chose se détendre en moi. L'instant d'après, il m'est venu l'image d'un petit oiseau auquel j'ouvrais la cage pour lui permettre de reprendre son envol. Cette cage était née de nos divergences profondes dans la façon de concevoir la vie. Elle serait devenue, pareille à l'animal domestique qui, pour l'amour de son maître, oublie jusqu'à son instinct; ceci au bénéfice de ce qu'il croit être le rôle que son maître attend de lui. En pensant à cela, je voyais l'image d'une Catherine douce et aimante qui se serait détruite par oubli d'elle-même.

Déjà, lors des "aventures avec Pascal", elle était dépassée. Quelques personnes lui demandèrent le jour de l'enciellement : "Pourquoi a-t-il fait tout cela, qu'est-ce qui l'animait, qu'est-ce qui le motivait?" Je la voyais me regarder les yeux pleins d'amour et de tendresse en disant : "Demandez-le-lui, je n'en sais rien, il vous le dira mieux que moi..." J'ai le souvenir parfait de ces moments où Catherine exprimait de tout son être, souvent sans même le savoir, une attitude mêlée d'amour, d'affection, d'admiration même, mais avec tellement d'impuissance dans les yeux. Aussi, malgré sa bonne volonté, elle n'avait pas plus idée des réponses que ceux qui l'interrogeaient.

Je compris ce matin-là, dans la voiture, que mon avenir lui serait de plus en plus étranger. Quand, dans un couple, on devient peu à peu étranger l'un à l'autre, c'est – quoi que l'on en dise – la mort du couple qui est à prévoir. A fortiori s'il y a dans le couple une personne animée d'une passion profonde, cela se fera alors aux dépens de l'autre. Ne dit-on pas une passion dévorante? Le passionné n'est pas le seul à se faire dévorer.

Plus tard, Catherine m'informerait que malgré l'horrible douleur de notre brutale séparation, elle avait ressenti, les jours suivants, la sensation qu'un poids s'était levé. Elle avait la nette impression de redevenir elle-même, de réapprendre à compter sur elle et surtout de pouvoir à nouveau envisager la vie selon ses conceptions. Cela démontrait la réalité de cette cage qui l'entourait malgré elle et malgré moi. Avec le recul, je sais que Catherine m'a donné le maximum et sans elle, j'aurais peut-être réellement disjoncté. Nombreuses sont les personnes à qui je dois ce que je suis aujourd'hui, mais à Catherine je dois beaucoup. Elle a été là quand j'ai commencé à "jouer" avec "d'autres énergies"; elle m'a vu "monter" sans me comprendre, elle m'a vu m'écraser sans me comprendre, et dans un cas comme dans l'autre elle a été là... à mes côtés... sans me comprendre... Merci!...

J'ai passé la semaine entière à faire mon deuil et à prier pour Catherine. Sita m'a assisté avec tendresse et pour une fois, ne s'est pas montrée trop exigeante. Les clients ont compris que j'étais en train de traverser un désert et ils m'ont respecté avec affection. J'eus l'occasion de vérifier – comme le disent les sages d'Orient *et d'ailleurs* –, que quand on traverse un moment difficile, le meilleur remède est de servir l'autre. Certainement n'aurais-je pas vécu ce deuil aussi bien, si je n'avais pas eu à servir une clientèle très demandeuse de soins et d'attention. La deuxième semaine est un retour à la normale et tout ira pour le mieux à partir de là.

Re.Co.Naissance

L'été continue, les semaines sont bien remplies et tout se déroule bien. Je ne reverrai Florence qu'un mois et demi plus tard.

Sans nous connaître vraiment, nous avons l'impression, tous deux, de nous retrouver. Pas des retrouvailles de deux mois mais de très, très, longtemps. Nous passons des heures à nous regarder au fond des yeux... Aucun mot. Aucun geste. Juste un regard profond à travers "la fenêtre de l'âme". Jamais auparavant, je n'ai regardé une fille plus de deux minutes dans les yeux, mais là, il ne s'agissait pas d'une fille, mais de Florence. J'avais l'impression de retrouver une camarade de jeux. L'image de très jeunes enfants courant dans un champ rempli d'herbe et de fleurs; c'est le printemps, il ont tous deux les cheveux blonds et bouclés et leurs rires sont magnifiques. Ils sont frère et sœur et leur joie déborde de leur cœur. La vie les traverse, ils traversent la vie, et tout est splendide...

Bon, bon... Revenons sur terre! Certaines de mes rencontres passées verraient là le signe d'une vie antérieure commune. Je penche plutôt pour la pub Volvic avec les gamins qui gambadent sur les cratères auvergnats... Toutefois, l'un n'empêche pas l'autre!

Mon But? L'Aimer!

Petit à petit, une étrange relation s'installe entre nous. Nous parlons, jouons, rions ensemble réellement comme des enfants, de jeunes enfants. En même temps, il existe entre nous un profond respect de l'autre ainsi qu'une grande confiance réciproque. J'ai l'impression que chacune de mes ex-compagnes m'a formé, m'a appris, pour que je puisse un jour rencontrer Florence et, à travers elle, sublimer tout cet apprentissage. Elle n'est pas mieux que les autres. Elle est seulement celle avec qui j'ai une relation extraordinaire. Il n'y a pas entre nous de source de conflit, donc pas de conflit. Nous avons tous deux une intuition assez affinée et il nous est impossible de nous cacher nos humeurs. Si l'un de nous est

fatigué ou agacé, immédiatement l'autre agit en fonction. Si rien ne peut se faire sans un But clairement défini, eh bien, entre Florence et moi, le But, c'est de s'Aimer!

L'Amour consiste à accepter l'autre tel qu'il est. Mais encore faut-il que j'en sois capable, et si je ne le suis pas, encore faut-il que je me donne les moyens réels et concrets de le devenir. Mais que d'étapes individuelles sont nécessaires pour mettre la peur, le jugement, l'orgueil, l'avidité, le mensonge et toute mon histoire personnelle de côté. Des années et des années pour que j'accepte l'autre tel qu'il est, encore faut-il que j'ai déjà une idée relativement juste de ce que je suis. L'avantage entre Florence et moi, c'est qu'au-delà de cette étrange connexion que nous avons ressentie dès les premiers instants, nous avons tous deux comme colonne vertébrale un véritable désir d'évolution. Dans un couple, l'évolution s'accomplit à chaque seconde et il est facile de négliger l'autre sous prétexte de vie commune. Quand je mesure un peu la valeur qui est la mienne, je peux également mesurer la valeur de l'autre. Si je sais m'aimer et me respecter, il n'y a aucun problème pour que j'en fasse autant envers mes proches.

L'autre ne me doit rien! Après deux mois, comme après cinq ou trente ans, l'autre ne me doit rien! Il n'a aucun devoir envers moi! Par contre moi, je lui dois énormément! Voilà une attitude simple et efficace pour conserver la flamme du couple allumée. Il est clair que ce genre de comportement ne se décide pas uniquement avec la tête, mais elle peut s'en inspirer... Le jour où j'estime que ma compagne a des devoirs à mon égard, qu'elle doit accomplir certaines tâches pour mon bien-être, qu'elle doit se conformer à ce que j'attends d'elle, et tout ceci sans jamais un merci sincère et reconnaissant de ma part, ce jour-là, j'entame la lente agonie du couple! *On appelle cela les exigences...*

Merci d'avoir fait la vaisselle ce soir!

Merci d'avoir conduit durant 300 kilomètres!

Merci de me soutenir dans l'épreuve que je traverse!
Merci d'avoir repassé cette chemise!
Merci de m'avoir écouté hier soir!
Merci d'avoir passé l'aspirateur!
Merci de m'accueillir quand je rentre d'une journée éprouvante!
Merci! Merci! Merci! Merci! Merci! Merci! Merci! Jamais je ne dirai assez Merci!

Quand je dis ou pense "Merci", je deviens plus Vivant, je rends l'autre plus Vivant. Quand je considère que les choses vont d'elles-mêmes, je meurs peu à peu!

Rien ne va jamais de soi, excepté la dégénérescence!

4ème jeûne

L'hiver se termine et mon activité au centre n'est plus du tout la même. Je passe l'essentiel de mon temps à faire des salons d'exposition et à mettre au point un projet de communication à partir du dossier couleur que j'ai fabriqué. C'est la première fois que je reste dans la même entreprise après la saison et ce n'est pas facile. A cette époque, ma sensation d'être était encore très, très liée à l'acte de faire : la saison et ses 10 heures d'occupations quotidiennes 7 jours sur 7 au service des autres me donnaient vraiment l'impression d'exister.

Les salons commencent à m'écoeurer et j'en ai vraiment ras le bol d'avoir à dire les mêmes choses cent fois par jour, et à vendre, vendre et encore vendre les différents produits que le centre commercialise et qui permettent essentiellement de rembourser les frais de stand.

Pour Noël, Florence et moi organisons des fêtes de fin d'année originales : une semaine de jeûne dont les quatre premiers jours à randonner à travers le Lot et le Périgord sur plus de 80 kilomètres. Le jour de Noël, nous marchons 34 kilomètres et à l'arrivée de l'étape nous assistons, depuis la route et à travers les fenêtres de plusieurs maisons, aux préparatifs du réveillon ainsi qu'à l'arrivée

des invités. J'ai un superbe souvenir de cette rando et de ce jeûne en total décalage avec le Noël de nos contemporains. La nature était magnifique, on ne croisait personne et l'on se sentait bien.

Drôle de rapport, drôle de commission

Au début de l'année 1996, le centre V.H. est classé dans le "superbe" rapport de la commission d'enquête parlementaire sur les sectes. A diverses occasions, la gendarmerie locale a visité le centre et s'est renseignée sur l'activité. Ses rapports officiels n'ont jamais fait état de secte. Sita fait "des pieds et des mains" pour se faire extraire de la liste, mais rien n'y fait. Ma situation au centre me pèse, l'importance du travail estompait quelque peu notre affectif, mais le retour à un rythme ralenti, plus mon incapacité à mener à bien mes projets, raniment un relationnel toujours pas éclairci entre nous. La relation dominant-dominé continue et il est difficile de mélanger émotions filiales et rapports employeur-employé.

Comment faire un "looping" avec une voiture ?

Début février, je fais un tonneau avec ma voiture sur la route de Pithiviers. En tentant d'éviter une botte de paille que j'ai prise pour un bloc de béton et qui se trouvait à minuit, en plein milieu de ma voie par temps de brouillard. La R19 que je possédais à l'époque n'a pas supporté le coup de volant et l'arrière est passé devant lors d'un tête-à-queue. Le tout s'est terminé en tonneau sur le bas-côté.

A l'instant où j'ai senti dans mon corps que je ne contrôlais plus le véhicule, j'ai placé ma tête entre mes bras, serré les mains au volant et fait corps avec la voiture. Quand tout s'est arrêté, je me suis redressé, j'ai ouvert ma porte et je suis descendu. J'ai regardé la voiture, je me suis regardé, puis j'ai poussé le cri du planchiste *franchement crétin* qui vient de prendre une belle gamelle mais qui s'en sort nickel et avec le sourire. L'instant d'après, j'ai tout de même remercié qui de droit... Je n'en revenais pas de m'être

comporté dans cette voiture de la même façon que sur des skis ou sur ma Planche à Voile. Je me suis tenu avec force mais souplesse et j'ai vécu avec lucidité toute la cabriole. Heureusement que dans ce genre de situation, c'est le corps qui prend les commandes et non la tête. Une minute après, je me suis précipité sur la botte de paille car une voiture arrivait et je ne souhaitais pas la voir m'imiter.

Françoise, l'infirmière du centre, me dira par la suite : "C'est ce que l'on appelle prendre de la paille pour du béton..." Sita se contentera de me signaler qu'il y a certainement quelque chose à comprendre dans cet accident. C'est bien ainsi que je l'entendais mais je me gardais d'en tirer de trop faciles ou trop hâtives interprétations.

Sur le "cul"!

Fin février, j'apprends accidentellement, sur un salon, que Sita a décidé de se lancer dans une grève de la faim. Je lui en parle quelques instants plus tard et elle confirme. Je suis sur le "cul"! Je n'apprécie guère le principe de la grève de la faim et l'apprendre de la bouche d'une cliente me laisse perplexe.

Sur le même salon, une journaliste de radio vient l'interroger à propos de son activité. Tout se passe bien. Alors que les journalistes s'apprêtent à partir, elle leur "balance" avec hauteur à peu près ceci : "Attention aux commentaires que vous ajoutez, si vous dites n'importe quoi avec cette histoire de secte, je vous colle un procès"... La journaliste se retourne avec élan, lui demande pourquoi elle lui parle sur ce ton et l'invite à s'exprimer au micro sur ce sujet. J'ai entendu l'interview le lendemain aux informations de France Inter : "Actuellement se déroule à Paris, Porte de Versailles, le salon "Médecines Douces", mais attention!... Comme va nous le confirmer le reportage de notre journaliste, on peut y rencontrer au détour d'un stand des exposants recensés dans le rapport de la Commission parlementaire sur les sectes, comme

Madame Sita du centre V.H. que l'on écoute maintenant : ...”
Bien entendu, le montage était parfait. *Ce sont des “pro”...*
Contrairement à ce qu'elle avait annoncé, Sita était dans l'impossibilité de faire le moindre procès : ils ne l'ont pas accusée de secte, mais se sont contentés de citer un rapport officiel issu du Parlement.

“Sur le cul” une deuxième fois! Ma position émotionnelle m'empêchait de lui dire ouvertement ce que j'avais sur le cœur, mais des gaffes comme celle-là...

“Enfin un combat”

Une partie d'elle jubile de tout cela. Sita est un “Lion”, un vrai “Lion”! Je perçois parfaitement, d'ailleurs elle l'affirme plus ou moins à voix haute, sa satisfaction d'avoir de bonnes grosses épreuves à affronter, elle n'en sortira que plus rayonnante... Je ne mets pas en cause sa volonté de se voir retirer de ce pseudo-rapport visiblement réalisé à la va-vite par des crétins sans discernement chargés de donner à manger aux médias, mais quand on se bat pour de justes raisons, il est préférable de ne pas y mêler le désir d'avoir enfin un combat à se mettre sous la dent.

Quand j'ai envie de faire des projections émotionnelles parce que des énergies en moi demandent à s'exprimer, je préfère aller le faire dans des lieux spécialisés, avec des spécialistes. J'appelle cela le “défoulement virtuel” : dans un espace précis, avec des règles précises et dans un but précis. Cet espace me protège de la réalité. Il permet de corriger dans le virtuel ces forces mal utilisées qui me “rongent” quotidiennement mais sans me blesser. Les “psy” appellent cela le réel et le symbolique. Le sport a été pour moi source de défoulement virtuel. Si cela ne guérit pas, ça a au moins le mérite de permettre des relations sociales potables avec les autres. On peut voir cela comme une hygiène, pour me libérer des toxines de diverses natures. Pour qu'il y ait véritable guérison, il est préférable de revivre mes noirceurs avec un professionnel.

Pour en revenir à Sita, elle obtiendra tout de même quelques résultats : publicité gratuite et mensongère sur V.H. à la radio, impossibilité de faire le moindre procès, grève de la faim en plein Paris dans un Chrysler Voyageur pendant une dizaine de jours au cœur de l'hiver... Je relate subjectivement des événements qui concernent Sita, car ils ont été les déclencheurs de ceux qui viennent et me concernent. Juste avant la grève de la faim, je rassemble mon courage à deux mains et lui annonce que je ne la soutiendrai pas dans ce combat. Il est normal qu'elle désire se voir réhabilitée avec son centre, mais je déplore profondément et la méthode employée et certaines motivations que j'estime "guerrières". Sa réponse : soit je reste sur le navire et je soutiens le capitaine, soit je quitte les deux ! Pas d'entre-deux ! Elle est comme ça, Sita. En tout cas, c'est ainsi qu'elle était à ce moment-là. Je n'ai pas le moindre doute sur sa capacité à se remettre en question ; sa vie est un superbe exemple. Toutefois, certaines personnes ont besoin d'avoir le nez écrasé contre un mur pour se rendre compte que ce n'est pas la bonne direction. C'est dans la nature humaine de fonctionner ainsi, certains sont justes un peu plus excessifs que d'autres. J'écris cela avec d'autant plus de facilité qu'à l'époque de la Scientologie, je me suis éclaté une dent de devant sur la Planche à Voile, pour arriver à comprendre que j'étais dans une voie sans issue.

Les actes et les mots

Je rassemble dans une lettre détaillée mon avis sur son attitude et la lui remets avec ma démission. Il m'a fallu un concours de circonstances pour en arriver là, mais je dois bien reconnaître que cette démission est venue comme un soulagement. Mon instabilité, plus mon besoin d'air, plus notre relation "filiale", plus notre vie professionnelle, plus son caractère très incommode bien souvent, plus cette grève de la faim... Il y a un moment où il faut se réveiller

un peu et regarder les différents aspects de quelqu'un et pas seulement ses côtés positifs. A notre première rencontre, Sita m'avait dit à peu près ceci :

– Sers-toi de ton intuition et regarde les gens dans leurs actes et non dans leurs mots.”

Merci, c'est ce que j'ai fait! Cela a pris trois ans avec elle car l'émotionnel est un superbe filtre déformant. Sita a été pour moi un grand maître. Je sais aujourd'hui que l'autre n'est jamais, au grand jamais, responsable de ce que je vis. La vie me place à chaque seconde dans les meilleures conditions pour mon évolution et l'autre n'est pas la cause de mon inconfort, mais plutôt l'outil que ma destinée utilise.

Je quitte le centre et demande à Florence si elle veut bien m'accueillir quelque temps à Paris, autrement je retourne au Cap d'Agde près de Béziers. Je n'avais pas l'intention de recommencer comme avec Catherine en débarquant avec toutes mes affaires au domicile de Florence. Il était clair, pour elle comme pour moi, qu'il s'agissait d'une situation provisoire.

Quelques jours après, Sita commence son “chantage à la non-alimentation” et j'irai tout de même la soutenir à plusieurs reprises. *Elle, pas sa cause...* Florence et moi partons une semaine aux sports d'hivers et je revis.

S

CHAPITRE XII

UN REGARD NOUVEAU

Les “bonnes âmes”

A l'occasion de ce séjour à la montagne, une anecdote marque le tout début d'un changement dans ma relation aux autres. Pendant des années, j'avais plutôt adopté vis-à-vis des autres "l'attitude Sita" : ça passe ou ça casse... Je précise que Sita n'y est pour rien. J'avais déjà pleinement ce fonctionnement avant de la connaître ; je n'avais pas vraiment perçu que lorsque je pousse, tire, remue, secoue des personnes pour qu'elles évoluent ou se remettent en question, c'est efficace ! Mais les aimer au point de me calmer moi-même, de les écouter avec attention, de me taire plutôt que de raconter ma vie, de leur tendre les bras pour leur signaler qu'elles peuvent s'appuyer, c'est également efficace... C'est même très efficace ! C'est Florence, par une situation des plus anodines, qui me permettra de mettre réellement le doigt dessus. Elle skiait pour la première fois à l'occasion d'un stage animé par une thérapeute. Un matin, alors que nous partions skier, je lui propose de chausser ses skis dès les premiers mètres de neige pour éviter d'avoir à marcher sur une longue distance en les portant sur l'épaule. Elle me répond par la négative et comme je ne comprends pas ses raisons *et surtout que je ne les respecte pas*, je lui dis :

- Mais tu l’as déjà fait hier! Tu n’as pas de raison d’avoir peur! Il suffit que tu recommences aujourd’hui, c’est exactement pareil!
- Ce n’est pas parce que je l’ai fait hier que je vais le refaire aujourd’hui et je suis seule à pouvoir dire si j’ai des raisons ou non d’avoir peur!

Tout cela sur un ton ferme mais souple.

C’est à cette occasion, je crois, que j’ai réalisé que l’émotion et l’intellect étaient parfaitement séparés. Jusqu’à présent, je raisonnais l’émotion, je l’expliquais, la comparais, lui donnais tort ou raison. Jamais, réellement jamais, je n’avais essayé de voir l’émotion depuis l’émotion. Il y eut à ce moment un déclic. Je pris conscience les jours suivants que physique, émotionnel et intellectuel sont trois plans parfaitement distincts. Je croyais l’avoir compris mais je ne l’avais pas intégré de l’intérieur et pour cause... Je compris aussi que mon attitude autoritaire n’était pas juste. Au nom de quoi ai-je le droit de juger l’autre? La notion de jugement va bien au-delà du simple acte de critiquer quelqu’un à voix haute... Au-delà des mots, au-delà de la tonalité, il est souvent très facile de prétendre aimer l’autre tout en le jugeant. J’ai fait cela tellement souvent alors que “j’aidais” ou “assistais” quelqu’un. Le don est dénué de jugement, ceux qui débordent d’amour et de jugements ne donnent pas, ils échantent. Les églises ne sont pas les seuls endroits où l’on peut trouver des “mamies spirituelles pratiquantes” pleines de jugements et de critiques sournoises. Le New Âge avec ses idées post-soixante-huitardes, ses “gourous” du développement personnel et ses thérapeutes, aussi nombreux que leurs thérapies, sont également peuplés de “bonnes âmes” et de personnes débordantes “d’amour”.

Je comprends donc durant ce séjour à la montagne qu’aider, aimer, assister quelqu’un, c’est le respecter dans tout ce qu’il pense, ressent, dit ou fait. Car ce qui constitue une personne est principalement la somme de ces différents éléments. Aimer ne se fait pas

à moitié ou au tiers. Depuis lors, je commence à appréhender l'émotionnel chez l'autre et chez moi.

Défolement

Avril, je reprends mon ancien travail dans le rapatriement et les voyages m'aèrent l'esprit. Quand je ne voyage pas, je me défole sur un jeu vidéo que je me suis acheté pour Noël. Premier jouet que je m'offrais depuis mon soi-disant statut d'adulte et durant cette période, j'ai passé des heures et des heures sur cet appareil. Je sentais le côté défolement émotionnel et c'était très bien ainsi. C'est à cette période que j'ai commencé très, très légèrement à calmer mon "juge intérieur". J'avais bientôt 27 ans, je jouais des heures d'affilée aux jeux vidéo et j'assumais pleinement !

Quelque temps après, Florence part faire un stage dans les îles ; j'en profite pour aller rendre visite à mes parents. Je ne me souviens pas vraiment du contenu de nos échanges, mais me connaissant, je pense qu'ils ont eu droit à ma forte tendance à vouloir les faire évoluer, accompagnée comme il se doit du dénigrement de leurs habitudes sclérosantes. Toutefois, cette tendance était à chaque fois plus faible et ma prise de conscience lors du séjour à la montagne avait déjà bien calmé ce schéma. Ce dont je me souviens très bien par contre, c'est du livre que j'avais apporté pour cette semaine toulousaine.

"Fragments..."

Florence possède beaucoup de livres à vocation psychologique et spirituelle. Parmi eux s'en trouvait un intitulé "Fragments d'un enseignement inconnu". Assez volumineux, écrit en petits caractères, mais d'un contenu exceptionnel. Je l'ai lu en une semaine et n'ai plu pu, ensuite, regarder la Vie et ma vie de la même façon. Mes prises de conscience tiennent en cinq phrases :

- Si l'homme était conscient de sa situation, de la prison dans laquelle il est enfermé, il ferait tout pour s'évader!
- L'objectivité n'existe pas pour l'homme ordinaire!
- Un homme ne peut dépasser sa condition que s'il entreprend le Travail qui s'impose pour se construire réellement. Sans ce Travail, aucun résultat sérieux ne peut être envisagé!
- Un homme seul ne peut rien!
- L'homme n'a pas un "cerveau", mais trois!

De nombreux autres points capitaux m'ont beaucoup touché. Quand j'ai refermé ce livre, la première pensée qui m'est venue était : "Enfin un livre sur la condition humaine écrit par quelqu'un qui sait de quoi il parle!" La pensée suivante était : "Qui suis-je pour estimer que l'auteur sait de quoi il parle?" Je ne savais pas comment, ni pourquoi, mais je savais avec une tranquille assurance que ce livre exprimait la Vérité sur la condition humaine et sur son potentiel de réalisation. Une partie en moi avait reconnu le Vrai, de la première à la dernière page.

Je sais désormais que le Chemin de l'Éveil ne peut s'accomplir seul. Jusqu'à présent, je pensais un jour atteindre la Réalisation, par mes propres moyens. Je pensais que le temps, la maturation progressive, l'expérience et quelques rencontres au bon moment au bon endroit me permettraient d'avancer peu à peu vers la Libération. Ce livre et l'Enseignement qu'il propose me remirent "les pendules à l'heure". Je savais dès lors qu'un jour où un autre, je devrais rencontrer un Être qui m'accepte comme élève et que je reconnaisse comme Maître. Il ne pourrait en être autrement!

Je retourne à Paris et me rends compte petit à petit de l'idéalisation que j'ai faite de Sita et du pouvoir que je lui ai donné sur moi. Il m'eut été difficile, étant donné ma psychologie, de résister à une super-maman, qui allie la tendresse de la mère et l'autorité du père, qui témoigne régulièrement de ses succès sur le difficile chemin de la vie, qui affirme à qui veut l'entendre que c'est

l'amour qui la pousse à agir, le tout sur fond de quête spirituelle emplies d'aventures plus extraordinaires les unes que les autres. Je réalise peu à peu l'importance de la logique dominant-dominé et les notions de "bonne mère" et de "mauvaise mère" permettant de décortiquer les raisons de notre relation.

Overdose d'amour à quatre sous

Durant les mois qui suivent, je tourne nettement la page avec l'ambiance pseudo-spirituelle, New Âge, aimante, etc. Je n'ai jamais vraiment adhéré; "je faisais les salons" mais n'y fréquentais personne. J'entre dans une période de refus de tout cela : overdose d'anges, de chakras, de pendules, de boissons énergétisantes, de protections contre les ondes négatives, de reiki bon marché et de positivisme à quatre sous. *Ou d'amour à quatre sous!* Je découvre la colère... J'y prends plaisir et m'en réjouis. J'apprends à la ruminer contre des inconnus et cela me plaît. Je commence à ne plus aimer tout le monde. Enfin, je m'autorise la négativité (dans la tête, rien d'extérieur). Je me mets à lire, pendant les missions d'assistance, du Philippe Djian, et l'ambiance spéciale de ses romans me convient tout à fait. En apparence, j'amorçais là une belle régression, mais en réalité, il s'agissait du début d'un processus libérateur. D'ailleurs, alors que je laissais monter ma négativité, j'étais en même temps observateur de mes changements intérieurs.

Début juillet, je prends contact avec un thérapeute car je sens que la période de maturation de ma colère touche à sa fin et qu'il va bientôt falloir affronter la tempête. Depuis plusieurs années, je pratique l'auto-analyse et je commence sérieusement à en percevoir les limites. Je prends un premier contact, l'homme paraît très compétent, mais la méthode qu'il me propose ne me semble pas assez physique et trop axée sur la parole. J'ai une idée assez précise des moyens qu'il faudra mettre en œuvre pour que je lâche prise. Parler ne m'intéresse pas, recevoir des explications encore moins; je sais que l'émotion sortira par le corps ou ne sortira pas!

Fin juillet, nous déménageons pour prendre un appartement deux fois plus grand, et surtout ensemble. A partir de maintenant, je prends en charge les nombreux “papiers” que notre style de vie nous impose. Là aussi, une démarche de responsabilisation est à l’œuvre.

Septembre est là. Je ne donne pas suite à cette thérapie et la période de maturation se poursuit.

L’année se termine et malgré son vide apparent, je le sais, je le sens, un processus important est en cours dans les profondeurs.

S

CHAPITRE XIII

1997, ANNÉE DE L'ÉMOTIONNEL

Nous sommes au mois de mars et j'ai besoin d'aide! Je suis devant un "sans issue" et cela devient très inconfortable. Lorsque je me retourne sur le passé, je me rends compte que j'ai beaucoup appris de l'autre mais uniquement par discernement, par ouverture d'esprit. J'entends par là que je n'ai pris en l'autre que ce qui me convenait, sans réellement m'appuyer sur lui. Je n'ai jamais réellement demandé d'aide à quelqu'un. J'ai proposé mes services, j'ai demandé des services, mais toujours avec beaucoup de vigilance et sans réellement m'abandonner à la confiance. J'ai toujours estimé que je ne pouvais faire réellement confiance qu'à moi-même et que c'était très bien ainsi. Quand je cassais l'aileron de ma planche au large, je préférais rentrer en tirant ma planche pendant une heure au milieu du vent, des vagues et des crampes que de faire signe aux secouristes sur la plage qui, de plus, étaient tous des amis et se seraient fait un plaisir de me ramener. J'estimais que je m'étais mis dans cette situation par mes propres soins et qu'il était de mon ressort de m'en sortir seul.

Autre point capital : j'en ai plus qu'assez de faire le "yoyo" entre une motivation excessive au départ d'une activité et un ras le bol incontournable dès que le rythme décroît ou que j'estime avoir fait

le tour de la question. Mon côté caméléon me permet de m'adapter extrêmement vite à une situation, mais très vite également je m'ennuie et je ressens le besoin de relever un nouveau défi.

Autre aspect : j'ai depuis des années des tonnes de projets plein la tête et n'en ai pas réalisé 1 %. Je suis à la fois rêveur et créatif, je sens en moi la capacité technique de les matérialiser, mais rapidement j'ai une nouvelle idée, et voilà que je rêve à nouveau.

Le fruit est mûr

Durant le mois de mars, je commence à faire de violents rêves. Je finis par me sentir tellement coincé, aussi bien dedans que dehors, que je décide, quoi qu'il m'en coûte, de m'en remettre à quelqu'un de fiable au plus vite. Florence connaît un thérapeute et dès la première rencontre, je perçois sa compétence; j'ai immédiatement confiance en lui. Durant la première séance d'une heure, il ne se passera rien de particulier. Je suis allongé et je fais une hyperventilation à la manière du "rebirth". Dès la deuxième, Yves de son prénom, me propose ce qu'il appelle le "Pack". Il s'agit d'un long drap blanc en forme de sac, ouvert à une seule extrémité, dans lequel je me glisse entièrement jusqu'à la tête. Il me place des coussins sur le visage et se "met sur moi" en plaçant son bras autour et au-dessous de ma tête. Le but est de recréer le contexte de la matrice maternelle et donc de la naissance.

J'entre aussitôt dans une réalité totalement différente. A la troisième séance, la procédure est lancée. A ma grande surprise, l'émotion s'exprime malgré un mental qui ne se débranche pas (mais s'efface un peu). Le corps est également très sollicité; je le sens parfois réagir et même bouger sans que je l'aie souhaité, j'ai l'impression qu'il se rappelle. Ce qui me plaît dans cette méthode, c'est que c'est à partir du physique que l'émotion est rappelée; c'est exactement ce qu'il me fallait. En début de séance, je parle cinq à dix minutes de la semaine passée, de certains moments précis ou de

certains rêves mais nous n'entrons pas dans l'interprétation. Souvent, j'ai vu dans ses yeux qu'il comprenait parfaitement le déroulement qui était en cours et cela me suffisait. Après chaque "Pack", je lui fais part de mon vécu et nous échangeons là aussi quelques instants. Cette méthode est efficace et très concrète mais, comme pour toute thérapie, l'élément primordial est le thérapeute. De nature très calme et peu bavarde, Yves est quelqu'un de très efficace dans ses perceptions. Il a selon moi un troisième œil bien développé et à la fin d'un Pack il est capable aussi bien que moi, sinon mieux, de dire à travers quoi je suis passé. Il savait approximativement combien de temps j'avais eu à attendre pour naître alors que je ne l'avais pas encore demandé à ma mère. J'ai pu vérifier à chaque séance qu'il me percevait avec beaucoup de précision, ce qui lui permettait d'adapter ses gestes, son attitude et même ses mots à la réalité de chaque instant.

Rapidement, je me retrouve dans la vie, entre les séances, dans des états intérieurs très particuliers (que je ne décrirai pas ici), et je décide d'arrêter le travail dans le rapatriement pour me consacrer pleinement à la thérapie et à l'acceptation journalière de mes humeurs. J'ai l'étrange sensation d'être complètement perdu et ballotté au gré des changements intérieurs et en même temps, j'ai une totale confiance dans le déroulement de tout ce processus.

Un schéma qui décide pour moi

J'apprends que j'ai failli mourir à la naissance par étouffement et que cela m'a marqué très fortement pour les vingt-sept années à suivre. Au fil des séances, je découvre qu'un schéma bien précis s'est mis en place qui, depuis, décide pour moi dans de nombreux aspects de ma vie. Yves appelle cela la "toute-puissance". J'apprends peu à peu, avec étonnement, que c'est en réalité suite à une situation de très grande impuissance que cette procédure s'est mise en place. J'ai tellement senti l'impuissance et la mort proche juste

avant de naître qu'un mécanisme de sécurité s'est mis en place de manière à me faire croire que c'est moi qui déciderais de la mort si je le voulais. Ce mécanisme peut paraître étrange, mais c'est grâce à lui que, dans certaines situations extrêmes, on peut éviter le "disjonctage" partiel ou total, qu'on appelle folie. Plutôt que de devenir fou d'impuissance, je bascule dans la "toute-puissance" et par ce superbe mensonge, je me fais croire que je maîtrise encore la situation alors qu'elle est totalement désespérée. Le plus étonnant est de voir, au fur et à mesure du nettoyage de cet aspect profond, le nombre de situations passées dans lesquelles ce trait particulier a orienté mes choix ou mes relations. La plupart de mes comportements extrêmes en sport lui sont dus. A travers le sport et l'excès, je testais mes limites, mais comme ma limite était la mort, c'est à elle que je m'adressais avec arrogance, lui répétant sans cesse : "Tu as vu! Encore une fois, j'ai été plus fort que toi!"

Nombreuses sont les personnes qui, comme moi, sont "pilotées" par cet aspect caché de leur vie. C'est souvent le point commun des sportifs ou des aventuriers de l'extrême. Ils ont parfois une revanche à prendre sur la vie, parfois à se convaincre régulièrement qu'ils sont bien toujours les plus forts. Les caractéristiques se repèrent facilement, *quand on l'a vu chez soi (Ce qui est moins facile!)* Il s'agit souvent de personnes qui refusent toute forme d'aide car un jour, elles ont été profondément "trahies" (selon leurs croyances) par la vie ou par un proche qui, au moment de la situation d'urgence, ne les a pas soutenues. Dans mon cas, ma mère était inconsciente au moment où je côtoyais la mort; j'ai donc dû affronter ce drame seul. J'écris "ce drame" non pas que je sois à plaindre, mais parce que se sentir seul, au moment où l'on vit une épreuve terrifiante, fait partie des pires choses qui soient. De plus, l'enfant n'a pas le sens du temps; des heures d'enfermement et de contractions équivalent certainement à plusieurs jours pour un adulte.

Autre point qui caractérise ce trait particulier : énormément de colère et de rage profondément enfouis. Avant de basculer dans la folie, l'enfant se bat de toutes ses forces en utilisant tous les moyens à sa disposition. Ce n'est que lorsqu'il n'a presque plus d'espoir ou lors d'une brusque aggravation du contexte qu'il met en place ce schéma. Il existe d'autres systèmes de sécurité; celui-ci a été le mien. Tout le monde ne l'a pas aussi fort, mais tout le monde a plus ou moins cette "toute-puissance".

Très fort chez moi également était cette manie de vouloir toujours faire des projets dans toutes les directions. Ou alors de m'appuyer totalement sur un projet pour me sortir de la "merde" dans laquelle j'étais. J'ai vu que tout cet imaginaire se nourrissait de ma "toute-puissance". Par moments, ma vie quotidienne exprimait tellement l'impuissance que je m'évadais dans d'utopiques réalisations, alimentées par la peur de faire face, la peur d'accepter ma triste réalité profonde. Pas facile d'admettre que l'on est impuissant!

La merde, ça se transforme!

Je précise que je ne me suis pas sorti de la "merde". Beaucoup de personnes, qu'elles le reconnaissent ou non, sont aujourd'hui dans la "merde" et espèrent qu'un ministre, une loi, un ami ou même un miracle, les sortira de leur situation. Ce genre de miracles n'existe pas. Bien au contraire, je pense que le Miracle, c'est que la vie soit capable de faire preuve de suffisamment de patience pour me laisser des jours, des mois, des années dans mes noirceurs intérieures alors que je la maudis tous les jours de me faire vivre cela. Le Miracle, c'est peut-être également cette fantastique capacité à me mentir à moi-même malgré un contexte désespéré. J'affirme que la "merde" je ne m'en extrais pas, mais je la Transforme! Attendre tout de l'autre ou de la vie ne mène à rien! Par contre, m'aider de l'autre pour transformer ma vie dans de bonnes conditions peut mener à tout, même à Dieu.

Le problème – *s'il en est un* –, c'est qu'avant de transformer sa "merde", il faut la reconnaître, c'est-à-dire prendre le temps de voir le Gouffre entre mes projets imaginaires et ma vie quotidienne. Entre les idéaux de vie parfaite et la réalité banale au sein d'une entreprise, d'un quartier médiocre ou d'un couple boiteux. "Le malin" est admirable d'efficacité, car il peut même aller jusqu'à me faire croire qu'il n'y a plus rien à nettoyer, que le travail est fait, cela alors même que je patauge dedans dans tout ce que je pense, dis, et fais. Combien de gens aujourd'hui sont thérapeutes alors qu'ils ont encore l'émotionnel encombré de jalousie, de colère, d'ambitions, de frustrations et que leur relation au couple ou à leurs parents est encore des plus chaotiques. De toute façon, il y a toujours de bonnes raisons (de bonnes justifications) à la base d'une dispute ou d'un problème relationnel avec : père, mère, mari, enfant, voisin, patron, employé, présentateur télé, fleuriste, banquier, buraliste, concierge, gardien de la paix..., secrétaire..., ..., ... (*chien, chat, météo, téléphone, imprimante, sèche-cheveux, robinet, voiture, portemanteau, tiroir, agrafeuse, stylo, pince à linge, etc.*)

La vie est tellement injuste parfois!

L'intellect, un bel outil, mais un outil limité!

Certains mêmes considèrent que, parce qu'ils ont parfaitement compris l'interaction avec leurs proches grâce à une méthode ou à une théorie (souvent parfaitement valable d'ailleurs), ils ont réussi à déprogrammer leurs attachements. Encore récemment, j'ai entendu à la radio le "psy des stars" sortir de ses gonds pour une question de peu d'intérêt à mes yeux. On l'appelle Docteur tout de même... Je ne me permettrai pas de juger de son intelligence, de la finesse de son intellect ou de sa culture générale, à côté desquels je ne suis qu'un plaisantin, mais en ce qui concerne son émotionnel infantile et immature ainsi que "ses bons conseils", *non pas aux amis mais à toute la France*, j'émetts de très grosses réserves. Quoi

qu'il en soit, je souhaite bien du plaisir à ses clients (de toute façon, on a le thérapeute que l'on mérite et inversement).

Utiliser seulement l'intellect, aussi brillant soit-il, pour déprogrammer ses profondeurs, c'est bien mal se connaître. De ce que l'intellect comprend, le corps n'a que faire! Idem pour les émotions! Comprendre aide, mais résoudre un problème émotionnel par sa totale compréhension intellectuelle, certainement pas, en tout cas, pas pour l'homme ordinaire que je suis. L'émotionnel profond se règle depuis l'émotionnel profond! Si je suis allé voir quelqu'un comme Yves, c'est parce que je ne pouvais pas régler par l'intellect ce qui m'encombrait, sinon je l'aurais fait tout seul. Je ne paie pas un garagiste pour faire une vidange que je sais faire *sur la voiture*; ce n'est pas pour aller payer un thérapeute pour faire un travail qui serait à ma portée. Quand on a la mort comme support de provocation inconsciente, il y a peu de chance de transformer cela par la théorie. Les prisons et les cimetières sont remplis de personnes qui ont joué ce jeu dans leur vie quotidienne.

Pendant des heures et des heures et des heures, j'ai visualisé, de jour comme de nuit, à l'école comme dans mon lit, en bord de plage ou dans des magazines, comment il me serait possible d'accomplir un virage en planche à voile. J'ai détaillé tous les gestes, toutes les conditions. La main droite, la main gauche, le pied droit, le pied gauche, où se trouve mon centre de gravité à tel moment, puis à tel autre, où doit se placer mon regard, où je dois mettre de la force, où la finesse est indispensable, etc. Malgré tout cela, et beaucoup plus encore, quand j'étais sur ma planche, je finissais irrémédiablement à l'eau... Pourquoi? Tout simplement parce que s'il suffisait de tout comprendre à une manœuvre pour la réaliser parfaitement dans le réel, cela se saurait! Et cela se vérifierait sur le terrain!

Cet exemple tiré de mon expérience évoque la relation intellect/physique et après un acharnement exceptionnel, j'ai

atteint mon objectif, entre autre grâce à tout ce travail de visualisation et de réflexion dans la pensée et dans le symbolique. Quand il s'agit de l'intellect sur l'émotion, c'est dix mille fois plus impossible car le Malin n'a rien à craindre à dresser le corps pour exécuter une manœuvre physique. Par contre, si je touche à un seul de ses programmes de surface dans l'émotionnel avec un peu trop de détermination, je vois vraiment ce dont il est capable... Seul et avec l'intellect, je ne pouvais à long terme que me leurrer sur ma situation. *Je ne m'en suis d'ailleurs pas privé.* Quant aux programmes émotionnels profonds, ce ne sont ni des novices, ni des amateurs. Ils étaient là alors que je ne savais pas que je m'appelais Brice et que je dise : "moi je"; alors le mental et ses illusions thérapeutiques à leur égard, ils s'en moquent, ils ne s'en soucient pas le moins du monde et en règle générale lui rient au nez. La preuve?

La vie de tous les jours

Quand les pensées, les propos vont dans une direction et les actes quotidiens et même le contexte de ma vie vont dans une autre, c'est qu'il y a "anguille sous roche". Quand, il y a peu encore, je prétendais vouloir monter tel ou tel projet, alors que ma vie quotidienne était emplie d'impuissance et d'incapacité à concrétiser quoi que ce soit... c'est ce que j'appelle la preuve par la vie. Tout cela ressemble fort au clochard qui harangue la foule en criant : "Moi je n'ai besoin de personne, je m'en sortirai seul!" Le soir même, il se présente au "Resto du Cœur", le lendemain à la "Croix Rouge", le surlendemain, il téléphone de lui-même aux pompiers en se plaignant qu'un clochard traîne dans la rue pour qu'on le ramasse et l'emmène à l'hôpital (situation vécue) et fait quotidiennement la manche ou vit aux crochets de ses proches.

Il n'y a pas si longtemps, je me croyais adulte alors que j'étais logé – nourri – blanchi par l'armée ou dans le studio de mes parents ou chez Catherine (qui s'occupait de tous les papiers

administratifs et à qui je me contentais – *après plusieurs mois* – de donner simplement un chèque) ou dans les locaux de V.H. où “maman Sita” me louait quelques mètres carrés à bas prix. Aujourd’hui je le vois comme jamais, c’est la situation dans laquelle je me trouve et ce que je vis avec mes proches qui sont les vrais révélateurs de ce que je suis à l’intérieur. Tout le reste n’est que mots, illusion, mensonge, orgueil, peur, affabulation, etc., etc.! A qui?

A moi-même!

Derrière les apparences

Aujourd’hui, je détecte assez rapidement une personne “toute-puissante” ou un “menteur à soi-même”. Tout le monde ne se jette pas avec folie dans des vagues de trois mètres ou du haut d’un immeuble en parachute, ou comme James Dean du haut d’une falaise en voiture dans ce film qui porte très bien son nom... (*La fureur de vivre*). Certains sont très, très calmes. Ils ont des gestes très doux, une voix très posée, mais pour ce qui est de la colère qui guette derrière : bonjour les dégâts... A V.H., j’ai vu un personnage comme cela; il paraissait tellement calme qu’on se serait presque calmé à ses côtés. Alors que je l’invitais à s’installer sur un appareil, je le vis faire des gestes d’une telle violence, d’une telle démesure, pour simplement s’allonger sur une table, que j’en restai perplexe. J’ai vraiment cru qu’il allait casser la table, *elle aussi d’ailleurs*. Après, on s’étonne de pouvoir tuer à la suite d’une banale dispute... Par son geste, il s’est révélé et j’ai su à quoi m’en tenir. Hé oui! On n’est toujours trahi que par soi-même.

Je suis allé à la rencontre de la rage, de la colère, de la peur, derrière les apparences, et je peux dire que passer sa journée à faire le sage consomme des tonnes d’énergie. Je connais des personnes qui, par moments, ont de gros coups de fatigue, mais quand je vois le combat quotidien qu’elles mènent pour ne pas regarder leur

situation avec honnêteté, je trouve tout à fait normal que par moments, le corps “jette l'éponge”.

Quand je joue la personne posée, sereine, tranquille, alors que j'ai les doigts, les lèvres, les orteils, le dos qui bougent, *pas tous en même temps*... de manière automatique, je suis trahi. Autant alors observer puis accepter l'imperfection pour peu à peu, avec le temps, la corriger plutôt que de vouloir paraître ce qui n'est pas. Il est parfois utile que je me comporte comme l'idéal de vie qui est le mien, cela me permet de m'en approcher. Mais avant de l'avoir atteint, je dois prendre garde de ne pas me faire trop d'illusions sur ma réalité présente. L'énergie est trop précieuse pour la gaspiller à (*m'*)illusionner l'autre.

Des Héros comme moi

Je comprends aujourd'hui pourquoi les films d'action au cinéma m'ont longtemps attiré et ont autant de succès. Je pouvais admirer tranquillement, depuis mon fauteuil, un “super héros” à qui rien de mal ne peut arriver. Quelle que soit sa situation, il s'en sort toujours et le film n'est qu'une succession de miracles plus invraisemblables les uns que les autres.

– Enfin quelqu'un “d'in-crevable” qui vole d'exploit en exploit sans que rien ne l'atteigne!

– Enfin quelqu'un qui me ressemble!

s'exclame l'inconscient. Après, on s'étonne que la plupart des gens veuillent fuir la réalité par le cinéma, les jeux d'aventures et tout ce qui est virtuel en général. C'est quand même très rassurant de voir, même si c'est sur écran, quelqu'un à qui tout réussit. Ce cow-boy qui dégaine plus vite que ses trois adversaires avec un calme et une sérénité déconcertante, ce James Bond qui incarne l'élégance et la perfection dans tout ce qu'il fait, ce Superman qui arrête une locomotive lancée à pleine vitesse... Cette actrice que tous les hommes regardent avec désir, cette star qui symbolise à elle seule

tous les attraits de la féminité... Il y en a pour tous publics, pour les hommes comme pour les femmes. Cela n'empêche que toutes ces stars, qui se font prendre aux pièges de leurs illusions, ont toutes, à de très, très rares exceptions près, une vie personnelle "catastrophique". *Comme leur public ou pire.*

Il est excellent qu'au cours de l'enfance, je prenne appui sur des supports positifs; pendant le temps de l'apprentissage, c'est indispensable et même vital. Mais que dire d'un "adulte" qui ne rate pas un film de Stallone, de Schwarzeneger ou de Bruce Lee? Quand je me comporte comme un enfant immature, je suis un enfant immature! Quand je pense que la plupart des militaires sont les clients réguliers de ce type de films, en cas de conflit le choc va être rude. *Je pense au choc des désillusions.* Aujourd'hui, la maturité d'une personne s'estime à son âge physique; critère totalement obsolète si ce n'est pour évaluer ses performances physiques. Il y a trois maturités à prendre en compte, celle du corps, celle du cœur et celle de l'intellect. Elle n'est pas seulement un âge, elle est un état de conscience! Conscience de soi, conscience de l'autre, conscience de la vie! Les personnes âgées se plaignent de ne pas être suffisamment respectées par les jeunes générations; mais pour être respecté, encore faut-il être respectable... Quand les plus jeunes, qui veulent tout autant être respectés, rencontrent les plus vieux, on assiste à d'étonnants duels d'immaturité : les uns n'ont pas encore appris le respect, les autres ne l'ont toujours pas appris. Les uns comme les autres s'estiment dignes de respect. Qui sont les jeunes, qui sont les vieux? Qui est mature, qui ne l'est pas? Quand quelqu'un est obligé d'évoquer son âge ou son statut pour se faire respecter, c'est qu'il n'a rien d'autre à proposer.

Le cinéma d'action n'est pas seul responsable de mes illusions... Que dire de ces chefs d'entreprises aux "lourdes responsabilités" et médiatiquement reconnus comme le Tapie d'avant la chute. Que dire de ces politiciens qui ont le "pouvoir de changer ma

vie”?... Que dire de ces vedettes du sport de haut niveau? Que dire de ces faux gourous de la Scientologie et autres, etc.? Dans la réalité, Tapie finit “en taule”, les politiciens aussi, les faux gourous aussi. *Le tout malgré une justice délabrée.* Quant aux sportifs, ils sont, pour la plupart, toujours aussi limités vingt ans après leurs exploits, *s'ils ne sont pas morts ou sur une chaise roulante! ...*

Je ne juge pas mes anciens héros, d'autant plus que j'ai vu en moi Tapie, le faux gourou simple mortel, le politicien plein de mots vides, et le sportif limité. *Plus tous ceux que je n'ai pas encore vus.* Il suffit de voir le profil des héros pour connaître les faiblesses de leurs fans. Les jeunes filles d'aujourd'hui n'ont tellement pas eu de parents (de père) attentifs et nutritifs, qu'elles vont s'évanouir sur des balustrades à 15 mètres de leur chanteur préféré, dans des salles pleines à craquer, surchauffées et où la musique me ferait exploser les tympanes en quelques minutes. Jamais les chanteurs n'ont été aussi vides et sans voix, les textes aussi simplistes et stériles et jamais ils n'ont autant fait délirer les foules.

Le noisetier répète à chaque saison la même leçon

Le Manque! Voilà la réalité quotidienne que j'observe en moi et autour de moi aujourd'hui. Le manque de Reconnaissance, de Douceur, d'Amour, de Respect, de Clarté, de Courage, d'Échange, d'Espérance, de Dialogue, de Partage, de Charité, d'Estime, de Noblesse, de Finesse, d'Harmonie, d'Hospitalité, d'Humilité, de Patience, de Pardon, de Générosité, de Service, de Fraternité, etc. Tout cela manque! Tout cela me manque! Que suis-je sans ces nourritures de l'Être? RIEN! Ou tellement peu...

Pourquoi ai-je tant besoin d'admirer tout cela au cinéma, à travers un pantin à la solde d'un scénario facile? Pourquoi irais-je chercher tout cela chez l'autre? Tout simplement parce que cela me manque. Pourquoi admirer Bruce Lee? Parce que la puissance artificielle qu'il dégage sur écran virtuel me manque dans ma

réalité. Le jour où cette puissance est en moi, je n'ai que faire des cabrioles de Bruce Lee. Ce n'est que lorsque je suis vide que j'ai besoin de me remplir de l'autre. Le plus amusant... c'est que je ne me remplis pas du tout en faisant cela, j'oublie juste durant quelques minutes l'inconfort qui me ronge en arrière-plan. Une sorte de médicament anesthésiant pour mal-être chronique. Un jour, j'ai lu : "Il est insensé d'imiter. Même la ruine est préférable au fait de suivre les habitudes d'autrui". Sur le moment, j'avais trouvé ces propos excessifs. Aujourd'hui, tout cela me semble plus clair. Imiter ou mimer n'a jamais rien construit en soi excepté de l'éphémère et du périssable; par contre, faire en ayant réellement compris parce que je l'ai repensé par moi-même n'est pas imiter, c'est agir de même, c'est différent! Le résultat l'est aussi!

Pourquoi vénérer à ce point un Pape qui a bien mérité sa retraite comme n'importe quel vieillard anonyme? Pourquoi acclamer ces politiciens qui ne sont que masques et fausseté? Pourquoi idolâtrer à ce point un footballeur qui a comme seul mérite un centre moteur particulièrement développé et encore, dans un seul sport? etc. Tout cela est en réalité tout à fait "normal"!

Le noisetier, *arbre plein de sagesse*, répète à chaque saison la même leçon : "Seules les coquilles vides attirent les coquilles vides, tout comme seules les coquilles pleines attirent les coquilles pleines! Les identiques s'attirent!"

Petit exemple : l'ordinateur que j'utilise pour relater ce chemin de vie est équipé de ce que l'on appelle une "carte son" (il s'agit d'une carte électronique spécialisée dans le traitement du son et de la musique). Un jour, j'ai eu l'idée d'enregistrer en qualité digitale ce que j'appelle des sons limpides. J'utilisais pour cela trois petits "gongs" métalliques que je faisais vibrer à l'aide d'un petit marteau de bois. Quelques jours après, je reviens sur ces enregistrements et les écoute un à un. La restitution du son était parfaite mais un petit détail me laissait perplexe : la carte son est gérée par un

microprocesseur qui compte le temps en millisecondes ; de ce fait, quand l'enregistrement s'arrête à l'instant T, le son doit faire très précisément de même. Il s'agit de données digitales et il n'y a aucun écho possible après la fin d'un son, à la différence du "gong" original qui vibre encore bien après le choc initial même si l'oreille ne l'entend plus. Malgré ces données mathématiques, je percevais la continuité du son. J'étais en plein paradoxe ; ce n'était pas possible et pourtant je percevais un son très, très faible prolonger celui des baffles pendant environ deux secondes après celui de l'ordinateur. J'ai réfléchi, je me suis creusé la tête, jusqu'au moment où j'ai lâché prise. Je me suis dit que l'écho venait peut-être de mes oreilles, pourquoi pas ? Quelques instants plus tard, je décide d'aller dans la pièce voisine chercher une bouteille d'eau. Je venais de lancer un son et, en pénétrant dans l'autre pièce, je l'entends s'intensifier alors que je m'éloigne de l'ordinateur. Surpris, j'attrape rapidement la bouteille et aperçois les trois petits "gongs" à leur place sur un meuble. Je m'approche d'eux et réalise soudain qu'ils sont en pleine activité... Ils sonnent comme si je venais de les marteler avec douceur. Une petite lumière s'éclaire dans ma tête et je découvre bien malgré moi le principe de la résonance dans la matière.

Chaque fois que je lançais sur l'ordinateur le son correspondant à un des "gongs", ce dernier entrait en résonance, et lorsque l'enregistrement s'arrêtait sur un instant très précis, le "gong" continuait sa vibration et je le percevais depuis la pièce voisine. Je n'avais rien découvert d'extraordinaire et je pense que tout ingénieur du son ou musicien sait cela. Dans la matière, tout résonne en permanence et l'être humain que je suis n'échappe pas à cela, bien au contraire. Je suis comme le "gong", à la fois émetteur et récepteur.

Un autre arbre, *ami du noisetier*, dit : "Le plein attire le plein, le vide attire le vide mais aussi le vide attire le plein et le plein attire

le vide!” Décidément, on ne peut même plus faire confiance aux arbres pour discerner définitivement le vrai du faux... *A croire que tout est relatif.*

Pour en terminer avec ma psychologie et celle de mes contemporains, je dirais que la puissance intérieure existe. J’ai commencé à la pressentir peu à peu et aujourd’hui, elle semble se stabiliser. La toute-puissance est un mensonge, la puissance est réalité. Cette dernière ne peut s’exprimer véritablement tant que le mensonge règne. Il ne s’agit plus avec la puissance de relever les défis utopiques de la toute-puissance. Aujourd’hui, seul ce qui est à ma mesure m’intéresse. Il y a un super-héros en moi, mais les loopings, les sauts à ski et tous les risques insensés en général ne l’intéressent plus; petit à petit, le courage véritable s’éveille! Il est d’ailleurs intéressant de noter la nuance entre accomplir un acte héroïque et avoir du courage alors même que, souvent, aucune différence n’est faite entre ces deux termes. Tout un chacun selon le contexte est capable d’actes héroïques, alors que très peu de personnes sont aptes au courage. Sauter en parachute ou à l’élastique est très impressionnant et réveille souvent l’admiration chez les spectateurs. Il ne s’agit pourtant que d’actes très limités et exclusivement héroïques. Une fois debout sur le pont avec les pieds attachés et la foule en situation d’impatience, il ne faut aucun courage pour sauter; une seconde d’héroïsme suffira. Par contre, la mère de famille qui assiste à ce spectacle et qui se déclare absolument incapable d’accomplir cela, se lève tous les matins à six heures pour préparer le petit-déjeuner, habiller ses enfants, les accompagner, et ensuite démarrer sa vie de femme active. Et c’est tous les jours avec courage qu’elle affronte ce que la vie lui présente. Les personnes les plus évoluées et les plus méritantes sont rarement les plus exubérantes, la discrétion faisant souvent partie de leur attributions.

Jusqu'à présent, je vivais sous la pression d'un schéma prénatal qui – malgré son utilité du moment –, m'a empoisonné pour les vingt-sept années qui ont suivi. C'est un peu comme si une alarme d'incendie sonnait encore vingt-sept ans plus tard : bonjour l'humeur dans l'immeuble ! Nos sonnettes d'alarme sont constamment en alerte, jusqu'à ce que l'on allions consciemment les débrancher. Certaines sont accessibles seul ou par le miroir d'un ami. Celles qui sonnent le plus sont les plus inaccessibles et il est nécessaire de monter sur les épaules d'un spécialiste pour, enfin, les faire taire par soi-même ; l'autre ne fait jamais le travail, il aide à le faire.

Pour en finir avec toutes ces digressions, je dirais que, pour moi comme pour des centaines de millions de gens, la purification émotionnelle constitue pendant longtemps l'essentiel du chemin. Notre vie quotidienne le démontre. Compte tenu de cela, plus tôt c'est fait, mieux c'est !

Mais en réalité, il y a un temps pour tout !...

“L'Essen-ciel”

Quelques semaines après le début de la thérapie, j'ai senti intérieurement la nécessité d'avoir maintenant dans ma vie un Enseignement Spirituel Véritable, transmis par un Maître Véritable. J'ai tout à coup perçu intérieurement qu'il fallait que je trouve un Maître... Autant le livre évoqué précédemment (Fragments...) m'avait fait prendre conscience de la nécessité d'un Maître, autant là, la perception n'était pas de l'ordre de l'intellect. Quelque chose en moi affirmait avec douceur et profondeur : “Tu dois trouver un Maître”. Il ne s'agissait ni d'une voix, ni d'un ressenti, c'était là !... Lire des livres, “bricoler” avec la respiration, improviser des mantras et fabriquer des prières “perso” c'est sympa, mais arrive un moment où ne pas s'adresser, *là aussi*, à un spécialiste peut devenir dangereux. N'ayant pas l'annuaire des

Maîtres sous la main..., j'ai noté cette indication intérieure et me suis contenté de laisser la vie suivre son cours. Une semaine après, je trouvais un début de réponse à ce que "JE" cherchais.

Changement dedans, changement dehors

Depuis le retour d'Orléans, je revois quelquefois Sébastien mais notre relation n'est plus la même, parfois elle devient même conflictuelle. Il supporte très mal mes remarques et me reproche de tout remettre en question. Ma relation avec un autre ami (Michel) – dont je n'ai pas parlé jusqu'à présent –, change aussi. J'entretenais avec lui à peu près la même relation que Sébastien avec moi, à savoir : "transmission sympathique" de certaines vérités personnelles. Je ne désire plus ce type de relation car je vois aujourd'hui nettement leur manque de clarté de part et d'autre. Malgré les apparences, ces aides n'ont jamais été gratuites. Ce qui n'empêche que Sébastien m'a beaucoup aidé et que j'ai beaucoup aidé Michel. Jusqu'à présent, malgré le filtre intérieur, je pensais beaucoup à travers ceux que je côtoyais et c'était très bien ainsi. Aujourd'hui, je pense par moi-même (début de la maturité intellectuelle). Résultat : je ne peux plus considérer mes anciens amis et leurs propos de la même façon. Moi-même, je ne peux plus fonctionner de la même façon avec ceux que j'ai aidés. Il y a ceux qui comprennent et qui acceptent, et ceux qui supportent plus difficilement mon émancipation. Tout cela fait partie de mon chemin et s'avère bien naturel à la vue de la psychologie qui était la mienne en arrivant à Paris. *Voir précédemment ce que dit le noisetier.*

Aimer plutôt qu'aider

L'été 97 se passe bien et constitue une pause dans la thérapie, mais pas dans la vie. Nombreuses sont les anecdotes révélatrices des mouvements intérieurs au cours de cette période. Je ne les précise pas car ils ne parlent que de ma personne et je ne souhaite pas que qui que ce soit s'identifie à ce parcours personnel, pour juger des

épreuves qu'une thérapie présente. Par contre, il me semble intéressant de décrire le climat extérieur que j'ai rencontré.

Je peux dire que sans l'Amour de Florence, sans l'Amour d'Yves et sans le courage et la persévérance dont j'ai fait preuve, ce chemin n'aurait pu s'accomplir.

Très peu de gens sont capables d'être un soutien réel dans ces moments-là, car rares sont ceux qui peuvent accepter sans chercher à comprendre, sans chercher à rassurer, sans chercher à diriger, sans chercher à interpréter. Je n'ai pas peur d'avouer que, pendant neuf mois, j'ai eu deux béquilles d'une Qualité rare, Florence et Yves. Il ne s'agit pas de les idéaliser ; ils sont ce qu'ils sont, comme tous les autres. Il y a toujours autour de soi des gens de bonne volonté, c'est indéniable, mais on ne peut demander à l'autre d'être un soutien réel quand il ne connaît rien à cette expérience. Personne n'en est jamais assez conscient, mais la simple bonne volonté ne suffit pas. Quand vous êtes en difficulté intérieure et que vous tombez sur quelqu'un qui ne peut s'empêcher d'interpréter, d'expliquer, de rassurer, voire même de diriger ou de culpabiliser eh bien là, à cet endroit, vous découvrez ce que sont la solitude et la pitié. Un jour, j'ai téléphoné à une amie et dans la conversation, je lui apprends que j'ai un très fort torticolis et que j'ai du mal à tenir le téléphone. Je n'avais pas fini qu'aussitôt elle interroge : "De quel côté, dis-moi de quel côté, c'est important". Je réponds : "Du côté gauche", et elle réplique : "La gauche, c'est le côté féminin, c'est les émotions, il y a quelque chose que tu ne veux pas regarder de ce côté-là". J'avais beau très bien connaître cette personne, ainsi que sa tendance à tout interpréter (pour se rassurer...), là, je n'en revenais pas. Qu'est-ce que j'en avais "à faire" de ses explications ? Que valent les interprétations – fussent-elles parfaitement justes –, à côté d'un peu d'écoute et d'attention sincère ? Dans le cas présent, je n'attendais d'elle ni écoute, ni attention, heureusement pour moi.

A cette époque, je suis un peu las de ces personnes qui passent leur temps à interpréter des faits à partir de leur subjectivité totale, sans que je leur demande rien. Certains, qui ont le mot “amour” toute la journée dans la bouche, ont souvent elles-mêmes un sérieux déficit affectif. Il est plus facile de s’oublier en aidant les autres que de reconnaître ses propres manques. La pitié et les petits pouvoirs interprétatifs sont les outils d’un charisme très répandu. La Compassion, elle, n’habite que très, très peu de personnes. J’ai moi-même pas mal abondé dans le sens du “je t’aide”, mais aujourd’hui je préfère Aimer qu’aider. *En tout cas, je tends dans cette direction.* L’Amour est toujours aidant (surtout dans le silence), alors qu’aider est souvent désolant (surtout par les mots). Celui qui a pitié satisfait et nourrit une partie peu claire de lui-même dans l’acte d’aider; celui qui compatit fait don de lui-même pour le plus grand bien de l’autre.

Pendant que l’un parle, l’autre écarte les bras... Et si ce n’est pas physique, c’est au moins dans son attitude intérieure.

Les cheveux verts, l’haleine alcoolique

Je peux dire aujourd’hui, après avoir traversé mon propre désert (un de mes déserts), que peu de gens ont réellement la capacité d’accepter ce qui est. Je suis reconnaissant à la vie de m’avoir fait traverser cette solitude intérieure et extérieure car à travers elle, j’ai acquis plus d’humilité. Combien de personnes – parmi les très rares que j’ai rencontrées durant cette période – m’ont réellement compris? Aucune!

Tout ceci est – là aussi – parfaitement normal, les gens qui remuent leur merde font peur aux autres. Je n’avais pas les cheveux verts, l’haleine alcoolique ou des vêtements de clochard; malgré cela, par un superbe arrangement de l’inconscient, je n’ai jamais eu aussi peu de nouvelles de tous ceux que je connais que depuis que j’ai entrepris ce travail. Je suis le premier à avoir apprécié ce

paradoxe! Un homme mal entouré ou seul ne peut rien..., c'est valable sur de nombreux plans!

Je juge l'autre pour me rassurer sur mon propre compte

Par moments, j'aurais bien aimé, au détour d'une rencontre, d'un repas, me sentir compris et soutenu, mais quel soutien peuvent offrir des personnes à qui l'on fait peur? Combien de fois ai-je lu dans les mots détournés, les gestes et regard fuyants, le jugement de l'autre à mon égard; et combien de fois ai-je fait mine de ne rien percevoir? Merci de cette leçon... Cette peur est totalement inconsciente; je n'ai pas le moindre doute à ce sujet. Je juge l'autre uniquement pour me rassurer sur mon propre compte. Dire du mal de l'autre ou simplement considérer ses choix de vie avec supériorité est tout ce qu'il y a de plus rassurant. Le chemin de l'émotion est un chemin solitaire; celui du Divin l'est de même.

Dans notre société, la question du travail est primordiale et la plupart des gens ont une relation peu claire avec leur travail. Quand quelqu'un m'interrogeait à ce sujet, je répondais avec sincérité et sans provocation inutile :

– J'ai volontairement arrêté de travailler pour me consacrer pleinement à une remise en question. Je suis actuellement une thérapie pour régler des questions d'ordre émotionnel.

J'obtenais souvent un silence perplexe. Quand le silence n'était pas de circonstance, je pouvais lire dans les yeux tous les jugements, toutes les idées préconçues et toutes les peurs aussitôt refoulées que la réponse avait soulevés. Avec les proches comme avec les inconnus. Avec les "adeptes" d'un travail personnel comme avec l'homme de la rue. Certains insistaient pour combler au plus vite l'inquiétant silence :

– En temps normal, tu fais quoi?

– En temps normal, je change tous les 6 mois!... La dernière fois, j'ai fait ceci...

Ou lorsqu'il s'agissait d'un proche :

- Et qu'est-ce que tu comptes faire après?
- Je n'en ai pas la moindre idée, on verra en temps voulu!

Idéal pour obtenir une double dose de silence. Après quoi, en général, les questions "vides de sens" s'estompent très vite. Soyons franc : la plupart des gens posent des questions pour se rassurer eux-mêmes! Souvent, derrière la question, il y a mille jugements, mille inquiétudes déjà présents ou en attente de la réponse! La vérité n'intéresse que si elle est banale, ordinaire; l'inconnu dérange, l'inconnu fait peur! A plus forte raison quand celui qui marche dans l'inconnu est un proche. Pendant longtemps, dans les périodes entre deux boulots, je répondais en anticipant :

- Actuellement, je ne travaille pas, mais dans quelque temps je vais faire ceci...

L'autre était rassuré et moi j'évitais son jugement au prix d'un mensonge ou d'un arrangement de la vérité. Aujourd'hui, j'estime que les choses sont ce qu'elles sont, celui qui me pose une question "vide" pour boucher son angoisse devant ma situation ou par fausse politesse obtient "souvent" une réponse "pleine". *Voir à ce propos ce que dit l'arbre ami du noisetier?* J'écris "souvent" avec des guillemets, car tout est relatif. Parfois, je décide d'être confortable pour préserver l'autre de ses propres jugements à mon égard. Avant, j'arrangeais la vérité par peur d'être jugé; aujourd'hui, j'assume pleinement ma réalité – *maintenant que je me juge beaucoup moins* –, je me soucie plus de ce qui vit en l'autre. Parfois, je fais le Choix de mentir pour protéger l'autre de ses propres jugements et considérations inutiles. "Étonnamment", depuis que j'assume avec plus de tranquillité ce que je suis, les questions se font moins nombreuses. A croire que tout ce qui est en moi se matérialise à l'extérieur. Quand je me juge intérieurement, je rencontre des personnes qui me posent des questions dérangeantes

et orientées. Quand je ne me pose plus de questions dedans, il ne s'en pose plus à l'extérieur.

Lorsque le cas se présente et quand je le peux intérieurement, je choisis la réponse en fonction de ce qui est le mieux pour mon interlocuteur, mais sans déformer la vérité. Choquer ou mentir, pour le plaisir, ne mène à rien !

Celui qui n'attend rien n'est jamais déçu!

Fin août, je vais passer une semaine au Cap d'Agde avec mes parents et avec ma sœur. Cela se passe bien pour moi, mais je ne leur suis pas très confortable. Je m'affirme parfois avec un peu d'excès et même si les raisons sont bonnes, la forme l'est rarement. Dès le premier jour, je mets les points sur les "i" avec mon père car dès le premier matin, il m'entraîne malgré moi dans sa technique inconsciente du "non-dit". Mes propos sont justes et font immédiatement mouche. Au cours des autres journées, j'alterne entre le silence et l'excès et même si je reste un petit garçon conforme et très poli, je suis plutôt "rugueux" au cours de ce séjour. A l'occasion d'une "superbe perche" que je lui tends – suite à une question qu'il me pose –, mon père laisse sortir une parole de vérité :

– Tu sais papa, tu serais déçu de savoir ce que je pense de... *telle chose!*...

Il répond :

– De toute façon... déçu, je le suis déjà...

A mon grand étonnement... tout est resté stable à l'intérieur. C'était vraiment une parole de vérité et certainement pas une surprise, mais je ne pensais pas que l'entendre me laisserait de marbre. Même pas cette petite poussée de chaleur que le corps exprime à l'occasion d'une émotion, rien, strictement rien. Dans les minutes qui suivent, je suis surpris non pas de sa réponse, mais de mon absence de réaction. Mes parents ne comprennent rien à la

quête qui est la mienne et ils ne seront totalement fiers et rassurés que le jour où je m'assurerai de confortables revenus par mon travail. Aujourd'hui, je suis matériellement moins assis qu'eux et cela leur pèse. Que j'aie la faculté de sauter avec facilité d'une profession à une autre – alors que presque 30 millions de gens, dans ce pays, s'inquiètent régulièrement de leur avenir professionnel –, ne les rassure en rien. On m'a toujours dit qu'il ne fallait pas faire passer la charrue avant les bœufs, eh bien je fais passer ma réalité intérieure avant ma réalité extérieure. Chaque chose en son temps. En attendant, je gère au mieux le dedans comme le dehors.

Cela ne pouvait m'étonner que mon père soit déçu de son fils. Il a travaillé toute sa vie dans la même société, il a passé des années à se construire une superbe maison et il se passionne pour la voile en attendant la retraite. Je dis : "Bravo!" et je dis : "Merci!" Mais cette vie-là n'est pas la mienne. Mes parents ne m'ont jamais imposé une direction ou un métier particulier – *qu'ils en soient remerciés* –, mais cela n'empêche qu'ils ne me comprennent pas. Il n'est pas très confortable de répondre au collègue de travail qui demande de mes nouvelles que je suis une fois à Béziers, une fois à Avoriaz, une autre à Hyères, une autre encore à Paris, un jour à faire des sondages téléphoniques, un autre à "sauver" un jeune homme qui a le Sida, une autre fois à sillonner toute l'Europe dans des voitures ou des wagons-lits, un autre à fréquenter une "pseudo-secte" où l'on pratique le jeûne, puis un jour à y travailler... *Liste non exhaustive*. Comment répondre à l'autre quand soi-même on ne comprend rien?

Bientôt, j'atteindrai le confort financier qu'ils me souhaitent depuis longtemps, je le sais, je le sens (comme tout ce que j'ai pressenti avant), ils pourront se rassurer et peut-être même éprouver un peu de fierté. Ils l'auront bien mérité... *Et moi donc!*... C'est dans l'ordre des choses!

L'autre me blesse quand je suis pareil au gruyère

Je n'ai pas été blessé d'entendre la déception de mon père car je sais de l'intérieur que ce que je vis est juste. L'autre – à plus forte raison s'il est très proche –, n'est blessant que lorsqu'il y a doute à l'intérieur. Je suis décentré quand l'autre "tape dans le mille" à un endroit que je ne veux pas regarder. Si j'ai reconnu en moi l'endroit sur lequel il met le doigt, si en plus je l'assume pleinement en connaissance de cause, je ne peux être perturbé. S'il y a en moi une zone que je refuse d'assumer ou même de regarder, qu'à cela ne tienne... Je peux compter sur mes proches pour mettre "leurs pieds dans mon plat"... Plus je m'occupe de mes faiblesses et moins l'autre s'en occupe. S'il s'en occupe quand même, cela reste à l'extérieur et ne m'atteint pas car j'habite mon intérieur. L'autre pénètre en moi et me blesse quand je suis pareil au gruyère : plein de trous inoccupés. Si je me donne les moyens d'investir en toute conscience mes propres cavernes, l'autre reste dehors. De plus, quand j'accomplis ce travail de connaissance de soi, je bouche petit à petit mes nombreux trous et c'est peu à peu une véritable force qui croît dans le silence de mes profondeurs.

Une vie idéale, ça n'existe pas!

Une vie conforme et idéale, ça n'existe pas. Il y a bien trop de forces en jeu en chacun de nous et autour de nous pour qu'un seul puisse prétendre avoir trouvé la seule et unique voie du bonheur. Tout est mouvement, tout est éphémère et rien n'est facile ou gratuit. A l'intérieur de ce fantastique jeu, il y a de la place pour toutes les différences : Il y a ceux qui restent sur la plage et qui bronzent *tant qu'ils le peuvent*, et il y a ceux qui ont décidé un jour d'accomplir des loopings sur une Planche à Voile *parce qu'il savent qu'ils le peuvent* et qui passeront pour atteindre cet objectif par toutes les étapes nécessaires. Entre les deux, il y a le vendeur de beignets, le maître nageur, le plongeur, le baigneur, les pilotes

d'avions publicitaires, les enfants, les mémés, les pêcheurs, etc. Chacun sa légitimité, et si conformité il doit y avoir, c'est bien vis-à-vis de sa propre destinée.

Durant des années, j'ai été intolérant avec mes parents en voulant les "améliorer" alors qu'en échange, ils me demandaient d'être heureux, mais assis matériellement. Nous ne voyons pas la vie de la même façon et ce n'est plus très important pour moi. Moi aussi sans le dire, j'ai été déçu de leur incapacité à se remettre en cause mais je n'ai plus cette déception. Ils sont bien comme ils sont et j'accepte leur vie telle qu'elle est.

Comme dit le renard : "Celui qui n'attend rien n'est jamais déçu..."

Dernières longueurs

Septembre est là et je reprends la thérapie avec grand plaisir. Nous avons, Florence et moi, le souhait de déménager, mais je ne me sens pas prêt et nous reportons à plus tard. Petit à petit, je me sens plus posé dans ma relation aux autres. Je découvre en moi une fermeté insoupçonnée ainsi qu'une meilleure ouverture à l'autre. Ma "toute-puissance" en a pris un sacré coup et je passe par des moments plus longs de confort intérieur. J'ai sorti beaucoup de rage et de colère et j'ai fait de nombreux rêves très explicites. Dans la journée, par moments j'ai peur, par moments j'ai froid, par moments je suis petit, par moments je suis faible!

Je n'ai aucune nouvelle directe de Sita, mais je reçois un mailing envoyé à tous ses clients sur lequel il est inscrit dès les premières phrases : "le combat continue" ou "la bataille continue". Ceci me rassure sur son appétit "guerrier". Ce qui n'empêche pas que le programme présenté sur le mailing me plaise beaucoup. Je ne vois pas Sébastien non plus. Il ne comprend toujours pas pourquoi je vais voir un thérapeute; il estime que je n'en ai pas besoin et compte tenu que je n'ai ni envie de me justifier, ni envie de le

convaincre, je préfère pour l'instant qu'il suive son chemin et moi le mien. Il est bon parfois de savoir prendre de la distance. Cela fait plusieurs mois que je n'ai plus élaboré le moindre projet loufoque. La créativité est toujours là, mais elle est séparée de l'illusion, d'un projet révolutionnaire. Il faut dire que cela fait six mois que je me regarde en face à face, en faisant les montagnes russes intérieurement.

Novembre... le vide! Je fais le constat de mon impuissance et je l'assume! Je fais le constat de ma dépendance envers les autres et je l'assume! Par moments, j'éprouve de la peur et je l'assume! Parfois, je me sens petit et fragile et je l'assume! Je sens que j'ai moins de force physique et je l'assume! J'éprouve un recul général vis-à-vis de mes certitudes passées et je l'assume! J'ai l'impression d'être au fond du trou mais j'y suis "bien". Je n'ai jamais été aussi serein et pourtant, j'ai l'impression de voir la vie du fond d'un puits. Je suis dans le puits mais je n'y suis pas mal; j'accepte tout ce qui se présente avec calme. Je sens le vide mais je commence à pressentir qu'il est plein, encore quelques semaines et le plein et le vide ne feront qu'un.

Fin novembre, début décembre, je fais plusieurs "pack" très confortables avec Yves. Je ressens un vrai plaisir à "naître". Du début du processus à sa fin – au moment où je sors –, je suis très confiant, très prudent, mais ma détermination est totale. J'accepte tout ce qui se présente, mais rien ne m'empêche de naître car je sens la puissance dans tout mon corps. Je n'ai aucune colère et même lorsqu'il s'accroche à mes chevilles au dernier moment pour symboliser "le fil à la patte", je le laisse faire avec douceur et il lâche de lui-même. Je n'ai besoin ni de m'énerver, ni de m'affoler, ni de dire à l'autre comment j'attends qu'il se comporte avec moi. Ma sécurité est intérieure et l'extérieur s'adapte.

Guéri?

Début décembre, Yves m'annonce que, pour lui, je suis guéri. Sur l'instant, je suis surpris et la nouvelle me laisse perplexe. La semaine suivante, les "pack" se déroulent avec une belle fluidité et j'y prends plaisir! Je lui demande s'il est sérieux quand il me dit guéri et il confirme tranquillement avec le calme qui le caractérise. Je sens en effet que mon énergie a changé, comme si j'étais branché sur un autre type de batterie. Je commence à avoir de nombreuses petites activités variées dans la journée et je ne me sens plus seul comme un animal en cage. Je ressens le besoin de faire un bilan et commence cette biographie le 8 décembre en me disant qu'à l'avenir, je ferai mon possible pour terminer un projet que j'entreprends. Je prends conscience, mieux que jamais, qu'il est préférable de ne rien commencer plutôt que de s'interrompre au premier obstacle ou de passer à un autre projet. Je commence à prendre plaisir à tout ce que je fais et je renoue avec les éclats de rire qui m'habitaient durant les années précédant mon arrivée à Paris. J'ai envie de jouer, et je me sens joyeux de l'intérieur. Je ressens le besoin de donner aux autres mais d'une tout autre façon. Je n'ai aucunement envie de courir après qui que ce soit, car je sais maintenant que ne peut être aidé que celui qui le désire vraiment. *Plutôt rare!* Cela me fait drôle, car cela fait neuf mois que des autres : "Je m'en balance!" Yves me dit que maintenant, je deviens peu à peu nutritif. Il entend par là qu'étant suffisamment structuré intérieurement, je peux être un soutien pour d'autres si je le souhaite.

Le test des enfants, le test des parents

Je passe Noël chez une des sœurs de Florence, mère de quatre enfants, et ma relation à eux est vraiment différente. Je n'étais pas chez elle depuis trois minutes qu'une de ses filles âgée de six ans me saute dans les bras avec élan s'écriant le sourire aux lèvres : "Toi, t'es

mon papa!”... Le plus étonnant, c’est que j’ai immédiatement accepté et joué le rôle qu’elle attendait. Auparavant, elle gardait entre nous une distance respectable et je ne m’en plaignais pas car je ne me sentais pas à même de répondre à sa demande. Au fil des mois, elle s’est rapprochée, jusqu’à ce jour de Noël. Je comprends mieux l’attente des enfants, leurs besoins, et je commence à sentir que je peux leur donner ce qu’ils souhaitent : avant tout, de l’Amour et de l’attention. Je le peux d’autant plus que ma fermeté intérieure est plus forte et quand je dis non, c’est tout de suite beaucoup mieux entendu. A croire qu’être allé rencontrer l’enfant qui m’habite me permet aujourd’hui d’avoir un contact plus profond avec les enfants extérieurs.

Le test avec les enfants est révélateur ; jusqu’à présent, je les appréciais mais il existait en moi une résistance mal définie. Il n’y a pas si longtemps encore, quand un enfant se plaignait ou gémissait, j’abordais cela avec l’intellect en me disant qu’il avait le droit de se plaindre mais qu’il n’en était pas moins très désagréable ; je prenais sur moi. Depuis Noël, je me sens toujours touché en profondeur quand je croise un jeune enfant dans la rue ou dans un bus. Parfois, il se plaint et j’entends sa plainte avec sensibilité. Parfois, il éclate de rire et j’ai l’impression d’entendre chanter dans mon cœur.

Entre Noël et le Jour de l’An, je descends à Toulouse pour aider mes parents à convoyer le nouveau bateau qu’ils viennent d’acheter. Et à ma grande surprise, tout est différent à l’intérieur. Ils n’ont pas changé, ils sont exactement comme avant, mais cela ne me pose plus aucun problème. Quand ils disent des choses qui me paraissent fausses ou excessives, je ne dis rien. J’entends mais ça coule sur moi, il n’y a plus d’adhérence. Autant j’étais rugueux la fois précédente, autant là, je suis parfaitement “conforme”. Le plus étonnant, c’est que le Brice “réactif” est toujours là ; il est encore présent mais je ne lui donne pas d’énergie. C’est une sensation très

particulière; je vois tous les endroits où je pourrais réagir et pourtant rien ne sort, car cet aspect de ma personnalité n'est pas alimenté, il n'y a pas d'énergie pour lui. Un matin, je me suis levé et la première chose que ma mère m'a dite après le bonjour c'est : "Cette nuit, ils ont encore brûlé des voitures dans les banlieues comme la dernière fois, etc." Je crois que j'ai répondu : "Ah bon!..." et je suis allé faire chauffer l'eau chaude pour la boisson du matin. Mon père a embrayé sur le sujet et alors que je les regardais tous les deux en les écoutant, je maintenais un silence des plus nutritifs. *Nutritif pour moi.* J'ai été surpris de pouvoir vivre cette tranquillité intérieure alors que je ne m'isolais pas d'eux. Je n'étais pas enfermé dans mon silence; j'étais réellement avec eux, mais je n'avais rien à ajouter à ce type de conversation.

Le dernier soir, j'ai répondu à mon père une chose juste, mais pas sur le bon ton. J'en ai aussitôt pris conscience et cinq minutes après, je suis allé lui demander de bien vouloir m'excuser de l'inutilité du ton qui avait été le mien. Quelques minutes après, nous étions chez ma grand-mère qui ne se nourrit plus que de négativité à forte dose (télé, voisins, ragots de quartier, histoires de famille, etc.), ce qui fait d'elle une "morte vivante" et, après une brève visite de trente minutes, je sentais que mon intérieur commençait à se fatiguer. Quelques instants plus tard, alors que nous roulions vers l'aéroport, j'ai de nouveau demandé à mon père de bien vouloir m'excuser pour le ton déplacé; il a répondu tranquillement qu'il ne m'en voulait pas et que de toute façon, il était habitué. *Ma mère et ma sœur font souvent très fort.* Je lui ai signalé qu'à l'avenir – en ce qui me concerne –, je souhaitais ne plus avoir un ton ou des propos inutilement blessants.

La visite rapide au sein de ma famille s'est donc terminée à l'aéroport de Toulouse-Blagnac et après les avoir embrassés – alors que je franchissais les contrôles de sécurité –, je réalisai en silence que jamais je ne les avais autant aimés. Mon attente avant

l'embarquement dura quarante-cinq minutes et pendant ce retard imprévu, je mesurai tranquillement, dans le silence de ma solitude, le chemin parcouru dans ma relation à eux depuis mes premières tentatives de les transformer. Je prenais enfin la mesure – alors que le chemin est encore long –, que la seule personne à transformer, c'était moi, et un certain chemin avait déjà été accompli. Mes parents sont parfaits comme ils sont! Leur vie n'est pas la mienne! Je suis très reconnaissant de l'amour et de l'attention qu'ils m'ont portés. Je tiens certainement de mon père la confiance naturelle dont mon corps a toujours témoigné à l'égard de toute situation, entre autres du fait qu'il m'ait mis très tôt entre ses jambes pour m'apprendre le ski. Quoi de mieux qu'être entre les jambes de son papa pour affronter la crainte du tire-fesses avec sérénité? Ma mère, quant à elle, m'a toujours soutenu inconditionnellement, m'a toujours nourri de son affectif et certainement lui dois-je une bonne partie de la confiance intérieure qui m'habite maintenant, même si elle, pour sa part, est toujours habitée de nombreuses peurs.

La première nourriture que demande un enfant, c'est l'attention de ses parents. Aujourd'hui comme hier, je bénéficie de cette nourriture et malgré toutes nos différences, je mesure quotidiennement qu'ils m'ont largement donné l'essentiel. Chaque fois qu'ils me solliciteront d'une manière ou d'une autre à l'avenir, je m'efforcerai d'être le plus confortable possible pour notre bien commun.

Enfin séparé!

Début janvier, je retrouve Yves et lui raconte différentes situations qui se sont présentées durant les fêtes et, suite au passage sur le terrain, nous concluons ensemble qu'une partie importante de mon passé ne m'encombre plus pour l'avenir. Le 8 janvier, j'ai Sita au téléphone pendant plus de 90 minutes et nous avons un

superbe échange. Nous faisons le point sur ces deux années écoulées depuis ma démission de V.H. et j'ai l'impression que sa voix est différente et que quelque chose en elle s'est un peu calmé. Je me sens parfaitement séparé d'elle, mes propos ont été clairs et aucunement entachés par cet émotionnel qui a perturbé notre relation durant de nombreuses années. Je mesure là aussi la réalité de ma transformation, car Sita été la cible de très nombreuses projections.

Cette année 1998 démarre sous un ciel nouveau, un certain travail se termine, mais dès à présent un autre Travail commence.

S

CHAPITRE XIV

LA RENCONTRE

Petit récapitulatif

Cela fait maintenant un an que je ressens la nécessité intérieure d'entreprendre un véritable travail spirituel avec un Maître Vivant, au sein d'un Enseignement Vivant. Autant j'avais envisagé la chose intellectuellement plusieurs années auparavant, autant sa nécessité intérieure s'est présentée à moi de façon intérieure... Quelques jours après cet Appel, – alors que je me promenais à la FNAC –, j'ai été attiré par un livre présent au milieu de centaines d'autres et dont le titre semblait résumer à lui seul ma situation du moment : "La Psychologie Spirituelle". Je venais d'entreprendre depuis peu ma psychothérapie et dans le même temps, le besoin d'un Travail véritable résonnait en moi comme jamais. (Voir "L'Essen-ciel"). Je le parcours rapidement et découvre sur plusieurs pages des schémas, des tableaux et surtout des termes que j'ai déjà rencontrés ailleurs. Je continue l'effeuillage, arrive aux dernières pages, et constate la justesse de mon impression : d'autres livres sont présentés qui décrivent avec précision une certaine Voie Spirituelle. Je réalise, à ma grande surprise, que le livre que j'ai dans les mains fait référence de façon très claire à l'Enseignement présenté dans

“Fragments d’un enseignement inconnu” de M. Ouspensky (Voir “Fragments...”). Ce livre est le récit de huit années de Travail passées par Ouspensky auprès d’un Maître appelé Gurdjieff. Ces deux individus sont maintenant décédés depuis un demi-siècle, respectivement en 1947 et 1949. Mon étonnement est d’autant plus fort quand je découvre l’existence de plusieurs livres écrits par une personne présentée comme un Maître contemporain comparable à Gurdjieff, Ouspensky, Aurobindo, Krishnamurti, Idries Shah, et de ceux que l’on appelle “Les Maîtres de Sagesse”. Intrigué, étonné, j’achète ce livre et le lis dans les deux jours qui suivent. Depuis, je me suis procuré quelques ouvrages supplémentaires, j’ai pris contact avec l’école qui sert de support à cet enseignement, ma culture et mon désir d’engagement se sont affinés. Mois après mois, malgré l’alternance des “activités sportives” par lesquelles ma thérapie émotionnelle me faisait passer, *essentiellement spéléologie et plongée sous-marine*, je sentais que mon besoin d’Être arrivait progressivement à maturité.

Confiant ?

Avril 98 : Faisant suite à ma demande, je me rends à un stage de cinq jours durant lequel je vais établir un premier contact avec cet enseignement et avec les personnes qui le dispensent. Je ne sais rien de ce qui m’attend, ni du lieu, ni des personnes. Je ne me déplace pas par plaisir ou pour accomplir n’importe quel acte commun de la vie ordinaire, mais pour trouver un Être capable de me guider, de m’éclairer, sur un chemin que très peu de personnes empruntent et que la quasi-totalité de la planète ignore. Je ressens une très légère appréhension, mais en même temps, la confiance est là.

Cette confiance provient essentiellement de l’observation du temps qui s’écoule. Le futur se fabrique au présent et ce dernier porte les fruits du passé. Quand je prends le temps de me retourner pour observer le chemin parcouru, je vois un dessin prendre forme.

Dans l'apparent chaos des situations et des rencontres, un fil directeur se déploie à l'arrière-plan. Une trame se tisse, une trame s'est tissée. C'est à partir d'elle que j'estime, j'évalue ce que le futur me prépare. Il ne s'agit pas d'intuition ou de divination, mais de constatation. Je suis confiant face à l'inconnu car je m'appuie sur ce qui m'est connu. Ma vie a pris une certaine direction depuis quelques années et il est logique que je sois amené à rencontrer des personnes et des situations en rapport avec cette direction. Cela dit, je prends chaque jour un peu plus conscience que ce n'est pas moi qui tisse la trame. Alors certes, j'ai confiance, mais la vie n'est-elle pas pleine de surprises? Dans le pire des cas, je me suis trompé d'adresse et je n'ai plus qu'à rentrer chez moi pour me mettre en quête d'un autre enseignement.

La Rencontre

Après plusieurs centaines de kilomètres sur routes et autoroute, j'arrive sur place en début de soirée. Je pénètre dans une belle propriété et suis la signalisation qui conduit au parking. Une fois le moteur enfin réduit au silence, je descends du véhicule et rencontre une personne qui, visiblement, m'a précédé de quelques instants. Je lui demande de me rassurer en confirmant que je me trouve bien là où je crois être. Comme c'est le cas, je me félicite d'avoir franchi cette première étape avec succès. Nous nous dirigeons vers l'entrée d'une belle demeure qui – à première vue et dans l'obscurité – semble très bien entretenue. L'odeur de la nature m'est devenue tellement inhabituelle à Paris que j'ai l'impression que le lieu a été parfumé. Une petite rivière coule à quelques mètres et sa douce mélodie est accompagnée par le cri de quelques oiseaux de nuit. Je m'amuse de quelques pensées d'humour qui suggèrent que, dès à présent, j'ai trouvé un petit coin de Paradis... Mon guide me demande de patienter entre deux portes, le temps qu'il prévienne une personne susceptible de m'accueillir. Après quelques

instants, la deuxième porte s'entrouvre et je suis accueilli par la correspondante que j'avais eue au téléphone lors de mon inscription. Elle me conduit aussitôt à la chambre que j'occuperai pour les jours à venir. J'entends sur ma droite un agréable chant accompagné par un petit groupe de musiciens, mais nous prenons sur la gauche. La décoration est superbe. De nombreux tableaux de différentes tailles et d'une grande beauté recouvrent presque tous les murs. Je croise différentes personnes que je salue d'un sourire et me laisse conduire à travers portes et couloirs jusqu'à ma couche. Dans la chambre, deux personnes jouent de la guitare avec calme et douceur. La mélodie est des plus apaisantes et à défaut d'oreille musicienne pour évaluer la qualité de l'instrumentiste, je me contente de l'agréable sensation que procure le son. Mon accompagnatrice propose de me guider sans plus attendre à la cuisine où un repas me sera servi. Nous faisons le même parcours en sens inverse et j'en profite pour scruter de nouveaux détails qui m'ont échappé à l'aller. J'aperçois une salle d'étude et de lecture, une pièce qui rassemble plusieurs ordinateurs, un secrétariat, ainsi qu'une vitrine dans laquelle je reconnais quelques-uns des livres que j'ai commandés. Nous passons devant l'entrée, croisons de nombreuses personnes puis dépassons le petit groupe musical qui joue dans une grande salle :

*“Viens, viens, qui que tu sois,
infidèle, religieux ou païen, peu importe.
Notre caravane n'est pas celle du désespoir,
viens, même si tu as rompu mille fois tes promesses.
Viens, viens quand même, viens”*

Mevlana RUMI (je l'apprendrai plus tard)

et terminons notre parcours dans une grande cuisine. Durant la traversée, j'ai salué toutes mes rencontres en espérant qu'elles se souviendraient mieux de mon prénom que moi du leur. Elles sont

souriantes, agréables, accueillantes et en même temps suffisamment naturelles pour que je pressente l'authenticité derrière leurs gestes et leurs sourires. Depuis la petite enfance, je tire beaucoup d'informations de ceux que je rencontre, de leur visage, de leurs mouvements ou de leurs mots. Pour l'instant, aucune de mes rencontres ne semble vivre intérieurement une réalité opposée à celle que je peux percevoir de l'extérieur.

Une assiette m'est servie, ainsi qu'à ma rencontre du parking. Tout en répondant aux diverses questions qui me sont posées sur la façon dont j'ai découvert cet enseignement, je commence le dîner. Les yeux de mes interlocuteurs sont grands ouverts et je perçois un intérêt véritable de la part de ceux qui m'interrogent. Il ne s'agit pas de ce type de questions éphémères dont le contenu s'évapore à peine a-t-il été formulé, ni même de celles dont on n'écoute pas la réponse car une autre a déjà pris le relais; ils souhaitent véritablement me connaître et savoir ce qui m'a amené ici parmi eux. Bavard que je suis – *ou du moins que certaines parties de moi sont* –, je me prête au jeu (*je*) avec grand plaisir. Surtout, ne jamais rater une occasion de parler de soi, à plus forte raison si plusieurs oreilles attentives se penchent sur mon cas, le sujet est tellement passionnant... Tout à coup, le regard des trois personnes qui m'entourent se tourne simultanément vers l'entrée de la cuisine. Surpris par la synchronicité du mouvement, je me tourne à mon tour et constate – à ma grande surprise –, la présence à nos côtés de celui qui est présenté dans les livres comme le Maître de cette École. Je me lève aussitôt, prends la main vigoureuse qu'il me tend et alors que je le regarde droit dans les yeux tout en serrant sa main, je ne sais comment ni pourquoi, je sens nettement que c'est la première fois que je rencontre un tel Homme. Certes ma subjectivité est grande, certes je suis plutôt d'un naturel confiant, certes j'ai facilement tendance à croire les choses telles qu'on me les présente, mais tout de même... Nous sommes restés immobiles

main dans la main et yeux dans les yeux environ quatre secondes et alors que notre première *entre vue* s'achevait, une pensée issue de mes conversations avec Florence me vint à l'esprit : "Là... Il y a Quelqu'un!..." Véritablement, un Être habite et anime ce corps, et non comme pour nous autres un germe d'Être. *Encore que lorsqu'il s'agit d'un embryon, ça n'est déjà pas si mal...* Durant la poignée de main, quelque chose s'est connecté entre nous mais je ne sais sur quel plan ni à quel niveau. Comme si deux câbles électriques de haut voltage étaient de nouveau rebranchés, cela produit une sorte de secousse. A peine m'étais-je rassis qu'une jeune femme entre dans la pièce et vient me saluer à son tour. De la même façon, je la regarde droit dans les yeux et perçois de nouveau une étrange connexion qui dure là aussi quelques instants. En me rasseyant, je me dis que cette jeune femme aux yeux d'un bleu très clair est peut-être sa femme ou une de ses élèves les plus avancés car j'ai éprouvé avec elle une sensation quasi similaire.

Pure spéculation car à cet instant, je ne peux dire si ce que j'ai senti d'elle est dû à ce qu'elle Est Véritablement, ou au fait qu'elle se soit présentée à quelques secondes d'intervalle du Maître dont je ne me suis pas encore remis. Je termine mon repas par une pomme que Monsieur A, *appellation que je donnerai à celui que l'on appelle également l'Instructeur* a offert à mon compagnon de table et à moi-même. *J'apprendrai dans les semaines suivantes la signification de cette pomme.* Quelques instants plus tard, – alors que je terminais de nettoyer mes couverts –, l'Instructeur pénètre à nouveau dans la cuisine et s'assoit, un verre à la main. Une fois ma tâche accomplie, je m'appête à sortir de la pièce, mais avant cela, je m'approche de Lui et fais part de mon étonnement au sujet d'une question sans grande importance. Il me propose de m'asseoir et prend la parole. Sa voix est posée, ses mots précis, ses gestes délicats. Mais ce sont ses silences qui me frappent le plus. J'ai déjà rencontré des personnes douées qui savaient se servir du silence

pour créer une attente chez l'auditeur. Cela leur permet en général de renforcer leur pouvoir sur celui qui écoute. J'ai toujours pu mesurer qu'il s'agissait d'une technique apprise, d'une méthode programmée, qu'en réalité ce silence était artificiel. Rarement dans le but de nuire, mais souvent dans l'espoir de séduire. Dans le cas présent, rien à voir! Cet Homme vit son silence. Il habite son silence. Je perçois cela d'autant mieux que je constate sur moi l'effet agitateur de son calme intérieur. Même si, dans ma totale subjectivité, une partie de moi considérait déjà cet Homme comme un Maître avant de l'avoir rencontré, il n'en reste pas moins qu'il semble habité d'une étonnante Présence. Alors que je m'observe intérieurement tout en le regardant, je constate la présence de signes "cliniques" qui témoignent de l'invasion du corps physique par le centre émotionnel : bouche sèche, cœur légèrement accéléré, instabilité physique, etc. Comme disent les médecins : les signes ne trompent pas! Étant plus particulièrement de tempérament émotionnel, je constate avec satisfaction que tous ces signes sont bien présents, mais finalement, dans une proportion assez modérée. Je me dis sur l'instant que je m'attendais à pire et que ma thérapie avait certainement débroussaillé quelque peu le terrain. M. A., quant à lui, semble autant à son aise dans les mots, dans les gestes, que dans les silences. L'entretien dure quelques minutes et répond entre autres – à ma grande surprise –, à La Question que je m'imaginai lui poser depuis des mois, (et que je me pose moi-même depuis des années), dont j'avais estimé qu'il n'y répondrait pas et qu'il n'était donc pas nécessaire de poser. Bien entendu, je n'avais pas envisagé obtenir de réponse sans même avoir formulé la question, et encore moins quelques instants après notre première rencontre.

1er jour

La journée commence à 7 heures. A 7 h 30 nous montons tous au deuxième étage et je découvre une grande salle de méditation couverte de tapis orientaux. Chaque personne effectue en entrant un salut dont je ne connais pas le sens mais qui semble témoigner d'un certain respect soit pour le lieu, soit pour le tissu situé face à l'entrée et dont la symbolique m'échappe pour l'instant. Ce peut-être également vis-à-vis de soi-même (de ce qu'il y a de supérieur en soi) ou à l'égard de l'acte de méditer. Quoi qu'il en soit, bien que ce geste ait certainement un sens que je n'ai même pas imaginé, je m'exécute pareillement à mes nouveaux compagnons en espérant qu'ils savent eux pourquoi ils le font. Il n'est pas forcément nécessaire dans un premier temps de comprendre quelque chose pour témoigner son respect, et c'est une attitude praticable en tous lieux et en toutes circonstances.

Une vingtaine de minutes plus tard, une fois la méditation terminée – *pour ceux qui ont médité bien sûr* – nous descendons prendre le petit déjeuner. L'instructeur occupe dans la grande salle du rez-de-chaussée un fauteuil qui lui est réservé et il observe l'arrivée progressive de l'ensemble des participants. A l'instant où je le vois, j'éprouve le besoin de le saluer avec respect mais n'ayant rien observé de la sorte parmi les personnes qui m'ont précédé, je me contente d'un timide mouvement de tête à son intention et prends place autour de la table. Je ressens une certaine nostalgie à l'égard des gestes de respect, voire de dévotion, qui accompagnent le quotidien de nombreux peuples de l'Orient. Même si pour la plupart, leur dévotion et leur relation au sacré sont souvent aveugles et sourdes, il n'en transpire pas moins une beauté à laquelle je suis sensible. Ce matin-là – comme pour les quatre jours qui suivent –, j'éprouve une certaine frustration de ne pouvoir témoigner mon respect à travers un simple geste de salut à celui qui est là pour nous instruire. L'éducation dont j'ai bénéficié m'a appris

à donner le bonjour aux personnes que je rencontre, que je les connaisse ou non. J'ai dépassé cet aspect de ma formation en essayant, le plus souvent possible, de mettre de la conscience et de la présence dans cet acte banalisé, en adoptant l'attitude intérieure qui vise à souhaiter réellement le bon jour. Je l'accompagne d'un sourire et l'adresse aussi bien à la caissière de supermarché qu'à l'employée d'autoroute chargée de l'encaissement, en passant par la plupart des personnes que je côtoie dans ma profession ou dans ma vie privée. Dans le cas présent – alors qu'il s'agit d'un Être comme très peu de gens ont la "chance" d'en côtoyer dans leur vie –, je passe et ne donne même pas le bonjour. Je précise que personne ne me l'a interdit ou ne m'en a empêché, à part moi-même. Est-ce vraiment le besoin de témoigner du respect ou s'agit-il plutôt d'un besoin de reconnaissance? A suivre...

Sur-attentif

Le petit déjeuner – comme les deux autres repas de la journée –, est précédé d'un chant accompagné par deux ou trois musiciens, lui-même précédé parfois d'un thème musical interprété à l'aide d'un seul instrument. Le tout n'excède généralement pas cinq minutes. La prise d'aliments se déroule dans le silence et l'ambiance y est des plus agréables. Mes voisins de table sont serviables et ne cessent de se proposer pour me servir et me resservir. Au début, j'ai trouvé cela plutôt plaisant, mais assez rapidement je me suis demandé dans quelle mesure ils évaluaient véritablement l'utilité de leur proposition. Être attentif aux besoins de l'autre est une chose, mais être sur-attentif au point de vouloir remplir un bol à demi plein ou proposer quelques tranches de pain supplémentaires alors que j'en ai une dans la main peut s'avérer quelque peu encombrant. Certes, l'intention est belle et je ne doute pas qu'elle provienne de quelqu'un qui sait le pourquoi de ces règles, mais quelle est la valeur d'une règle appliquée sans qu'elle soit comprise? Et si elle l'a été – ce dont je ne doute pas pour la

plupart – quelle est sa valeur si cette compréhension n’accompagne pas chacune de ses manifestations? Toutefois, j’aurais aimé sentir un peu plus de choix personnel et un peu moins d’éducation dans l’attitude de ceux qui se sont avérés si serviables. Bien entendu, cela ne m’a pas du tout dérangé. Il m’a suffi de faire un léger non de la tête avec un délicat battement des cils pour exprimer ma reconnaissance lorsque la proposition ne me convenait pas, et inversement, il suffisait de regarder quelques instants dans une certaine direction pour qu’aussitôt, le plat se rapproche et qu’il me soit servi. A mon tour, je me suis prêté au jeu de servir mes voisins, mais pas différemment qu’à mon habitude. Cette anecdote me fait penser à cet étonnement perpétuel que je ressens lorsqu’une personne qui me précède dans le franchissement d’une porte me la lâche en plein nez. Je m’étonne toujours de cette capacité qu’a l’humain d’ignorer la présence de son égal à ses côtés. Pour cela, Paris est un véritable paradis.

Pour en terminer avec mes compagnons de table, ils seraient plutôt du genre à se mettre à quatre pour me tenir la porte alors que je n’ai pas l’intention d’en franchir le seuil. *Celui de la porte...* J’exagère. J’éprouve à leur égard une certaine tendresse car il sera toujours préférable qu’il y ait des personnes pour tenir les portes de ceux qui les suivent...

L’invasion des lutins semeurs de mauvaises herbes

Après le petit-déjeuner, vaisselle. Je commence à essuyer les plats chaudement sortis du rinçage et constate que nous sommes trois fois trop nombreux à faire la même chose. Peu coutumier de l’ancien système du “bloc de l’Est” qui consistait à utiliser six personnes là où deux auraient largement fait l’affaire, je pose le torchon et m’immobilise quelques instants pour voir à quel poste je pourrais être plus utile. Une minute passe, une deuxième commence, et je ne vois toujours pas à quel endroit je vais pouvoir

m'insérer. Alors que je m'apprête à quitter la cuisine, une des personnes occupées au nettoyage constate mon inactivité et fait signe de la tête à une "essuyeuse" pour qu'elle m'offre de quoi faire. Surgit alors en moi un pensée : "il a cru que je fainéantais; il a dû se dire que je n'étais pas capable de trouver quelque chose à faire malgré toute cette vaisselle; et puis pourquoi ne m'a-t-il pas adressé directement la parole, etc." A cela se rajoute le besoin de me justifier pour prouver d'une façon ou d'une autre que ma situation était bien légitime malgré les apparences. "Conscient" de cette invasion intérieure de lutins semeurs de mauvaises herbes, j'observe avec intensité l'inutilité, la stupidité, et surtout l'absence de fondement de telles pensées. Je fais l'effort de me détacher, de me déligoter, *tel le Gulliver débutant* et immédiatement l'effet désherbant se produit. J'accepte le torchon qui m'est tendu et tourne la page. Durant les secondes qui suivent, je me dis que, pour l'instant, la phase de prise d'initiative auprès de mes nouveaux compagnons est certainement des plus prématurées et qu'il est préférable, pour l'instant, de prendre marques et mesures. Si, pour cela, un peu de stakhanovisme est nécessaire, pourquoi pas. Je ne doute pas d'être capable, en temps voulu, d'apporter ma contribution au fonctionnement d'un certain nombre de petites choses.

Pour quoi?

Après la vaisselle, nous avons rendez-vous dans la grande salle avec l'Instructeur pour un entretien. Une fois tout le monde en place, il prend la parole et aborde certains aspects du Travail sur soi. Nous aurons deux entretiens par jour durant ce séjour, auxquels viendront s'ajouter des prises de paroles à la fin de quelques repas. Ces moments particuliers peuvent s'apparenter à des conférences et il nous est donné l'occasion de demander des précisions ou de poser quelques questions.

M. A. nous questionne en permanence, ce qui rend l'entretien moins unilatéral. Durant cette première entrevue collective, il abordera essentiellement les principaux aspects du Chemin : observation de soi, rappel de soi, non-manifestation des émotions négatives, non-identification, ne pas considérer intérieurement, souffrance volontaire, souffrance inutile, etc. L'entretien dure entre 60 et 90 minutes et se termine par une proposition de travail intérieur que chacun mettra en pratique au cours de diverses activités qui composeront la matinée. La maison est grande, la propriété également; de nombreux travaux sont possibles et offrent à chacun des situations qui lui permettront de développer ses aptitudes matérielles, émotionnelles ou intellectuelles et de s'observer tel qu'il est dans sa relation aux situations et aux personnes. Il s'agit d'une sorte de laboratoire dans lequel les activités sont agencées pour favoriser le Travail sur soi. A partir du moment où cet agencement est supervisé par un Maître, toute activité humaine peut être exploitée : jardinage, bricolage, musique, informatique, cuisine, nettoyage, rangement, etc. La différence, c'est la présence du Maître, la communauté d'intention des stagiaires et les frottements qui en découlent, mais également le précieux ustensile de chaque instant : le pourquoi? Pourquoi suis-je ici et pourquoi fais-je cela? Quelle est la raison de ma présence dans ce lieu et qu'est-ce que j'en attends? Ces questions semblent naturelles, paraissent évidentes, mais il n'en est rien. Combien de Vérité sur soi-même pourrait être cueillie sur les chemins de l'habitude par un simple pourquoi?

Quoi de plus facile que d'être dans un lieu agréable, entouré de gens agréables et en train d'accomplir une tâche agréable. Rien! Et pourtant, si je sais vraiment pourquoi je suis là, tout se complique. Si je prends vraiment le temps et surtout l'énergie de m'observer moi-même, alors plus rien n'est totalement simple ou agréable. Exemple : ma "mission", en ce dimanche matin, est de ramasser des

branches mortes dans le superbe parc qui est situé à l'arrière de la maison en compagnie d'une autre personne. Quoi de plus agréable, pour un citadin malgré lui, que quelques heures dans la nature à "cueillir" des branches mortes? La nature humaine est ainsi faite – en l'occurrence je suis ainsi fait –, qu'il m'est quasiment impossible d'être conscient de mes gestes, de mes actes plus de deux ou trois secondes avant que des trains entiers de pensées défilent dans la tête. Pour celui qui a pris le temps de s'observer réellement quelques secondes et qui, de plus, a pris la décision d'essayer d'être présent à ce qu'il fait sans se laisser distraire par les wagons de pensées, pour celui-là, les gestes les plus simples deviennent matière à douleur. Pourquoi douleur? Tout simplement parce qu'il est fort désagréable, pour ne pas dire excessivement frustrant, de réaliser que l'homme ordinaire que je suis n'a aucune emprise sur ses pensées, ses émotions, ses gestes et donc ses choix. Je ne suis pas capable d'être présent à moi-même, à ce que je fais, plus de quelques secondes. Mon Existence s'évalue en séquences de quelques secondes de temps en temps. Pourquoi douleur? Parce qu'aussi petite soit ma lucidité, aussi rare soit-elle, ce qui est vu est vu. Quand, à la place de ce que je crois être, je vois une machine, un robot, un ordinateur, j'ai mal... La meilleure preuve que l'homme peut Être est certainement qu'une machine n'a pas mal... Je suis une machine!

Une machine suffisamment vivante pour voir qu'elle en est une, quel comble... Gurdjieff disait que l'homme ordinaire est en prison et il l'ignore. Très bien! Mais qu'en est-il de celui qui commence à réaliser que Gurdjieff avait raison. Que dire de la prison de celui qui commence à voir? Je mesure de plus en plus que le chemin vers Soi, le chemin de transformation de moi(s), ne se fera pas sans que ce mal augmente. Plus j'aurai mal de ne pas Être, de me voir machine, plus je serai à même de mobiliser l'énergie du changement; ainsi, petit à petit, ce que Je Suis prendra Vie. La

souffrance est changement, le changement est transformation, la transformation est Vie. Là où la transformation est absente, il n'y a pas de vie. Une machine ne change pas, donc une machine n'est pas. Refuser la souffrance, c'est refuser la transformation et par voie de conséquence, c'est refuser la vie. Dans ce sens, refuser de souffrir, c'est accepter de mourir. Souvent, j'entends de ci, de là : "je suis comme je suis et ce n'est pas maintenant que je vais changer" ou alors "on est comme on est" *que j'ai d'ailleurs transformé en : on est comme on naît.* J'ai toujours été choqué par ce genre de propos. Peut-être suis-je sensible à l'odeur de mort qui s'en dégage... Ce qu'on appelle parfois la fin de la vie a souvent été là bien avant la fin. Peut-être pourrait-on écrire : au commencement était la Mort, la Transformation n'eut pas lieu, et jamais la Vie ne fit son apparition. Ce qui n'a jamais vécu peut-il mourir ?

Je suis là, dans ce parc plein de vie, et la plus grande partie de ce que je suis est aussi morte que les branches que je ramasse. Peut-être ont-elles pu vivre avant de mourir ? Qu'en sera-t-il de moi lorsque je tomberai de l'arbre... aurai-je vécu ? *Je suis condamné à la nostalgie de ce que je ne suis pas encore.* "Marche ou crève", me dit ce Chemin que je ne connais pas. La recherche de la Vérité est une quête qui ne tolère pas l'échec. Celui qui échoue devient fou et celui qui abandonne est transformé en statue de sel. Il y a vingt ans de cela, j'avais été très effrayé par la scène d'un péplum biblique où il était demandé à des personnes de quitter leur ville sans se retourner, sous peine de se voir transformées en statues de sel. Je me disais, à l'époque, qu'il me serait impossible de ne pas me retourner si j'étais confronté à cette situation. Nous verrons bien...

La matinée se termine et le constat de l'agitation intérieure est une fois de plus inévitable. L'exercice consistait en l'observation de toutes les petites émotions négatives et de ce côté-là, la récolte est plutôt maigre. Excepté la situation du matin à l'occasion de la vaisselle, je n'ai rien vu de particulier dans ce domaine. Ne pas voir

ne signifie pas : ne pas avoir. Par contre, le bavardage intérieur est allé bon train et si je n'avais que cela à "traiter", j'aurais déjà de quoi faire!

Doucement... doucement, j'arrive à peine

Le repas se déroule dans les conditions décrites plus haut et j'apprécie autant la cuisine que le silence de ceux qui m'entourent. Lequel de ces aliments est le plus nutritif?

L'après-midi se présente de la même façon que la matinée mais j'ai de la visite. La jeune femme que j'avais saluée à la suite de l'Instructeur lors de mon arrivée vient travailler à mes côtés dans le parc et exprime le désir de mieux me connaître. N'ayant rien contre la présence d'une jolie jeune femme à mes côtés, j'accepte... Je pressens, dans sa présence, la main de l'Instructeur et après avoir répondu à plusieurs de ses questions, elle me le confirme avant que je ne le lui demande. Elle passe régulièrement par Paris pour se rendre dans ce lieu et nous envisageons de faire à l'avenir le transport ensemble. Je la sens très motivée par cet Enseignement qu'elle suit depuis environ cinq ans et j'observe en moi une certaine prise de distance. Elle semble engagée et sûre d'elle; moi, j'arrive et je ne suis sûr de rien. Je l'écoute avec intérêt mais je ne peux m'empêcher de rester sur ma réserve. Des pensées absurdes sur le thème de l'enrôlement sectaire des jeunes recrues me traversent l'esprit. Par moments, je me dis que si un autre que moi était là en train de l'écouter, avec moins d'expérience sur le fonctionnement des sectes et sur leurs techniques, je trouverais ses propos un peu, comment dire... "recruteurs". Elle témoigne de son activité dans sa région et par moments, je me demande si c'est bien de l'Enseignement qu'elle me parle : j'ai l'impression qu'elle essaie de regrouper des personnes pour qu'ils découvrent cet Enseignement. Mon avis est qu'un véritable Chemin spirituel ne se dévoile et n'est vraiment profitable qu'à ceux qui y sont prêts. Comment pourrait-

on alors envisager l'adhésion d'un autre? Quelque peu perplexe, je mets de l'ordre dans mon esprit en me disant que je ne suis pas à même de mesurer tout cela le lendemain de mon arrivée. De plus, je n'ai aucun doute sur l'intégrité de cette personne et c'est bien l'essentiel. Comme je ne sais pas comment elle procède, je me dis que ma légère méfiance me fait entendre dans ses propos seulement ce que je veux bien entendre. Une demi-heure plus tard, l'Instructeur vient dans le parc, nous regarde travailler et dit, en s'adressant à cette jeune femme (Muriel de son prénom) : "Il est sur votre route". Je mesure dans ces quelques mots qu'il est bien l'Initiateur du dialogue qui précède, *mais pas forcément de son contenu...*

L'après-midi touche à sa fin et nous avons rendez-vous par petits groupes de six à huit personnes pour témoigner de nos observations intérieures en fonction de la direction donnée par M. A.

Déballage méthodique de la petitesse des uns et des autres

L'échange dure une heure et se déroule dans le respect de plusieurs petites règles qui facilitent la communication : une personne est désignée pour animer la séance, la parole n'est donnée qu'à une seule personne à la fois; il est demandé de ne pas trop bouger. L'échange est agréable, je me prête au "jeu" avec plaisir et constate que les règles sont très bien suivies. Je le mesure d'autant mieux que j'observe ma grande difficulté à ne pas bouger. J'ai de nombreuses tensions dans le dos, mais cela n'explique pas tout. Une ou deux personnes me donnent l'impression d'être de très bons élèves, un peu comme à l'école où certains donnent la bonne réponse pour faire plaisir au professeur en oubliant que c'est pour eux qu'ils travaillent. Le thème étant l'observation des émotions négatives, je cite l'exemple du matin dans la cuisine. Une personne nommée prend note et rassemble tous les témoignages du groupe pour ensuite les exposer en présence de tous les autres après le

repas. La séance se termine et nous nous dirigeons vers la salle à manger.

Le repas terminé, l'Instructeur demande aux rapporteurs des différents groupes de se signaler et désigne l'un d'entre eux. J'assiste durant approximativement deux heures au "déballage" méthodique de la petitesse des uns et des autres. J'ai trouvé cela d'autant plus génial que ceci s'accompagnait des commentaires permanents de M. A. et compte tenu de son Humour omniprésent, je peux dire que la soirée était des plus Vivantes.

Après avoir terminé, nous faisons la vaisselle et vers 23 h, nous allons méditer. Avant d'aller me coucher, je descends faire un tour au rez-de-chaussée pour observer l'activité des quelques personnes encore réveillées. Je trouve Muriel en train de prendre des notes sur son cahier personnel et un échange s'engage. Tout en respectant le sens de la conversation, j'oriente mes réponses et mes témoignages sur ma grande capacité à être excessif, sur les nombreuses fois où je me suis fait mal à ne pas vouloir prendre mesure. Elle m'écoute mais n'est encore qu'à moitié ouverte à mes propos; elle se "méfie". Je réalise que mon expérience d'elle et de cette école est d'une journée et qu'il est là aussi un peu prématuré d'orienter certaines de mes réponses en fonction de ce que j'observe chez l'autre. Je reviens donc à un témoignage plus général et me contente du plaisir de l'échange.

Ça

Les journées se dérouleront toutes sur le même rythme mais leur contenu individuel est différent et s'inscrit dans l'impulsion que donne l'Instructeur à tout le stage. Le dimanche matin, il nous est proposé de nommer ce que l'on voit en nous de manière à créer une séparation. Une "astuce" peut être de dire : "ça pense"; "ça marche"; "ça se plaint"; "ça critique"; etc. Comme nous sommes essentiellement mécaniques, autant utiliser les termes que l'on

utilise avec les objets de la vie courante : “cet appareil ne veut pas fonctionner, ça ne marche pas, ça ne veut pas marcher”. Nous ne valons la plupart du temps pas mieux que cet appareil qui “ne veut pas fonctionner” ! Quand je marche dans la rue et que je me dis : “Celui-là a une drôle de tête ; il n’a pas l’air sympa ; il est ridicule avec son chapeau, etc.” alors que j’étais en train de penser à autre chose *alors que c’était en train de penser à autre chose*, qui fait ce choix ? Qui en moi décide de ces remarques, qui en moi fait ces commentaires ? Personne ! Ça se fait ! Ça arrive ! Je n’ai rien décidé, je n’ai rien contrôlé ; les mécanismes intérieurs, les automatismes se sont enclenchés d’eux-mêmes. Il ne s’agit aucunement de choix, mais seulement de programmes qui se déroulent lorsqu’ils sont sollicités. On appelle cela des conditionnements. Souvent, je souris intérieurement, quand mes contemporains affirment avec fierté la joie qu’ils ont d’être dans un pays libre, dans une démocratie. Lorsque je vois ma dictature intérieure, lorsque je vois l’absence réelle de liberté en mon sein, je me demande bien comment il serait possible qu’elle existe à l’extérieur. La formule qui dit que la démocratie est le moins pire des systèmes politiques me paraît plus adaptée. Encore que... Un système qui fait croire à ses citoyens qu’ils sont libres est peut-être beaucoup plus dangereux, parce que plus soporifique qu’une vraie dictature. Il n’y aura pour moi de liberté dans la société que lorsque suffisamment d’Individus l’auront acquise dans leur espace intérieur !

En ce dimanche matin, “ça” retourne donc ramasser du bois pour terminer le travail entrepris la veille. Ça pense beaucoup, ça imagine, ça rêve, ça veut plaire, ça s’enorgueillit, ça bavarde, etc., etc., etc. Muriel vient me rejoindre et nous terminons le ramassage tout en échangeant quelques propos. Elle est un peu plus ouverte qu’hier et ce n’en est que plus agréable.

Alors que nous finissons cette tâche, l'Instructeur nous interpelle de loin :

– Vous faites encore le ramassage, ce n'est pas terminé?

– Si, si, presque...

Il ajoute alors :

– Laissez un peu le parc à lui-même". Je trouve cette phrase superbe et sans pouvoir expliquer pourquoi, elle me semble également très juste.

Je ne décide de rien, tout arrive, ça arrive!

L'après-midi – au cours de l'Enseignement qui suit le repas –, différents thèmes sont évoqués : l'observation intérieure mais également des événements extérieurs, la relation de l'une à l'autre et inversement, la nécessité de s'inscrire dans le temps et de ne pas vouloir que tout change tout de suite, "le trait principal", l'installation de "réveils", le travail sur la volonté, etc.

Le "trait principal" est le rocher, la racine, l'axe central sur lequel toute la fausse personnalité est construite. Il est le noyau à partir duquel la prison s'est bâtie. C'est de lui que découlent tous les autres aspects de la petitesse humaine et chaque personne peut être classée en fonction d'un de ces traits. Ils sont au nombre de cinq : l'orgueil, l'avidité, la peur, la mauvaise utilisation de l'énergie sexuelle, le mensonge. Chacun possède largement l'ensemble de ces aspects, mais il y en a un qui est l'axe premier dont découle tout le reste, le tronc principal. Les grosses branches sont constituées des quatre autres, et de là des dizaines de ramifications s'éloignent et constituent la totalité de l'arbre de la personnalité. Ce mot vient du latin "persona" qui veut dire "masque". La personnalité est le masque qui cache, qui recouvre ma Véritable Nature. Il y a la fausse personnalité et il y a la vraie. La première est à transformer, la deuxième à mettre au service de ce que Je Suis Vraiment. Les branches sont nombreuses dans la fausse personnalité, *petit*

échantillon pour le plaisir : violence, angoisse, malveillance, rancune, haine, dépression ; mais également : mélancolie, nostalgie, apathie, rancœur, sentiment de culpabilité, répugnance, bouderie, méfiance, défiance, apitoiement sur soi-même ; et aussi : embarras, gêne, indifférence, ennui, indignation, irritabilité, impatience, petits débits, ennuis ou soucis, esprit de contradiction, etc. Cette liste n'est pas exhaustive. Tout cela concerne les émotions négatives et selon celle qui se présente le plus fréquemment, il est possible – avec le temps et l'expérience – d'en déduire peu à peu le trait principal, car c'est lui qu'il faudra abattre un jour. Élaguer les branches est une activité nécessaire qui peut conduire à un certain confort intérieur, mais pour le "Chercheur de Vérité", il s'agit avant tout de s'approcher de plus en plus du tronc pour qu'un jour – si c'est possible – et surtout grâce à l'Aide de celui qui connaît le Chemin, que l'arbre de l'illusion soit abattu.

"Installer des réveils", signifie se donner à soi-même des exercices simples qui permettent de se rappeler à soi. Par exemple, je décide qu'à chaque fois que j'utilise une poignée de porte, je me rappelle que je dois m'observer. L'homme est tellement automatique, tellement endormi, *malgré ce qu'il croit de lui*, que s'il ne se fixe pas des exercices pour travailler le rappel et ensuite l'observation, il continue à dormir. Dans le Zen, on appelle cela être "présent à soi-même". Quelqu'un qui prend quelques instants pour observer les émotions, les pensées, les gestes qui l'habitent est obligé de se rendre compte qu'il ne décide de rien, que tout arrive, qu'il n'est pas Maître de sa vie et qu'en réalité c'est l'extérieur qui contrôle, qui décide pour lui.

Exemple : "J'épluche des légumes en vue du repas que je vais prendre avec celle que j'aime. Il fait beau et je suis satisfait de cette matinée qui commence merveilleusement. Le téléphone sonne, je réponds et apprends une mauvaise nouvelle ; je retourne à la cuisine mais je ne suis plus le même, mes émotions prennent le

contrôle. Ma concentration n'est plus à la préparation du repas mais aux pensées qui défilent à toute vitesse dans ma tête. Mes gestes changent eux aussi, ils deviennent brusques, moins précis, voilà que je me coupe. La douleur vient se rajouter à la situation. Je me trouve stupide de m'être coupé et je m'insulte moi. Mon amie arrive et je suis de mauvaise humeur. Comme je projette sur elle ma noirceur tout en lui disant : "bon... jour...", (et qu'elle est aussi automatique et peu libre que moi), elle réagit me disant que je ne l'accueille pas suffisamment bien. Je réagis à mon tour et justifie mon comportement en répondant que non seulement j'ai appris une mauvaise nouvelle mais qu'en plus, je me suis coupé en préparant le repas pour nous deux. *Je suis donc à plaindre*, et tout ce qu'elle trouve à dire, c'est que je ne l'accueille pas assez bien ; *je lui ai pourtant dit bonjour*. Chacun part bouder dans son coin et nous nous retrouvons autour du repas. Bien entendu, il est hors de question que je m'excuse. Mes raisons d'être en colère ne sont-elles pas excellentes? Elle pourrait quand même me comprendre. La tension est là durant tout le repas et comme il se doit, nous le digérerons mal tous les deux. En fin d'après-midi, la dispute est oubliée, mais le corps en garde la trace. Il était prévu que nous allions au théâtre mais ma compagne a mal au ventre. Je lui propose que nous annulions la soirée mais, en fait, je me dis qu'elle pourrait tout de même faire un effort et que ce n'est qu'un petit mal au ventre. Nous y allons quand même mais elle a mal tout du long et me demande tellement d'attention que toute ma soirée est gâchée. Qu'elle ait mal, d'accord... mais elle pourrait tout de même gérer et ne pas trop extérioriser ses douleurs, *comme moi...* Nous rentrons et au moment de nous mettre au lit, à la vue de son corps dénudé, j'éprouve subitement du désir. Je m'approche et me fais repousser. Non seulement elle m'a gâché la soirée, mais qu'en plus elle ne m'accueille pas... Je me couche et m'endors.

Le lendemain matin, il pleut ; je suis fatigué car je n'ai pas bien dormi. Je me lève en traînant ce corps fatigué, et le téléphone sonne..." *C'est ça, la Liberté???*

Placer des réveils, pour celui qui a constaté, dans une certaine mesure, son inconscience, et qui s'inscrit sur un chemin d'évolution, *d'éveil*, consiste à mettre en place des outils concrets qui lui permettront de temps en temps de prendre un peu de recul sur la situation qu'il vit. Peu à peu, à force de se réveiller quelques instants mais fréquemment, un certain recul intérieur s'installe et un très léger parfum de Liberté se met en place. D'abord me réveiller pour me rendre compte que je fonctionne stupidement ou inconsciemment. Ensuite, en fonction de mon objectif de vie, en fonction de qui je veux être, des relations que je souhaite entretenir avec ceux qui m'entourent, j'installe volontairement, librement, un comportement, une attitude qui n'est pas mécanique, automatique mais un acte réfléchi et décidé. Je peux par exemple décider qu'il n'est pas correct que je pollue sans cesse tous ceux que je rencontre avec mes émotions négatives. Qu'une situation me soit délicate, inconfortable et peut-être même difficilement gérable ne justifie pas que j'encombre les autres avec mes problèmes. Demander de l'aide est une chose, étaler ses problèmes en est une autre. Si j'ai pris une telle décision, et que je commence à manifester mes "ordures intérieures" vers l'extérieur, un réveil préalablement mis en place me rappelle à moi-même, et, le temps d'un instant, une brèche se crée dans le fonctionnement inconscient. Une fenêtre de liberté s'ouvre au sein de mon conditionnement et je peux alors agir de façon plus belle, plus juste, plus noble. Le "réveil" est un des nombreux exercices proposés par un Enseignement véritable et dont les lieux de pratique ne sont pas hors du monde, mais dans le monde.

Dimanche après-midi : ouverture d'un chemin à travers la forêt. Au début seul – puis rapidement rejoint par Muriel –, je m'appli-

que et prends plaisir à faire bien, à faire beau. Nous continuons nos échanges et j'apprends peu à peu différentes choses sur le fonctionnement de l'école, sur l'Instructeur et sur Muriel. Je découvre en moi, comme jamais, la présence de l'orgueil et de son moyen d'extériorisation : la vanité. Ces observations ne sont pas des plus confortables. Ensuite, réunion de groupe, repas et chants. Nous sommes tous dans la grande salle et en fonction des indications de l'Instructeur, les chanteurs et musiciens chantent et jouent à partir de textes et de stances issus de poètes ayant travaillé sur cette Voie durant les siècles précédents, mais également à partir d'écrits de M. A. Les paroles sont très belles, très simples, et elles reprennent sous forme poétique et imagée la totalité de l'Enseignement. Les élèves qui les connaissent reprennent en chœur et je me contente des refrains. La soirée est très agréable. Souvent, je regarde M. A. et je n'en reviens toujours pas du calme et de la beauté qui l'habite. Chacun de ses gestes est plein, à la fois élégant et simple. La beauté que je perçois n'est pas que physique, je ne sais quels sont les capteurs qui me témoignent de cela mais je n'ai aucun doute, ce qui émane de cet Homme est extraordinairement beau.

Rangement de la salle, méditation, et je vais dormir. *Encore...*

La neige

Troisième jour : après la méditation, petit déjeuner comme tous les matins. Un élève joue au piano une mélodie de Gurdjieff et de Hartmann ; je l'écoute avec attention et me sens ému. Je regarde autour de moi et vois des gens beaux, je regarde à ma droite et vois l'Instructeur toujours animé de cette invisible beauté et je pleure. Je pleure calmement et discrètement durant tout le petit déjeuner et je ne ressens aucune gêne, aucune honte. Je suis touché par la beauté qui m'entoure et tout est bien ainsi. Quelque chose lâche en moi, je Sais que j'ai enfin retrouvé ma Vraie Famille. Je me dis qu'ici l'Humanité commence réellement à exister et cela me fait drôle de la rencontrer. Nous sommes, tous autant que nous

sommes, très imparfaits, mais ici des principes de beauté et de vérité sont mis en pratique et malgré l'imperfection, une belle atmosphère relationnelle existe. Il ne s'agit pas de cette ambiance aimante et planante dont le Nouvel Âge regorge ; ici, les personnes essaient de se voir telles qu'elles sont et non telles qu'elles voudraient être. Ici, une direction claire et précise est donnée, à chacun de s'en inspirer ou de s'en détourner. Durant ces quelques minutes, j'ai su que cela faisait vingt-neuf ans que j'attendais cela. Je n'aurais pu le dire ainsi au préalable, mais là, larme après larme, je savais que je connaissais la Voie, que je l'avais pratiquée et parcourue, et qu'à travers toutes ces années à chercher dans le monde ce qui n'est pas du monde, c'était Elle que j'espérais.

Après la vaisselle – alors que nous nous apprêtions à aller “en cours” –, une personne vient nous prévenir que nous sommes attendus à l'étage, dans la véranda, pour observer la neige qui tombe à gros flocons dans le parc. Nous nous rassemblons sous la véranda et observons en silence. M. A. prend la parole et dit : “Ces flocons qui tombent dans notre parc sont comme les âmes qui tombent sur la terre. Au début, la terre est blanchie, recouverte, puis ils se perdent dans la terre. Combien vont devenir ? Il neige des âmes dans notre parc, il neige des âmes dans notre école, il neige des âmes sur le Chemin. Combien deviendront, combien en restera-t-il ?”

Que dire après cela ? Rien..., il fallait le Vivre. Un Être Vivant qui commente un tableau Vivant.

Horreur!

Hier – lors de la réunion de groupe de fin d'après-midi –, nous avons ensemble pris la décision de faire un exercice chaque fois que nous nous croiserions dans l'école. Il s'agit de se servir de ces rencontres pour se réveiller un peu plus en regardant l'autre dans les yeux et en lui souriant. Le sourire est déjà une attitude

recommandée, mais là il s'agit en plus de "marquer le coup" de façon légèrement plus intensive. Aujourd'hui donc, je m'efforce d'être plus attentif aux personnes que je croise et entre autres, à celles de mon groupe. L'exercice marche plutôt bien et se révèle encore plus efficace que prévu grâce à une des personnes du groupe. En effet, chaque fois qu'elle me croise, elle me fait "de grand yeux explicites" qui ressemblent plus à des appels de phares qu'à autre chose où je lis, *peut-être à tort* : "Hé oh Brice, rappelle-toi l'exercice; il faut qu'on se regarde; rappelle-toi, je suis de ton groupe, etc." C'est tellement peu subtil que ma réaction est finalement de tourner la tête au plus tôt.

Certes, j'ai été réveillé... mais à un point tel que ce que j'ai vu m'a épouventé. Au bout de cinq ou six rencontres, je n'en peux plus et j'en viens à la regarder très rapidement pour lui signaler que je suis d'accord avec l'exercice, mais pas avec le reste. Lors du repas, nous sommes face à face et je me dis qu'il faut trouver une solution pour calmer un peu ses projecteurs. Je me rends compte que je suis en train d'échafauder une astuce pour dépasser cette situation à partir du même aspect de la personnalité que celui qu'elle utilise à mon égard. Je lisais dans ses yeux non seulement l'exercice, mais également qu'il fallait que je me le rappelle, que je le fasse, et qu'au cas où je l'oublierais elle était là pour me le rappeler, pour me signaler de le faire. Comme je considère que c'est à moi de me rappeler l'exercice et non pas à l'autre de le faire pour moi, je trouve son attitude déplacée, peu réfléchie ou pas suffisamment "repensée". J'en viens donc à me dire qu'il faut que je lui fasse comprendre qu'elle est dans l'erreur. Je dois, à mon tour, lui expliquer, lui signaler, qu'elle n'a pas forcément compris que c'était à moi de le faire pour moi, et non pas elle pour moi. Je réalise alors que je suis en train de glisser dans la même attitude que celle qu'elle utilise. Tout aussi convaincu d'être dans le juste. Quand j'ai vu cela, j'ai eu mal...

Voyant ce drame intérieur, cette mécanique perverse, cette petitesse omniprésente, j'inverse complètement mon intention et décide d'accueillir le mieux du monde son attitude quoi qu'il m'en coûte mais surtout, surtout, de ne pas lui donner la moindre leçon. Voir l'imperfection en l'autre est souvent facile et rassurant. Je me dis : "Au moins je ne suis pas comme lui ou elle, je ne suis donc pas si mal..." Mais voir exactement la même chose au même instant, avec d'un côté la certitude du vrai chez soi et l'absolue certitude du faux chez l'autre, alors là... "Seigneur, aidez-moi, je commence à me voir tel que je suis, et j'ai peur." Gurdjieff disait : "voir l'horreur de la situation". Ce jour-là, je n'ai pas encore été horrifié, mais très inquiet. L'avenir s'annonce radieux... J'ai donc changé totalement mon attitude, je suis entré dans son "jeu" et lorsque je la regardais, je lui disais – avec les yeux et avec une véritable tendresse reconnaissante – : "Merci, tu m'as beaucoup appris, tu m'as beaucoup donné". J'avais trouvé mon Maître.

Attention, Il arrive.

L'après-midi, je travaille avec d'autres personnes sur un "chantier" et je prends plaisir à cette ambiance collective. J'essaie d'être présent à mes gestes, de ne pas trop me faire "embarquer" par mes pensées et surtout de gérer mon investissement de façon équilibrée. Le début d'une activité m'est souvent très agréable mais selon la façon dont je l'aborde, la fatigue du corps et la fatigue émotionnelle se présentent en proportion. Muriel nous rejoint plus tard et nous conversons encore. Elle découvre mon souci d'agir avec beauté et efficacité – même en remuant de la terre avec pelles et râtaux – et cela semble l'intéresser. Vers 17 h, nous allons ensemble voir d'autres élèves qui ont pris le relais sur le chemin que nous avons ouvert dans la forêt. Immédiatement, je constate que certaines parties du travail ne sont pas conformes au dessin que je souhaitais, mais je ne dis rien. Les personnes qui sont là ne savaient

pas trop comment s’y prendre et je sens qu’il est plus utile de reconnaître le bien que de signaler le moins bien. De plus, ma conception de ce travail et de tout ce que je fais en général est parfaitement à l’image de qui je suis. N’étant pas Objectif, je ne peux exprimer qu’une vision partielle, donc une réalisation partielle. D’ailleurs, quelques minutes plus tard – alors que nous avions, Muriel et moi, “repris la main” sur ce travail, l’Instructeur arrive.

Muriel lui tourne le dos et ne l’a pas encore vu. Nous étions en train de parler de Lui et de son Humour fréquent. A l’instant où je l’aperçois, une partie de moi s’alerte et s’inquiète de ma position. Je ne suis pas en train de travailler et j’écoute Muriel, les deux bras appuyés sur le manche du râteau. J’observe et me rends compte que j’assume pleinement mon inactivité de l’instant, que l’Instructeur soit là ou pas. Je décide donc de ne pas bouger pour le moment. En même temps, Muriel est en train de parler de lui, il est à quelques mètres derrière elle, et se pose pour moi un nouveau dilemme : dois-je la prévenir, lui faire signe? Compte tenu qu’elle n’a pas plus de raisons que moi de craindre l’Instructeur ou de lui cacher quoi que ce soit, je décide de ne pas la prévenir et de la laisser continuer son propos. Pourquoi prévenir l’autre de quelque chose que je ne crains pas? J’ai eu l’impression que cette situation comportait deux degrés de confiance. D’une part : dois-je changer quelque chose en moi parce que subitement l’Instructeur arrive? Ai-je quelque chose à me reprocher ou à lui cacher? Dois-je faire bonne impression, etc.? D’autre part, alors que j’ai fait le choix d’une certaine attitude, vais-je l’appliquer avec l’autre? J’ai eu la brève sensation que prévenir Muriel eut été un moyen détourné d’assouvir tout de même mon inquiétude ou ma crainte. Ma partie inquiète se serait servi d’elle pour s’exprimer tout de même. Il m’a donc fallu faire en sorte qu’elle ne puisse pas lire dans mes yeux, sur mon visage, et sur toute mon attitude en général que l’Instructeur

approchait à grands pas. Cette situation particulièrement anodine est intéressante parce qu'elle révèle la rapidité avec laquelle il me faut agir vis-à-vis de mes propres mécanismes. Si au moment où j'aperçois l'Instructeur, ma surprise, ma crainte et toutes mes émotions sont plus rapides que la partie en moi qui observe, le corps extériorise ce qui se passe en moi. Muriel peut alors lire qu'il arrive quelque chose dans son dos et il y a de grandes chances qu'elle se retourne. Je ne peux assurer qu'elle n'a rien lu de moi ; par contre, je peux assurer de l'effort que cela m'a demandé.

Finalement..., il arrive et constate le Travail effectué. Je décide de me redresser et d'adopter une position plus respectueuse en sa présence. Il reste quelques instants et dit en repartant – observant l'étroitesse du chemin – : “Difficile de marcher à deux côte à côte, à moins d'être déjà suffisamment unifiés!” Il sourit et continue Son Chemin. Il s'avère que cette étroitesse du chemin est le fruit de mon travail et que c'est ainsi que je le souhaitais. Nous étions deux à entendre ces mots et certainement dessinent-ils un certain avenir commun dans le Travail.

***“L'âme est nourrie par toutes les formes de la Vérité,
elle est structurée par toutes les formes de la Beauté”***

Les conférences de l'Instructeur sont vraiment riches et très agréables. C'est la première fois que j'entends énoncer tant de propos que je perçois intérieurement comme des Vérités en si peu de temps et de façon si proche. Il est évident que je n'ai pas la moindre idée de ce qu'Il vit intérieurement. Il est tout aussi évident que plusieurs univers nous séparent et pourtant, il a l'Art de dire de Grandes et Belles choses avec une proximité et une simplicité déconcertantes. Certainement est-ce là tout son “secret” ; Lui sait Être simple, proche, ouvert, accueillant. Moi pas!

Plusieurs de ses propos me touchent et se gravent dans ma mémoire instantanément : “L'âme est nourrie par toutes les formes

de la Vérité, et elle est structurée par toutes les formes de la Beauté.” Vérité et Beauté sont les deux faces d’une même pièce ; ce qui est Beau est Vrai, ce qui est Vrai est Beau. Celui qui est aveugle à l’une des faces ne peut prétendre voir la seconde. Ce genre de notions, que l’on classe ordinairement dans la philosophie ou la religion, ne peuvent pas être expliquées, débattues, décortiquées. Elles sont vécues ou elles n’existent pas. Le Vivant ne l’est pas à moitié. Soit la Beauté et la Vérité m’habitent, soit c’est l’illusion. Tout le Chemin consiste justement à tendre progressivement vers ce qui est vrai et beau. *Il s’agit d’un Chemin.*

Durant les travaux de la journée, je nettoie les alentours d’un pigeonnier – non loin du petit chemin – et m’efforce là aussi de travailler avec application. De toute façon, je n’envisage plus vraiment de faire quoi que ce soit sans y apporter un certain regard, une certaine beauté, une certaine attention.

Dernier jour

Suite aux propos tenus la veille durant la conférence de l’après-midi, je m’interroge sur ce qu’il serait souhaitable que je travaille en premier dans la fausse personnalité. Alors que je partais tondre le gazon, je croise l’Instructeur dans le jardin et profite de l’occasion pour lui demander une brève entrevue quand il le voudra bien. Il accepte aussitôt et nous faisons quelques pas devant la villa. Il reprend certains des propos qu’il a tenu à mon intention le soir de mon arrivée et ajoute quelques commentaires très précis. Il me donne quelques directions pour travailler mon bavardage, m’incite à écrire et ajoute encore deux ou trois “petites” choses. Notre entrevue se termine et je sais que j’ai trouvé un lieu extraordinaire, avec un Être extraordinaire et que les années qui arrivent n’auront véritablement plus rien à voir avec celles qui viennent de s’écouler.

Après le repas et suite à une petite conférence, l’Instructeur me propose de réaliser un certain travail pour la fois prochaine.

J'accepte immédiatement et – “fort” de cette situation imprévue – j'ajoute un commentaire inutile, bavard et émotionnel. A peine terminé, je vois de l'intérieur ce qui vient de se passer et réalise avec quelle célérité ma petitesse s'est imposée. Pendant longtemps, les automatismes iront plus vite que la partie en moi qui souhaite changer, évoluer. Dorénavant, le quotidien va prendre la forme d'une lutte permanente, où la vitesse et l'énergie constitueront les enjeux de la lutte entre l'animal et l'Ange.

Une “deuxième” rencontre...

M. A. quitte l'école en début d'après-midi et ceux qui le souhaitent peuvent aider au nettoyage de toute la maison. Alors qu'un élève me parle de l'Instructeur qu'il connaît depuis une douzaine d'années, je vois suite à un de ses propos l'arrivée en moi d'une pulsion de doute extrêmement forte et extrêmement rapide, une forte déstabilisation intérieure qui agit comme une secousse sismique. Devant la force de ce tremblement, la partie en moi qui observe se raccroche avec force également à ce qui ne peut être nié : la beauté qui émane de M. A. Aussitôt, la vague de doute retourne à son point d'origine et tout rentre dans l'ordre. Tout cela s'est fait en une fraction de seconde, à l'intérieur, alors que mon compagnon continuait à parler. C'est la force et la vitesse de cet aspect qui m'habite qui m'ont le plus étonné. J'ai eu l'impression de voir un être mi-animal, mi-fantôme surgir d'une cage où il avait été enfoui durant tout le stage. L'Instructeur n'étant plus dans le lieu, il a saisi la première occasion pour essayer de remettre en question tout ce que j'avais apprécié et reconnu en Lui. Je me suis dit qu'au cours de cette seconde sismique, je venais de rencontrer une autre force, d'un tout autre type, et qu'à son tour elle s'est présentée. Il est clair que sans l'aide d'un Être déjà Réalisé qui m'aide, me soutient, m'accompagne de “l'extérieur”, je n'ai aucune chance de tuer ce monstre. Le combat intérieur venait vraiment de

commencer et son issue serait soit la folie, soit la mort ou alors la mort de ce que je ne suis pas et donc la Vie.

Mon premier séjour aux côtés d'un Maître s'est donc terminé ce mercredi après-midi et je le sais, plus rien ne sera comme avant! L'avenir est riche, l'avenir est plein et je ne suis plus seul. J'ai retrouvé la Voie, le Chemin, la Famille, et c'est au sein de cette maternité spirituelle, conformément à ma destinée, qu'un jour prochain peut-être je naîtrai une deuxième fois!

(La relation Maître - élève ou le Travail d'École ne sont pas représentés dans le chapitre qui précède. Il ne s'agit que d'un descriptif synthétique et extérieur à partir de ma subjectivité et aucunement de l'Essentiel. La Vérité et la Beauté ne peuvent ni se dire, ni s'écrire, mais seulement se Vivre.)

Un peu d'histoire

De tout temps, des Écoles particulières ont existé pour former quelques élèves à la Maîtrise, mais aussi pour faire entrer dans l'humanité des impulsions civilisatrices. La très grande majorité de mes contemporains l'ignore mais beaucoup d'artistes, de scientifiques, d'écrivains, de philosophes connus et reconnus comme des Êtres Remarquables dans ce qu'ils ont fait, dit ou enseigné n'étaient autres que les élèves ou les Maîtres d'Écoles de Sagesse. Pendant de nombreux siècles, ces Écoles étaient réservées à une élite. Un tout petit échantillon de noms permet de voir qu'au-delà du temps, des pays, des peuples et des religions, un travail évolutif s'effectuait et s'effectue pour l'évolution de l'humanité : Platon, Socrate, Pythagore, Zarathoustra, Thomas d'Aquin, Bacon, Goethe, Kipling, Léonard de Vinci, Michel-Ange, Raphaël, Mozart, Rembrandt, Picasso, Steiner, Rumi, Gurdjieff, Krishnamurti, Idries Shah, Lao Tseu, Moïse, Noé, Hiram Abbiff, Abraham, et bien sûr tous ceux qui, il y a 2000 ans, ont côtoyé de près Celui qui a dit : "Je suis la Vie" et qui, à travers les siècles, sont revenus pour apporter leur soutien à l'humanité. Beaucoup de

Sages sont restés anonymes en Occident, par leur discrétion, ou parce qu'ils font parti du patrimoine culturel de la Chine, de l'Inde, du Japon, de la Russie, de l'Afrique, de l'Amérique du sud, etc. De tout temps, des êtres choisis ayant été formés ont été ensuite envoyés à travers le monde pour créer des Écoles et former à leur tour quelques élèves. Certains donnaient un enseignement, alors que d'autres, à travers leurs écrits, leurs œuvres musicales ou picturales, transmettaient des richesses invisibles pour le profane mais qui accompagneraient les siècles à venir.

Spiritualités d'hier et d'aujourd'hui

La majorité des personnes qui prêche un intérêt au "spirituel" pense que la sagesse et les maîtres se trouvent forcément en Orient – et plus précisément en Inde – ou alors – beaucoup plus commode encore... –, qu'ils sont désincarnés. Il suffit d'observer le grand succès du "Channeling" dont on nous dit que c'est l'esprit d'un grand Maître qui s'exprime à travers une personne. Je suis allé assister à une de ces expériences, et malgré l'ouverture d'esprit dont j'ai essayé de faire preuve, tout ce que j'ai vu, lu ou entendu m'a laissé assez perplexe. Non que celui qui reçoit le "channel" soit malhonnête (j'avais d'ailleurs apprécié ce qu'il a dit avant son channel), non que les participants ne s'efforcent pas non plus d'être sincères dans leur démarche, mais tout de même... Tout ce que j'ai vu ou entendu pendant que le soi-disant maître désincarné s'exprimait relevait de banalités faciles, qui certes, peuvent être justes ou belles, mais qui ne m'aident en rien pour évoluer et me transformer réellement dans la vie. De toutes les questions concrètes qui lui ont été posées, aucune réponse claire et réellement utilisable ne sortira ! Il était évident que chacun restait sur sa faim, mais certains sont allés jusqu'à croire que ce qui était dit était tellement élevé qu'il était normal de ne pas comprendre... Pour moi, les thématiques dites spirituelles doivent être abordées avec un

esprit positivement critique et avec beaucoup de bon sens. J'ai souvent rencontré des personnes qui font preuve d'une saine raison pour gérer leur vie quotidienne et qui, lorsqu'elles se tournent vers les questions de l'Esprit, se laissent raconter n'importe quoi. Il y a bien longtemps, un grand Initié a dit : "Ce qui est en haut est comme ce qui est en bas et ce qui est en bas est comme ce qui est en haut". C'est grâce à ce principe que le bon sens matériel, accompagné d'un peu de discernement suffit largement pour se mettre à l'abri de l'égarément, des illusions, ou plus grave encore, de sectes dangereuses. Une personne peu équilibrée dans sa vie affective, peu stable dans sa vie professionnelle et dont l'intérêt pour la "spiritualité" laisse apparaître la compensation d'une existence plutôt triste et monotone, réunit tous les atouts à mon sens pour prétendre être le récepteur "d'entités supérieures qui l'ont choisie"... A quelles réalités transcendantes ces entités vont-elles pouvoir m'élever, quand je vois que leur "haut-parleur" n'assume déjà pas la vie de l'homme ordinaire? Je pense qu'il faut être dix fois plus prudent avec ces thématiques et surtout ne pas se laisser séduire par le charisme ou les théories fumeuses d'un conférencier aussi connu et reconnu soit-il.

La clientèle dite New Âge est souvent demandeuse d'extraordinaire et de toutes sortes de petits pouvoirs bon marché, où l'appel du spirituel remplit généralement le rôle qu'occupent alcool, sexe et drogues pour d'autres. Sous l'apparente recherche du Divin se cache souvent un moyen original de se fuir soi-même. Une des croyances de base dans ce milieu est que le hasard n'existe pas et la plupart du temps leur meilleurs espoirs de transformation viennent des Anges, des Maîtres ascensionnés et autres entités. Évidemment toutes ces aides invisibles constituent le terreau de toutes les interprétations possibles qui ne sont la plupart du temps que les justifications d'une vie peu épanouie et souvent subie.

Il existe une autre clientèle qui pourrait être qualifiée de plus sérieuse et de plus “spiritualisante”. Cette autre semble avoir compris que le Travail avec un être de chair plus évolué que soi est nécessaire. Elle s’adresse alors à toutes sortes de personnages, du plus austère au plus original, dans leurs tenues vestimentaires comme dans leurs enseignements. Une tendance très forte est de croire que parce qu’un Oriental, un Chinois ou un Tibétain arrive de son pays avec le sobriquet de Maître, et que, de plus, il a l’apparence correspondante, il en est forcément un. C’est d’autant plus amusant, que pour nous, Occidentaux excités et stressés, dès que nous sommes en présence du calme d’un Moine Orthodoxe ou de la jovialité communicante d’un Lama ou de la sobriété d’un Soufi, nous en concluons aussitôt qu’il est un Sage. En restant à la surface des choses, pourquoi pas!... Nombreux sont ceux qui, dans un domaine ou un autre, peuvent être plus Sages que soi. Celui qui ne se contente pas des impressions qu’on lui donne et qui préfère se faire sa propre idée va écouter avec attention, regarder dans le détail et peut-être poser une ou deux questions précises. Il va même s’arranger pour échanger quelques mots seul à seul avec le personnage et certainement en apprendra-t-il beaucoup plus sur lui en quelques instants que dans l’écoute de dizaines de conférences.

Aujourd’hui, le bouddhisme est très implanté en France et beaucoup sont certains de voir un Maître chaque fois qu’ils voient un Lama. Imaginons qu’un drame important survienne au Vatican, que tous les prêtres soient obligés de s’expatrier dans un pays oriental ou en Chine, et que de plus, on les autorise à garder leurs soutanes et chasubles pour toutes leurs activités religieuses et sociales. Imaginons également que le pays d’accueil traverse une importante “crise de foi” dans sa religion dominante. Il y a fort à parier que les natifs du pays en quête d’un renouveau spirituel reconnaîtront dans ces prêtres (contraints de s’adapter pour question de survie), des êtres sages et évolués. Si de plus, quelques

stars du show-business local se prennent d'affection pour leur triste cause, ils sont assurés de la crédibilité de ceux qui vivent dans le monde du cinéma... Ne nous méprenons pas, ce qui est arrivé au peuple tibétain et à ses Lamas est réellement dramatique et catastrophique pour de multiples raisons. Mais il est impossible, ou pour le moins pas du tout sérieux, de prendre ces données en compte pour déterminer si un Être a poussé sa transformation personnelle suffisamment loin pour pouvoir me guider sur le Chemin qu'il a lui-même parcouru. Quant à l'attestation officielle, en bonne et due forme et astrologiquement certifiée, qui m'annonce que l'être qui fait la conférence ou le stage est la réincarnation de tel ou tel Grand Lama ou Bouddha ou Bodhisattva, je la laisse à ceux que cela impressionne. Je me contenterai d'établir ma propre attestation! Un jour, une amie me demandait : "A ton avis, pourquoi le pape, les évêques et les prêtres s'encomrent-ils de tant de tenues vestimentaires? Elles sont parfois si lourdes, si encombrantes, et ils les portent dans quelque pays qu'ils aillent, quelle que soit la météo. Le pape, qui est âgé, semble faire de tels efforts rien que pour s'en habiller..." Lorsque la véritable Fraternité, Humilité, Générosité et le véritable pouvoir spirituel manquent intérieurement, il est nécessaire d'affirmer son autorité à l'extérieur. A défaut d'incarner une véritable Noblesse d'âme, il faut se vêtir d'apparat qui donne cette impression à un public demandeur de symboles, de références et de croyances. Il existe un principe vieux comme l'humanité (appelé principe de la contingence), qui dit qu'un Enseignement véritable, tout comme celui qui le représente, sont toujours adaptés selon trois critères : le lieu, l'époque et les élèves présents. Cela exclut d'office de se déplacer nu-pieds, habillé d'un pagne et avec un chapelet à la main dans un aéroport ou un centre commercial occidental, comme je l'ai déjà vu. "*Le principe folklorique*" est lui indépendant du lieu, des personnes et de l'époque, mais il est vrai qu'il s'adresse aux touristes...

La mode actuelle ayant de bons espoirs d'émancipation est celle des Chamans amérindiens. Nous voyons arriver en Occident de plus en plus de fils de petit-fils de grand chef sioux, de sorciers aztéco-mexicains, et de grands descendants des Incas, Mayas ou autres Olmèques. Que dire de cela, pas grand-chose... Il ne fait aucun doute que l'on peut ainsi apprendre beaucoup sur les civilisations passées. Quant à bénéficier d'une quelconque évolution spirituelle, alors là..., je pense qu'un bon CD-Rom à la FNAC fait aussi bien l'affaire...

Ceux qui "choisissent", et ceux qui sont appelés...

De mon point de vue, il n'y a en réalité que deux catégories de clients dans le vaste supermarché du spirituel : ceux qui ont besoin de croire et ceux qui cherchent la Vérité, la Sagesse ou la Connaissance. Pour les premiers, le rayon dans lequel ils vont s'arrêter (Chrétien, Bouddhiste, Juif, Islamique, New Âge, Chaman, Ésotérique, Franc-maçonnerie, etc., et tous les courants spirituels connus ou inconnus de tous les temps) dépend de leur personnalité et de ses conditionnements. Dans ce cadre, tout est possible : quelqu'un d'oppressé pendant l'enfance par la sinistre morale judéo-chrétienne va peut-être se découvrir une âme de Bouddhiste car il trouve les Lamas beaucoup plus souriants, avenants et détendus que nos prêtres frustrés et austères. Cette personne peut aussi aller fréquenter des stages de "tantrisme" organisés par des pratiquants du New Âge et ainsi aborder la sexualité avec une approche particulièrement débridée par rapport à ce que son éducation lui a appris. Ainsi, dans ce premier groupe, certains approchent de ce qu'ils appellent un maître parce qu'ils l'ont choisi en fonction de leur programmation. *Ce n'est pas ce que j'appelle un Choix...* D'autres estiment pouvoir évoluer spirituellement sans guide. Ils savent que pour apprendre le piano, la peinture, la gymnastique et toute autre activité humaine avec

sérieux et avec un réel espoir de Maîtrise, un professeur est indispensable, mais ils pensent qu'ils peuvent évoluer spirituellement par eux-mêmes.

Dans l'autre catégorie, celle des "chercheurs de Vérité", quelles que soient leur origine, leur éducation, leur personnalité et leurs croyances, il y a en eux quelque chose qui cherche ce qui est caché. Ils possèdent, malgré eux, une soif qui ne pourra se calmer partiellement que lors de la rencontre avec un véritable Maître (que l'on appelle souvent une Source). Elle ne se comblera totalement que lorsqu'ils seront eux-mêmes devenus une Source. Quand ils auront à leur tour suffisamment transformé leur être pour que seul le "Souffle de Vie" les habite et que leur ego malade soit réduit au néant. Ceux-là : c'est le Maître qui les choisit! Dans le Zen, il est dit : "Quand l'élève est prêt, le Maître apparaît!" Reste à discerner si j'ai été appelé par un Véritable Maître, ou si je suis arrivé là par mes propres conditionnements??? Peut-être s'agit-il de quelqu'un de qualité, mais qui n'a pas la moindre capacité à m'élever spirituellement. C'est là qu'il est bon d'espérer en sa destinée...

Toutefois, s'il y a peu d'élèves auprès d'un véritable Maître, c'est, entre autres, parce que rares sont ceux qui vont accepter de payer le prix. Non pas le prix matériel, un Maître digne de ce nom a réglé toutes les questions d'ordre matériel durant ses années de formation et ne compte pas sur ses élèves pour assurer sa subsistance. C'est la moindre des choses, pour ne pas dire le strict minimum, que quelqu'un qui aspire à vivre les réalités de l'Esprit ait déjà acquis et maîtrisé celles du corps et de la matière. Ainsi, le prix à payer pour celui qui a soif de vérité est d'accepter la souffrance que va représenter sa remise en question. Chercher la Vérité, la Sagesse, l'Amour et la Beauté c'est bien, mais le Chemin passe par la reconnaissance, puis par la transformation progressive de tout ce qui n'est pas cela... Pour pouvoir installer en soi quelque chose de supérieur, il est impératif de se débarrasser de quelque

chose d'inférieur! Comment pourrait-il en être autrement? C'est à cet endroit qu'il est difficile de payer le prix. Souvent, le terme "sacrifice" est lié au cheminement spirituel. Ce qui a donné lieu à d'innombrables interprétations allant, dans les cas les plus graves, jusqu'aux sacrifices rituels d'animaux, voire d'humains. C'est dire si un principe enseigné à une époque peut être mal interprété par la suite. Le véritable "Sacrifice", qui est effectivement un acte Sacré, c'est celui de tout ce qui est faux en soi. Il s'agit de sacrifier tout ce qui m'encombre et me pollue de l'intérieur, pour faire place aux sentiments élevés.

L'opération requiert l'intervention d'un spécialiste qui crée les meilleures conditions pour que la transformation ait lieu. Il n'y a rien d'autre à sacrifier! Il ne s'agit pas de faire des sacrifices pour le Maître, pour son enseignement, ou pour d'autres élèves, mais seulement de sacrifier un peu de soi au bon endroit. Ou plus précisément : sacrifier ce qui n'est pas Soi, et qui m'empêche de vivre ce que je suis réellement. Si quelqu'un se dit désireux d'évoluer mais qu'il n'accepte pas "les soins prodigués" par le jardinier, il reste ce qu'il est, mais ne peut plus prétendre vouloir croître intérieurement.

Ainsi, malgré la Force, l'Amour, la Douceur, l'Humilité, la Compassion et toute la liste des attributs que porte un véritable Initié, il est souvent entourés de peu d'élèves, car sa présence est souvent inconfortable pour ceux qui entreprennent le Travail à ses côtés. C'est également pour cela qu'il est bien plus facile de rêver son Chemin seul ou auprès d'un faux instructeur qui, pour être flatté et reconnu, va flatter son entourage, que de créer dans son espace intérieur le creuset dans lequel la grande alchimie va s'opérer.

Quel que soit le Maître, quel que soit l'enseignement et ses conditions, quel que soit le contexte social, géographique et culturel, quel que soit le statut professionnel et familial, ces

véritables élèves ont choisi d'entreprendre un Véritable Chemin d'Éveil et de se donner les moyens de ce but. Pour cela, inutile de se réfugier dans un monastère, de devenir ermite ou mendiant, d'accomplir d'insupportables ascèses ou de se raser le crâne en signe de renoncement. Aujourd'hui, le Chemin se fait dans le monde, avec le monde, mais avec la certitude profonde que, sans entreprendre un Travail véritable, avec d'autres personnes qui partagent le même but, et avec un guide qui a déjà parcouru ce Chemin, rien de sérieux ne peut être atteint dans le domaine de l'Esprit.

Que des escrocs!

Un jour, un ami me dit qu'il n'y avait dans le vaste supermarché spirituel que des escrocs, des manipulateurs et des gourous à l'ego hypertrophié. Je répondis alors que s'il existait de fausses Rolex, de faux bijoux Cartier ou de faux tissus Chanel, c'est bien parce que Rolex, Cartier et Chanel existent! Il se peut qu'il y ait effectivement des centaines de copies, mais l'existence d'une seule imitation apporte la preuve que l'Original existe. Quant à savoir distinguer le faussaire de l'honnête homme, c'est une autre affaire. Ce qui ne facilite pas la chose, c'est que contrairement aux copies matérielles, la plupart des acteurs du "show-biz spirituel" sont sincères et de bonne foi. Quelques rares sont à la limite de la folie, d'autres s'illusionnent très largement sur leur degré d'évolution, d'autres encore ont réellement vécu quelques expériences transcendantes mais pensent être arrivés alors qu'il s'agissait seulement d'un démarrage, etc. Très rares sont les véritables escrocs. Une chose est sûre toutefois, c'est qu'il est impossible de s'autoproclamer "Maître". Tout comme je ne peux me prétendre ingénieur tant que mes formateurs n'ont pas diplômé et reconnu ma formation...! Comment serait-il possible que je me déclare Initié, alors que je ne suis relié à aucune Chaîne de Transmission ou que j'ai quitté celle que je suivais avant la fin du cursus???

Heureusement, en dehors d'un folklore superficiel qui peut parfois se révéler dangereux, de nos jours comme à toutes les époques, les véritables Sages sont présents sur tout le globe. Ils proposent des enseignements libres, non-sectaires à des êtres qui aspirent du plus profond d'eux-mêmes à la Liberté. Il ne fait aucun doute que chacun rencontre la situation et les personnes qui lui correspondent, et si l'humanité est encore très largement demandeuse de croyances, d'idoles et d'artifices, c'est parce que cela correspond à son degré de maturité actuel.

Le Chercheur sincère n'a quant à lui aucun souci à se faire, il lui est impossible de passer à côté de ce qu'il considère comme Essentiel!!!

S

CHAPITRE XV

29 ANS SUR LA TERRE

Hier et aujourd'hui

Aujourd'hui, encore plus qu'hier, je ne me sens pas lié à ma famille, à ma région d'origine, à mon pays. Je les aime tous les trois mieux qu'avant, mais sans attachements inutiles; mon origine n'est que partiellement celle-là.

Aujourd'hui, comme avant, quand je pratique un sport collectif, je ne suis pas pour un camp et contre un autre. Combien de fois me suis-je fait "reprendre" par mon équipe parce que j'applaudissais de bon cœur une belle action de "l'adversaire" au basket, ou un beau smash au volley! Depuis tout petit, c'est la beauté du jeu qui m'attire et non gagner ou perdre. Je n'ai jamais eu d'adversaires, mais plutôt des partenaires en face de moi. Être un bon joueur pour le plaisir du jeu, voilà l'état d'esprit qui m'a toujours animé. Quand je vois – aujourd'hui comme hier –, des personnes s'insulter, se déchirer, s'humilier pour des histoires de droite ou de gauche, de Parisiens ou de Marseillais, je me dis que le jeu de la Vie n'est déjà pas facile pour moi, alors que doit-il en être pour eux? A force de passer son temps à se croire dans une équipe et contre une autre, on en oublie pourquoi on joue...

Je commence à comprendre ce que Yves entend par être guéri émotionnellement, – il est clair que le chemin est encore long –, mais en ce qui concerne l’expression immature de mes émotions négatives, un cap important vient d’être franchi. Je n’ai jamais vraiment exprimé extérieurement ma négativité. Mon mental lui faisait barrage, mais des programmes profonds me polluaient de l’intérieur. Que dire de ces nouvelles données? Que dire de ces changements intérieurs? Pour l’instant, pas grand-chose! Ce que je sens aujourd’hui va-t-il se stabiliser dans le temps? Je n’en sais rien, mais j’ai confiance. Il y aura encore certainement de nombreux hauts et de nombreux bas, mais je pense qu’ils seront gérés différemment. De toute façon, ma vie est une ascension et chaque marche sert de support à la prochaine. Mon immaturité émotionnelle est en partie calmée, mais mon immaturité spirituelle est encore très grande.

Aujourd’hui et grâce au travail d’hier, je m’estime capable d’être un compagnon de qualité dans le cadre d’une relation de couple *lorsque je m’en donne les moyens*, et je me sens capable d’être un mari aimant, attentionné et responsable. Depuis peu, je perçois même qu’un père intérieur se met en place.

Aujourd’hui, je suis capable d’accepter mes limites ou celles que m’impose une situation avec plus de calme et de détachement. Je sais être petit et fragile! Plutôt que de dépenser des tonnes d’énergie à faire le grand, je me place en situation de sécurité et j’attends en m’observant ou en me confiant à l’autre. La solution arrive beaucoup plus vite et sans perte de vitalité.

Aujourd’hui plus que jamais, j’écoute les conseils et refuse les “leçons aux amis”. J’ai suffisamment côtoyé de personnes qui débordaient tellement “d’amour” pour moi qu’elles en oublièrent d’éviter de m’écraser les pieds. C’était parfait du temps où j’avais la sale manie de placer mes pieds trop près des autres; aujourd’hui, je garde de bonnes distances; j’ai dressé mes pieds!

Aujourd'hui, le même qu'hier, mais...

Aujourd'hui, après vingt-neuf ans, je suis finalement toujours le même : Je suis orgueilleux mais humble, sûr de moi mais craintif, puissant mais faible, excité mais calme, aimant mais critique, attentionné mais négligeant, sensible mais rustre, attentif mais distrait, mature mais immature, aidant mais pesant, intuitif mais aveugle, ouvert mais borné, intelligent mais stupide, confiant mais méfiant, attaché mais détaché, etc.

On pourrait dire que finalement rien n'a vraiment changé depuis tant d'années. Toutefois, je n'ai jamais eu un tel regard sur moi et par conséquent, un tel regard sur les autres. Le Brice d'hier est le même que celui d'aujourd'hui et c'est très bien ainsi ! Il y a toutefois une petite différence et elle ne se voit pas à l'œil nu. En effet, hier je n'avais pas vraiment le choix entre les différents Brice cités plus haut. J'ai fait de belles choses mais sans grand mérite, j'ai aussi fait de belles erreurs et sans grand mérite également.

Aujourd'hui, je vois mieux que jamais que je sais peu et que je suis peu, mais la différence est qu'aujourd'hui je sais suffisamment et je suis suffisamment pour essayer quotidiennement de choisir le Brice que je veux être. *J'ai bien écrit "essayer"*. Aujourd'hui plus que jamais, je deviens peu à peu responsable de ce que je pense, dis et fais, car plus que jamais, je suis à même d'en mesurer les conséquences sur moi et sur autrui.

Jusqu'à présent, je ne bénéficiais que d'un interrupteur à deux positions : soit ON, soit OFF. Maintenant, j'ai suffisamment d'acquis pour pouvoir m'efforcer de réguler, de varier entre ces deux positions. Je sais qu'il m'arrivera encore de butter contre l'un ou l'autre de ces deux points, mais il y a, à présent, un léger espace entre les deux extrêmes et c'est là toute la différence. Je découvre peu à peu que mon cœur peut s'ouvrir mieux que jamais, mais également que l'énergie qui se dégage est très rapidement récupérée par le "malin". Tout le travail à venir va consister à agrandir ce petit

espace entre les extrêmes pour être Libre de varier entre ces deux points au gré de mes Choix.

Être Humain Libre, voilà mon ambition!

Hier, je passais d'une position à l'autre en quelques jours, quelques heures, quelques minutes, puis "m'éclatais" généreusement dans les cageots de fruits et légumes usagés que la vie (bienveillante) m'avait préparés. Des jours, des semaines, des mois après, je comprenais et je repartais de plus belle, le sourire aux lèvres et plus prudemment. Aujourd'hui, je peux faire pareil ou bien vivre l'excès, les cageots, puis la compréhension beaucoup plus vite – *je veux dire dans un temps plus restreint* – et même quelques très rares fois, je peux réaliser au moment de l'excès – grâce au petit espace – que la direction n'est pas bonne et qu'il vaut mieux rectifier la trajectoire au plus vite.

Demain, suite à la concrétisation du Travail sur moi qui s'impose, je n'aurai même plus à faire d'excès de parole, de mouvements, de pensée, d'alimentation, de sommeil, de télé, d'ordinateur et de tout en général. Je serai à même de percevoir, avec beaucoup plus de précision qu'aujourd'hui, les conséquences des directions que j'emprunte et donc de Choisir véritablement de les suivre, – ou non –, en Être Humain Responsable.

"Mais n'est-ce pas là cette fameuse liberté que tout le monde réclame?"

Si la Liberté existe sur cette planète, c'est seulement dans l'espace intérieur qui existe (si je le construis!) entre moi(s) et Soi. Toute autre forme extérieure de liberté n'est qu'illusion procurée par un bref instant de répit entre deux souffrances.

Être Humain Libre, voilà toute mon ambition pour les années à venir!

Quête sportive et quête spirituelle

Lorsque j'ai mis pour la première fois une Planche à Voile à l'eau, il m'était quasiment impossible de tenir dessus plus de dix secondes avant d'exploser dans une superbe gerbe d'écume. Le vent était très fort, la mer démontée et pourtant je voyais d'autres personnes, à quelques centaines de mètres, faire des sauts magnifiques et d'extraordinaires loopings. Cela me paraissait incroyable. Ils avaient parfaitement intégré ce sport ; ils ne faisaient qu'un avec leur instrument, et c'était beau. Ce jour-là, je me suis dit – pas sous la forme d'un défi ou d'un pari stupide –, que si la planche à voile avait un jour un sens pour moi, ce serait celui-là ! Tout le reste : les “nanas admiratives”, les “fringues spécialisées”, les “conférences sur la plage”, les autocollants sur la vitre arrière de la voiture, etc. n'avaient aucun sens car j'avais vu le But. Je n'ai jamais dragué la moindre jeune fille grâce à mon sport préféré, je n'ai jamais eu qu'un seul sweat appartenant à ce qu'on appelle le “surfwear”, je n'ai jamais côtoyé que quatre autres planchistes, *ce qui restreint les possibilités de conférence*, et pour finir, je n'ai jamais eu le moindre autocollant de Planche sur la voiture. Lorsque je n'étais pas sur une de mes Planches ou en train de gréer une Voile, personne ne pouvait dire que j'étais Véliplanchiste. Le jour où j'ai mis à l'eau pour la première fois mon matériel fraîchement déballé, alors que je me faisais secouer, emporter, cabosser, écraser, catapulter *et j'en passe*, j'ai vu le But ! J'ai senti quelque part en moi le bonheur que devaient ressentir ces très rares êtres qui avaient poussé ce sport jusqu'à transcender la force colossale du vent, de la mer et de l'attraction terrestre, au point de faire des loopings à une dizaine de mètres de hauteur avec une aisance qui fait dire à l'homme ordinaire qui regarde depuis la plage : “Ça a l'air facile, finalement!...”

Artiste avec les éléments

Ce But, je l'ai atteint! D'une certaine façon, je ne l'avais pas décidé, envié, ni même désiré. Je n'ai jamais fait de la planche à voile pour faire un jour partie de ceux qui font des loopings. J'ai atteint ce But parce qu'un jour, de la façon la plus simple qui soit, j'ai senti – sans vraiment le comprendre ou même y penser sur le moment –, que ces experts étaient les Médioms de forces magnifiques. Parce qu'ils avaient reconnu, intégré et mérité ce rôle, il leur était donné de faire de l'Art. Ils étaient devenus des Artistes, des Maîtres, des Virtuoses.

Au plus profond de ce gouffre qui séparait mon sens inné de la "cascade explosive" de ces Artistes, quelque chose m'a touché. Ce n'est pas le défi, la frustration, la honte, la jalousie que j'ai ressentis sur le moment mais un Espoir : s'ils pouvaient le faire, je pourrais le faire! Cela s'appelle l'Espérance. Quand je lis qu'on ne peut rien faire de sérieux sans avoir un But, mais qu'une fois qu'on l'a vu (vraiment), il faut le mettre de côté puis se mettre au travail, je comprends. Si je m'étais fixé avec volonté l'objectif absolu et quotidien d'accomplir au plus vite des loopings, je pense que je n'aurais jamais rien atteint.

Artiste de la Vie

Un jour, j'ai senti une autre force prendre le "contrôle" de qui je crois être. J'ai perçu qu'il m'était possible de fonctionner à partir d'un autre plan. J'ai eu l'impression de m'être réveillé, d'être sorti d'un brouillard intérieur permanent. Tout était juste et à sa place, tout était devenu logique et cohérent. Une autre fois, j'ai vu de l'intérieur la limite de ma condition humaine, j'ai senti une toute petite partie de l'immense gouffre qui sépare la condition humaine ordinaire de ce à quoi elle est destinée. Ce jour-là, malgré un émotionnel encore très immature et un mental des plus agités, malgré une impulsivité excessive, malgré le gaspillage total de ce

“courant” qui m’a traversé, j’ai vu le But, ou plutôt je l’ai pressenti! J’ai vu que la vie n’aurait pour moi de sens que dans la réalisation de ce But. Tout le reste : argent, gloire, possessions matérielles, reconnaissance, voyages, défis sportifs, sexe, pouvoir, etc. ne sont que des “amuse-gueules” car j’ai senti le But! Je ne renie pas toutes ces choses, je dirais même que je m’en amuse et les utilise, mais que peut bien valoir la plus belle des télévisions, avec la meilleure des cassettes vidéo de planche à voile, pour quelqu’un qui est Artiste dans ce sport? Je ne m’estime pas Artiste dans le sport qu’est la Vie mais, au cours de très brèves occasions, j’ai pressenti, assurément de très loin, ce que devait être l’expérience de quelqu’un qui a atteint cet état. Depuis, je ne peux plus oublier que je passe l’essentiel de mon temps à me contenter d’une vie par magnétoscope et télévision interposés, plutôt que de Vivre Réellement.

Aujourd’hui, avec le recul qui se fait de plus en plus grand, je mesure qu’être le Médium (dans le sens le plus noble de ce terme) de Forces Colossales – mais subtiles –, issues de la Vraie Réalité est assurément le seul moyen de pouvoir un jour être un Artiste de la Vie.

En tout cas..., tel est mon But!

La Chance... le Travail!

Certains disent, en parlant de quelqu’un qui a réussi :

– Quand même... Il a eu de la chance!...

D’autres à propos de la même personne :

– Tout de même... Il a beaucoup travaillé!...

Eh bien, je dirais :

*“Je m’en remets à Dieu pour la Chance
et à moi-même pour le Travail!”*

S

NOTES DE L'AUTEUR

Paris le 22/01/2002

L'écriture de ce Chemin de vie s'est terminée au mois d'avril 1998 alors que j'avais presque 29 ans. Aujourd'hui, près de quatre ans se sont écoulés, et les différentes perspectives qui se dessinaient dans les dernières pages n'ont cessé de se confirmer.

J'abordais la nécessité d'une stabilisation professionnelle, et aujourd'hui je suis chef d'entreprise.

Je m'interrogeais sur la stabilisation émotionnelle, et elle n'a cessé de se vérifier. La fin de la thérapie avec Yves aura marqué un tournant décisif dans ma relation aux autres.

Je mesure régulièrement que lorsqu'on a un but élevé, lorsque la dynamique d'Éveil est en cours, plus aucun acte de la vie quotidienne ne peut-être anodin, gratuit ou sans conséquence, et que c'est à travers ce principe qu'il est possible petit à petit d'agir sur le monde. D'abord se transformer soi-même et quand je m'élève moi-même, j'élève déjà une partie de l'humanité. Depuis 4 ans que je rencontre très régulièrement celui qui m'a accepté comme élève et qui me considère comme un de ses Amis, je n'ai jamais été aussi concret, pragmatique et en interdépendance avec la société dans laquelle je vis. Le processus de responsabilisation professionnelle, sociale et relationnelle s'est nettement transformé et mon implication n'a rien de commun avec le passé. Loin de moi l'idée de me retirer du monde pour accomplir ma quête de l'Absolu, car le meilleur endroit et le meilleur moment seront toujours :

Ici et Maintenant!

Les soufis disent : “Je vis dans le monde, mais je ne suis pas de ce monde”. Cette phrase résume parfaitement la Voie qui est la mienne.

J'évoquais un “avenir riche”, un “avenir plein”, grâce à la rencontre d'une authentique Voie de transformation, j'ai beaucoup plus appris sur moi en quatre ans que durant les quinze années précédentes. Ce dernier point rend probable la sortie d'un nouveau livre qui cette fois ne serait pas autant biographique, mais dont l'essentiel serait composé de compréhensions réelles et vivantes acquises durant ces dernières années.

Je tiens à remercier ici tous ceux qui ont fait de moi ce que je suis, ils sont nombreux, et qu'ils aient été des soutiens ou des entraves, je leur dois tellement!!!

J'exprime tout particulièrement ma reconnaissance à cet Homme Remarquable, héritier de ses propres Maîtres, qui comme eux consacre sa vie à transmettre ce qu'il a reçu. Cet Être m'a révélé par son regard, ses gestes, ses mots, ses actes, que l'Humanité existe sur terre et chaque rencontre est une invitation à la transformation pour un jour, à mon tour, perpétuer cette Transmission. Merci pour Tout.

chercheurdeverite@ifrance.com

TABLE DES MATIÈRES

Introduction	5
Chapitre I	
Premières Années	7
Chapitre II	
Années collège	13
Chapitre III	
Le lycée, enfin du “sérieux”	19
Chapitre IV	
La voie du service...	29
Chapitre V	
La vie active	41
Chapitre VI	
Soif d'autre chose !...	51
Chapitre VII	
Premiers pas	61
Chapitre VIII	
Premières pratiques, premiers “délires”...	69
Chapitre IX	
Le juste milieu	83

Chapitre X		
Une petite lumière issue d'une autre Réalité		87
Chapitre XI		
Un été pas comme les autres		97
Chapitre XII		
Un regard nouveau		125
Chapitre XIII		
1997, année de l'émotionnel		131
Chapitre XIV		
La Rencontre		163
Chapitre XV		
29 ans sur la terre		203
Notes de l'auteur		211

S

La Nouvelle Psychologie Spirituelle

* Tome 1 : Les Traits du caractère

Théorie et pratique



Les traits du caractère d'un point de vue psychologique et spirituel au service d'une pratique réelle.

Un ouvrage volumineux, 622 pages : un monument de l'Enseignement d'un Maître vivant de l'Eveil spirituel.

La profondeur de la pensée et l'élévation de l'âme dans une psychologie spirituelle axée sur une réelle pratique.

Auteur : Selim Aïssel

16 x 24 - 622 pages
ISBN : 2-913837-14-X
22,71 €

La Pratique de la Connaissance de soi et des autres

** Nouvelle Psychologie Spirituelle

Dans cet ouvrage, l'auteur livre les moyens pratiques d'un travail sur soi ancré dans le quotidien. Selim Aïssel enseigne au lecteur à détecter ses propres limitations et ses handicaps, et lui apprend les méthodes pour les dépasser : il s'agit d'un véritable guide de la pratique spirituelle qui part de l'observation de soi pour aboutir au véritable Soi.

Le style direct et vivant fait de ce livre un véritable interlocuteur pour le lecteur.

Auteur : Selim Aïssel

16 x 24 - 500 pages
ISBN : 2-913837-15-8
22,71 €



La Connaissance de soi : source d'évolution personnelle



*Cinq jours hors du temps pour lever le voile
sur ce que nous sommes vraiment...*

Selim Aïssel dispense son Enseignement, appelé Psycho-Anthropologie, lors de stages organisés dans l'est de la France. Ce livre est la retranscription d'un de ces stages, dont l'enseignement se veut avant tout pratique.

Les exercices qui permettent d'accéder à une meilleure connaissance de soi sont nombreux et vous en découvrirez beaucoup ici. Comment en effet imaginer pouvoir évoluer sans une prise de conscience préalable de notre état, de nos fonctionnements, de nos automatismes, de nos enfermements...?

“La Connaissance de Soi, source d'évolution personnelle” a été conçu comme un manuel d'étude pratique qui vous permettra d'appliquer aisément les principes fondamentaux de cet enseignement à votre vie quotidienne.

Auteur : Selim Aïssel

Apprendre à se connaître : un chemin vers soi-même

L'observation de soi, un moyen de connaissance de soi

Dans cet ouvrage, l'auteur donne les outils indispensables à la véritable connaissance de soi qui passe nécessairement par l'observation précise. Encore faut-il savoir quoi observer! Il s'agit de démasquer en soi tout ce qui n'est pas soi, afin d'arriver peut-être un jour à entrer en contact avec son être véritable.

Selim Aïssel prévient : “Sans la connaissance de soi, une connaissance de soi directe, on ne sait ni qui on est, ni qui agit là, ni qui vit là. Et on arrive à la fin d'une vie en ayant vécu avec soi-même sans savoir qui on était”. Et pour parvenir à cette véritable connaissance de soi, il existe un chemin que Selim Aïssel nous dévoile jour après jour au cours de stages comme celui-ci.



Auteur : Selim Aïssel

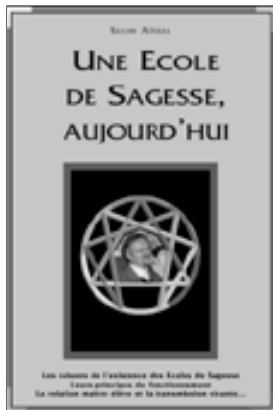
Les Maîtres de Sagesse existent...

J'en ai rencontré un!

Qui peut bien être ce Maître de sagesse que certains comparent à J. Krishnamurti ou à I. Shah, d'autres à R. Steiner ou à S. Aurobindo, d'autres encore à Osho R. ou à G.I. Gurdjieff? Stephen Stuart a fait son enquête : son livre est le récit de sa première rencontre avec Selim Aïssel ainsi que des entretiens privés dont la sagesse et l'humour conduisent le lecteur à la découverte vivante de l'homme et de son enseignement.

Auteur : Stephen Stuart Jr

15 x 21 - 180 pages
ISBN : 2-913837-00-X



Une Ecole de Sagesse, aujourd'hui

Un Maître vivant enseigne dans une Ecole de Sagesse aujourd'hui en France. Un exposé vivant, profond et direct des principes essentiels de la spiritualité traditionnelle adaptés à notre époque. Un Maître vivant, un enseignement vivant et une école vivante. Les raisons d'être des Ecoles de Sagesse. Leurs principes de fonctionnement. La relation maître-élève et la transmission vivante.

Auteur : Selim Aïssel

16 x 24 - 200 pages
ISBN : 2-919921-07-X
4,94 €

Amour et Sexualité sur le Chemin spirituel

Enseignements dans le cadre des Ecoles de Sagesse

Les réponses aux nombreuses questions à propos de l'amour, de la sexualité et de la spiritualité. Un ouvrage à la fois d'une grande profondeur et d'une utilité pratique immédiate qui s'adresse à ceux qui ont déjà une expérience sérieuse d'un cheminement spirituel quelle que soit leur appartenance.

Auteur : Selim Aïssel

16 x 24 - 200 pages
ISBN : 2-919921-06-1
14,94 €

